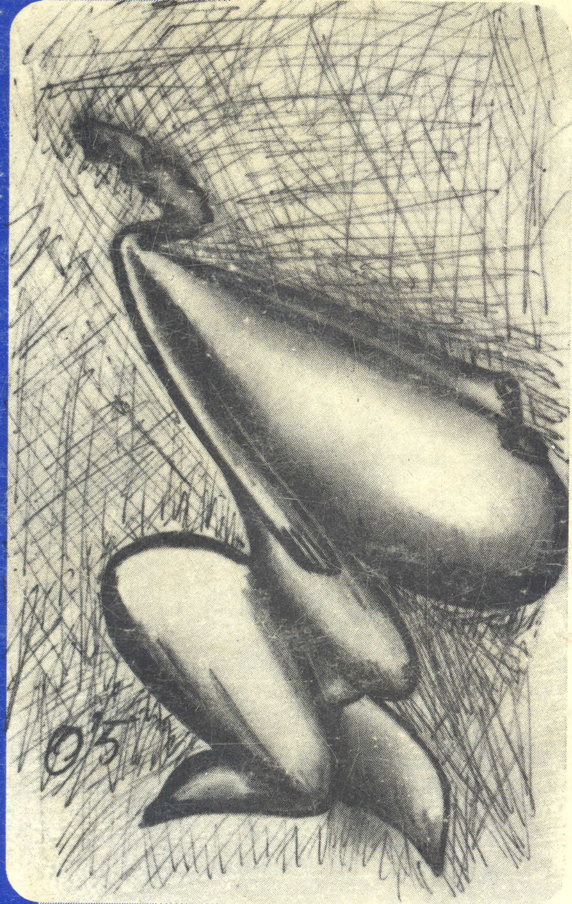
Sévérin Cécile Abega

Contes d'Initiation Sexuelle



avec
la collaboration de
Luc Mebenga
Tamba



Sévérin Cécile Abega

avec la collaboration de

Luc Mebenga Tamba

CONTES D'INITIATION SEXUELLE

Du même auteur

ISBN - 2 - 7235-0A02-10
B.P. 9566 Yaoundé - CAMEROUN

Première édition : 1995

Avec la participation de :

Nama Nama
Flore Nadine Anaba
Marianne Angah

Ont aussi contribué à ce travail :

Christiane Nyangono
Asta Varamla.
Pierre Halidou
Clément Dili Palaï
Jean Pierre Biong Ngandji
Gilbert Dabtouta
Nicolas Monteillet
Martin Ambara
Bernard Mbassi
Aimé Lucien Mbassi
Ali Mvondo

Cet ouvrage est publié avec le concours financier de l'Organisation Mondiale pour la Santé (GPA/SSB)

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

Ce travail est le fruit d'une collaboration particulièrement heureuse entre l'O.M.S. et l'Université de Yaoundé 1, et plus précisément la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines. Enfanté dans le cadre de l'opération de recherches intitulée *Principales Caractéristiques, Apprentissages, Pratiques, Manières de dire et Représentations de la Sexualité chez les Jeunes Camerounais de 15 à 30 ans,* il prolonge des recherches entamées au sein de l'Institut des Sciences Humaines de Yaoundé et a aussi bénéficié de quelques données récoltées notamment lors de missions financées par l'ORSTOM au cours de l'opération sur *l'Exploitation des Écosystèmes et Aménagement des Ressources dans les Économies à Autosubsistance.*

Les contes Tikar et Pygmées Bedzang ont été recueillis par Luc Mebenga Tamba dans ce cadre. Ce chercheur a aussi proposé des textes ewondo de son fond personnel, et offert d'intéressants commentaires sur le lien entre la sexualité et la nutrition, et sur les apprentissages.

Nama Nama, Marianne Angah et Flore Nadine Anaba sont membres de l'équipe de recherche sur la sexualité, et ont largement participé à la collecte des données aussi bien chez les Maka de l'Est Cameroun qu'à Yaoundé.

Christiane Nyangono fut notre guide et interprète chez les Maka, et cet ouvrage lui doit beaucoup, de même que toute l'enquête. Homme de culture et badjué, Ali Mvondo fut pour nous le portier de sa société. Pierre Halidou et Clément Dili Palaï nous ont aidé à recueillir et à traduire les textes mundang. Jean Pierre Biong Ngandji a quant à lui apporté sa contribution dans la collecte et la traduction de la littérature orale tikar et bedzang. Nous devons à Martin Ambara notre récit yalongo.

Notre dette est immense envers Aimé Lucien Mbassi parce qu'il nous a fait découvrir le cycle de Mpim Nguda chez les Eton. Bernard Mbassi a complété les informations fournies par cet aîné et ami.

Nicolas Monteillet a offert un texte peuhl. En l'absence de son informateur et de l'original en langue fufuldé, nous avons préféré le conserver dans le français du

conteur, lequel ne manque d'ailleurs pas de saveur. Gilbert Dabtouta a ouvert le monde fascinant des Massa et des Tupuri, Asta Varamla livrant l'accès de celui des Musgum.

Les récits proviennent de deux aires principales : l'Extrême-Nord camerounais et notamment, la région connue sous le nom de Bec de Canard, vers la frontière du Tchad. Les Mundang, les Tupuri, les Massa, les Musgum vivent dans cette région. Les Peuhl quant à eux sont répandus dans tout le Cameroun septentrional, et forment d'importantes colonies dans toutes les villes du pays. Les cultures de cette région ne sont pas très éloignées de celles de l'Afrique de l'Ouest. Le deuxième groupe vient de la zone forestière du Sud, l'ethnie la plus représentative sur le plan numérique étant ici les Pahouins, divisés cependant en plusieurs sous-ensembles dont les Manguissa, les Eton, les Ewondo, les Ntumu. Les Yalongo et les Ossananga s'apparentent étroitement à ces groupes par la langue et la culture. Une bonne fraction de ces Pahouins se constitue d'un fond Maka, aujourd'hui complètement absorbé. Les Maka gardent cependant leur spécificité linguistique et ethnique à l'Est du Cameroun, zone forestière elle aussi. Leur parenté aux Pahouins est évidente, sans qu'il soit pourtant possible de confondre les deux. Tous ces groupes appartiennent à l'aire bantou. Ce choix offrait donc un contraste intéressant, permettant de noter les variations sur le même thème ou la constance de certains traits de culture. L'on sous-estimerait cependant la diversité camerounaise, faite d'au moins deux cents groupes ethniques, en pensant que notre corpus est réellement représentatif.

Les textes ainsi recueillis étant de qualité très inégale, il a fallu les réécrire ou reprendre les traductions livrées par les interprètes tout en respectant la lettre des originaux. Nous savons combien orgueilleuse serait toute prétention à l'exactitude dans une collecte de ce genre. L'idéal aurait été de les transcrire dans les langues d'origine. Outre que nous ne les pratiquons pas toutes, nous aurions perdu en lisibilité, n'atteignant finalement qu'un petit cercle d'initiés. Mais la puissance et la richesse du conte sont telles que les pires adaptations dissipent finalement bien peu de leur richesse.

Pourquoi des contes? Et pourquoi parlons-nous essentiellement de contes alors que manifestement, certains de nos textes sont des mythes dans la mesure où ils prétendent expliquer l'origine de tel phénomène?

Pour nous, a priori, il n'y a pas de frontière entre les deux. D'autre part, les évolutions actuelles, avec l'introduction de l'école et le christianisme notamment, ont fait ranger comme contes, c'est-à-dire histoires merveilleuses sans prétention à la vérité, nos mythes. Sauf peut-être celui d'Evu, mais nous en possédons beaucoup de versions cataloguées comme des contes.

Voici cependant la réponse à nos questions. Il s'agit là d'un matériau souvent négligé dans les recherches visant une application immédiate de leurs résultats. La nôtre en est. Il s'agit de lutter contre le Sida, de participer à la prévention de la maladie.

Cependant, située à l'articulation du social et de l'individuel, la sexualité impose des méthodes explorant les deux domaines. Les incursions dans l'ethnopsychanalyse le permettent. Elles viendront compléter utilement la démarche propre à l'anthropologie parce qu'utilisant souvent le matériau des contes. Ceux-ci livrent à l'observateur les mêmes fantasmes que les fauteuils de l'analyste. Ils naissent dans les mêmes régions de l'esprit, ils en dévoilent les mécanismes. Ils nous ouvrent l'accès à des informations recueillies difficilement au cours d'une enquête ethnographique au questionnaire. Il s'agit donc pour nous de compléter et de vérifier des résultats obtenus ailleurs (1994).

Les réponses de l'informateur, les observations du chercheur livrent le manifeste. Le conte peut trahir le latent. En tant que parole, il permet aussi d'étudier le discours, le dire. Et tout ce qu'on ne dit pas, que la pudeur arrête sur les lèvres, tout ce qu'on se cache, qu'on dissimule aux autres, tout ce qu'on n'ose pas formuler, qu'on ne sait pas formuler. Les conditions de l'énonciation même fournissent déjà certains renseignements.

Plus intéressant encore, le conte est l'une des rares formes d'expressions féminines. Nous dirons même que c'est un mode d'expression privilégié. Les soirées ordinaires sont bien plus souvent animées par les femmes, surtout lorsqu'il s'agit de chantefables. Les

hommes récitent les mythes et les fables aux occasions sérieuses, solennelles, et les épopées comme divertissement. La plupart de nos textes présentent donc les femmes d'une manière bien différente des enquêtes ordinaires.

Mais au-delà de toutes ces analyses, il s'agit aussi de donner des contes, de parler de sexualité à tous ceux que l'aridité des discours scientifiques rebute. Des auteurs comme Bettelheim montrent bien que les contes les plus courants, Cendrillon, Blanche Neige, La Belle au Bois Dormant, offrent au jeune un moyen efficace de surmonter certains conflits sexuels, bien qu'à première vue, leur thématique en soit fort éloignée. Combien de fois ceux qui en parlent expressément?

Nous devons donc aboutir à des conclusions simples, pratiques, pouvant inspirer une action immédiate, même si nous ne négligeons pas les résultats scientifiques d'une portée plus générale.

À cet égard, on remarquera facilement que la thématique de l'ignorance, de l'inexpérience sexuelle est redondante dans nos textes. Certains contes que nous qualifions aujourd'hui de paillards ne l'étaient peut-être pas hier, quand on allait nu ou légèrement vêtu, quand l'africain n'avait pas encore appris à cacher son corps, à en avoir honte, quand l'acte sexuel n'était pas encore un péché. Brand (1973) montre que des contes de ce type étaient récités dans la vallée de l'Ouémé lors des séances d'étirement des lèvres vaginales, séances admettant la présence du fiancé de la fille soumise à cette manipulation. Il montre aussi comment les parents éveillaient à la sensualité leurs enfants en leur massant le clitoris ou en faisant couler dessus un filet d'eau lors des bains, pour les protéger de la frigidité. On peut penser alors qu'en demandant aujourd'hui aux parents de parler de sexe - avec quel insuccès - aux enfants, on cherche à défaire le pagne tissé par une Pénélope coloniale.

Il faut cependant connaître la valeur accordée au savoir, et au savoir sexuel en particulier. Nous découvrirons ainsi que la science est liée au sexe, et à l'organe féminin notamment, faisant ainsi des femmes les civilisatrices de l'humanité. Les contes nous renseignent aussi sur l'ignorant et sa personnalité, sa caractéristique, sur le corps et ses représentations, les conflits oedipiens, l'inceste, la castration, l'adultère, la prostitution, la jalousie, la liberté féminine, et lient le sexe à d'autres domaines, celui de l'alimentation par exemple.

Pour que ce savoir et ses méthodes didactiques ne se perdent pas et puissent encore servir, il est peut-être important, pour toute action de lutte contre la pandémie aujourd'hui, de les étudier. D'ailleurs, ces connaissances qu'on croit obsolètes ou désuètes savent encore s'imposer. La dévaluation du franc CFA a ainsi ramené le public vers les guérisseurs, leurs écorces et leurs herbes. Or, ceux-ci basent leur savoir sur nos mythes et nos contes. Le multipartisme quant à lui a obligé les hommes politiques à parler au peuple, les contraignant à se recycler dans leurs langues maternelles et véhiculaires, à se servir des proverbes, des fables, des mythes et des contes, comme les orateurs de la vieille Afrique. Les meetings auxquels nous avons assisté affichaient clairement la différence entre ceux qui se servaient d'une langue et d'un discours importés, et ceux qui revenaient aux langues locales et aux procédés d'éloquence traditionnels. Le conte n'est donc pas une pièce de musée pour nous.

Donnons la parole au conteur pour convaincre les réticents.

Assangone Okpeng

Les hommes d'autrefois pratiquaient le rituel du só. Lorsqu'ils tuaient une antilope só[1]*, ils en prélevaient une corne et la remplissaient de fétiches. Ils pouvaient alors soigner avec ou s'en servir dans les ordalies en imposant aux mis en cause de l'enjamber. Ceux-ci proclamaient leur innocence dans une incantation. Les coupables tombaient malades. C'est donc une corne de ce genre que prit l'homme pour aller à l'affût. Il espérait rencontrer des animaux en troupeaux.*

Il souffla une première fois, kwèèèèè! Immédiatement apparut une belle antilope, un céphalophe[2]*. L'homme s'exclama :*

1- *Cephalophus leucogaster*

2 - Il s'agit de *Cephalophus melanorheus*, connu dans les langues pahouines sous le nom de *okpeng*.

- Ami, où vas-tu ainsi?

- Je m'en vais faire l'amour [1]avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

L'homme remit son olifant dans la bouche et le sonna une deuxième fois. Une jeune femelle surgit aussitôt :

- Amie, où vas-tu ainsi?

- Je poursuis mon époux parti faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Le cor parla de nouveau. Apparut Mbwene le fils. Il pleurait.

- Mbwene Okpeng, que se passe-t-il? Où cours tu ainsi?

- Je suis ma mère qui suit son époux parti faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Après lui apparurent deux antilopes.

- Hé! où allez-vous ainsi?

- Nous suivons Mbwene qui suit sa mère qui suit son époux parti faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Après apparurent trois antilopes.

- Hé! où allez-vous ainsi?

- Nous suivons deux qui suivent Mbwene qui suit sa mère qui suit son époux parti faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Après apparurent quatre antilopes.

- Hé! où allez-vous ainsi?

- Nous suivons trois qui suivent deux qui suivent Mbwene qui suit sa mère qui suit son époux parti

[1] - Les accouplements d'animaux sont rendus par un verbe différent de celui qui figure les étreintes humaines. Le texte utilise *dzangan*, le plus crus de verbes traduisant l'acte sexuel chez les hommes.

faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Après apparurent cinq antilopes.

- Hé! où allez-vous ainsi?

- Nous suivons quatre qui suivent trois qui suivent deux qui suivent Mbwene qui suit sa mère qui suit son époux parti faire l'amour avec Assangone Okpeng, jolie demoiselle antilope du village de Missé.

Notre conteuse ntumu, madame Madeleine Essono Eko, s'est arrêtée à dix. Devant le magnétophone, elle n'a pas épuisé les artifices de ce conte, car s'il est particulièrement répétitif, et donc ennuyeux pour un lecteur, il peut occuper une bonne partie de la soirée. En effet, il arrive que la narratrice s'arrête comme par mégarde, et avant de reprendre le fil de son conte, demande aux enfants :

- Tiens, nous en étions à combien?

Les jeunes auditeurs prononcent le chiffre.

- Et combien d'antilopes sont ainsi passées?

Commencent alors des additions fiévreuses, suivies d'un décompte tout aussi fiévreux.

- Si nous sommes à cinq qui suivent quatre qui suivent deux... non, trois, qui suivent...

Et sans le savoir, les enfants apprennent à compter et à additionner, la récompense étant la fin du conte. Ils comptent en même temps à l'envers et à l'endroit. D'ailleurs, après deux ou trois arrêts, les plus futés inventent des astuces pour retenir à chaque fois le nombre exact d'animaux qui passent, et pouvoir retrouver la somme exacte de toutes les bêtes que le chasseur a vu défiler. Quand ils ont reçu deux fois les félicitations de grand-mère, les autres tâchent d'imiter leurs procédés, et bientôt, des masses de bûchettes, des tas de cailloux s'accumulent sous les petites jambes poussiéreuses. L'imagination des enfants est ainsi stimulée, et leur créativité orientée positivement.

La grand-mère n'intervient presque jamais dans les calculs, se contentant de feindre l'impatience, de se gausser des mauvaises réponses et d'encourager les plus timides. En même temps, elle répète à qui veut

l'entendre que le récit ne peut continuer si l'on n'a pas le chiffre exact des animaux mêlés à cette querelle de famille.

Cette méthode supprime aussi le rapport maître-élève, supérieur-subordonné, savant-ignorant qui est un rapport nécessairement tendu. La tension disparaît car, l'intérêt est ailleurs. La leçon de calcul semble tout à fait accessoire puisqu'on est rassemblé pour écouter des contes. Donc, on cherche juste un moyen d'accéder à ce conte.

Pourquoi sont-ils donc si passionnés? C'est ici que les procédés littéraires peuvent être éclairants. La conteuse a créé une situation de suspens d'une très grande force, procédant par emboîtements successifs. On peut poser des questions comme les présentateurs de romans : que va faire cet homme devant ce défilé d'antilopes? Le père antilope réussira-t-il sa conquête? Que se passera-t-il lorsque son épouse le retrouvera? Que se passera-t-il entre les deux rivales? Mbwene retrouvera-t-il ses parents? Dans quel état d'esprit? Le récit sera théoriquement fini quand le conteur aura apporté une réponse à chacune de ses questions, des solutions enchaînées les unes aux autres.

Ainsi, l'amorce du conte présage des drames en cascades, drames surgissant comme des poupées gigognes.

Sur le plan sexuel, la conteuse termine chacune de ses phrases par l'image de ce mari volage parti copuler avec une belle du voisinage. Aucune de ses questions ne se rapporte apparemment à cette situation. Pourtant l'enfant revit là des drames qui lui sont familiers. Les rivalités entre femmes, les querelles de ménage, les enfants abandonnés par leurs parents, autant de crises connues car, dans l'espace d'un village, cela se cache bien peu. Les tabous judéo-chrétiens entourant la sexualité sont bien faibles ici et rien, dans l'acte sexuel, ne se rapporte au péché. Il s'agit d'un acte normal, mais aussi d'un acte qui n'est pas banal. Le prouvent les désordres entraînés par la fugue du chef de famille. Toute la tribu des antilopes en est ébranlée. La conteuse ressasse donc ce détail plusieurs fois, mais ne l'explique pas. Cependant, à force de répétition, l'enfant, qui s'identifie facilement à Mbwene, se rend bien compte que le malheur de cette petite antilope vient des amours désordonnées du père. Ailleurs, un voile de silence aurait été pudiquement jeté sur un événement aussi scabreux. Ici, on en parle, on le répète, on le destine même expressément, comme dans ce conte typique, à de jeunes oreilles.

Il n'y a que deux héros nommés : notre malheureux Mbwene et cette femme mystérieuse. En laissant les autres dans l'obscurité de l'anonymat, on les met forcement face à face. Elle est donc fatalement désignée comme l'adversaire du petit animal. Elle lui a pris son père et sa mère. Il s'agit cependant de détails que l'enfant découvre seul, et donc progressivement, parce que la grand-mère, tout en les répétant au moins vingt fois dans la soirée et chaque fois qu'elle reprend ce texte, ne s'attarde jamais à les éclairer. D'ailleurs, on l'a vu, elle ne fournit aucune explication, mais amène les enfants à s'initier seuls à l'arithmétique et à inventer eux-même leurs méthodes de calcul. Elle se contente d'exciter leur imagination et de la canaliser vers un objectif fixé. Il en est de même de la sexualité. Nous reviendrons plus loin sur la pédagogie qui guide ces dévoilements et ces silences, car, nulle part, le rideau ne se lève brusquement. Il s'agit plutôt de dissiper lentement les brumes de l'ignorance.

La leçon a pris le masque du conte. Ce dernier fut et demeure un excellent outil pédagogique. Il recèle ainsi pour nous des informations utiles et immédiatement exploitables. Les techniques du récit constituent aussi un gisement d'informations non négligeable. Nous espérons le montrer tout au long de ce recueil.

L'INITIATION À LA LANGUE DE LA SEXUALITÉ.

L'une des choses les plus difficiles à évoquer au cours d'une enquête ethnographique est la sexualité. Que poser en effet comme question? Car, à côté de l'intérêt purement fonctionnel, il y a encore des notions comme la pudeur ou la distance entre les sexes. Et pourtant, on en parle.

La langue est pleine de tournures permettant à chaque fois de préciser sa pensée sans jamais prononcer certains mots, car citer des organes de la génération ou leur fonctionnement est perçu comme horrible, démoniaque : cela est devenu "mam me Satan", les choses de Satan depuis la christianisation. Ce qui engendre l'homme est inélégant en public, dit une chanson populaire. Cette catégorie du langage se désigne par un verbe, **fódan**, qui veut dire aussi divaguer, tenir des discours inutiles et importuns. S'il est difficile, voire impossible, de rencontrer un couple enlacé dans la rue, si les contacts corporels sont sévèrement réglementés entre époux ou amants en public, presque toute conversation est susceptible de dériver vers des allusions fines sans cependant outrager les oreilles.

L'épidémie du Sida donne une actualité nouvelle aux recherches sur la sexualité. En Afrique, les études ne sont pas très nombreuses sur ce sujet, et au moment où la seule manière de combattre la maladie est de prévenir l'infection, les médecins avouent leur incapacité à élaborer des messages cohérents pour les populations. Plus grave, on découvre que les parents et leur progéniture ne parlent presque jamais de sexualité. Les rapports sexuels jouant un rôle prépondérant dans la transmission de la maladie en Afrique, il devient donc important de scruter cette dimension, au moins pour cette raison utilitaire. Mais nous pouvons aussi revendiquer pour notre bénéfice ces mots de Whitten (1982 : 99) :

> *Although the danger of public misunderstanding is real, letting the matter of "sex" rear its ugly head in anthropology is necessary if*

anthropologist would claim to study humans and human nature.

L'enjeu est réel, car il serait difficile de voir dans l'activité sexuelle humaine de simples gestes dictés par le besoin de procréer. C'est encore Whitten qui le formule pour nous en ces termes :

> *Strictly speaking, copulation for procreation can be done simply, similarly and with a minimum of fuss. The completely unnecessary, yet very large, range of primate mount posture suggests that a certain amount of play, learning, and reward is involved in primate copulation.*

Nous nous intéresserons ici à la plus universelle et à la plus jeune des littératures, les contes et les chansons pour montrer d'un côté comment l'on s'outille sur le plan du langage pour parler du sexe, et de l'autre pour voir par quel biais les jeunes sont introduits dans l'univers de la sexualité. Enfin, nous nous pencherons sur l'évolution des procédés anciens et leur réactualisation dans la chanson populaire par exemple. Il s'agit donc, entre autres, de présenter quelques textes littéraires pour en connaître, d'un côté, l'acquisition et l'usage par les enfants et les adolescents, de l'autre, le capital qu'ils représentent pour les utilisateurs et la société entière, et enfin, l'image qu'ils donnent de la sexualité des sociétés qui les ont produits.

1 - Masques du sexe

Les jeunes prennent une part importante dans les veillées des contes. Avant que les adultes, surtout les femmes, ne rejoignent le cercle des veilleurs, ils échangent déjà des devinettes, des contes, des scies. En effet, la veillée commence presque toujours par un cercle d'enfants. Ils se rassemblent et entament des jeux de sociétés ou des parties de devinettes pendant que les adultes mettent la dernière main à leurs occupations du jour. Ces derniers entrent dans le cercle bien plus tard, au fur et à mesure que leurs multiples devoirs les libèrent. Quand arrivent les aînées, les enfants gardent la parole pendant longtemps encore parce que celles-ci s'installent l'une après l'autre, ayant d'abord eu à terminer les travaux de la journée : le repas du soir, un rangement, des apprêts pour le lendemain.

Cet aspect est important car, au fur et à mesure de l'insertion des adultes dans le cercle de la veillée, les cadets perdent la parole. Le processus étant progressif, comprend une phase d'apprentissage sous la vigilance des mères et des tantes qui encouragent les jeunes orateurs à raconter, corrigeant un détail, en précisant un autre, rafraîchissant une mémoire. Comme il s'agit de chantefables, c'est aussi le moment de la classe de chant. On révise les airs accompagnant les récits, on perfectionne sa cadence, on apprend à chanter à plusieurs voix. Et progressivement, les adultes contrôlent la parole, jusqu'au moment où ils la monopoliseront. Mais il n'est jamais interdit à un jeune d'intervenir, de corriger lui aussi, de proposer une histoire originale, inconnue des autres. L'irruption des contes lus dans les livres leur a ainsi procuré une plus grande audience dans ces cercles, car ils apportaient un trésor nouveau. Aussi n'est-il pas étonnant qu'entre six et huit ans, un enfant possède déjà une certaine maîtrise dans l'art de conter et un certain bagage littéraire. Les veillées auxquelles nous avons pris part au cours de nos enquêtes n'ont connu qu'une présence sporadique et marginale des hommes adultes. Ceux-ci goûtent mieux aux plaisirs des soirées consacrées à d'autres genres oraux, les épopées de *mvet*. par exemple De toutes les manières, en leur présence, femmes et enfants auraient perdu leur liberté d'expression. Le conte suivant nous a été récité en eton[1] par Paul Eteme, alors âgé de neuf ans. Il possédait complètement le texte et chantait d'une voix sûre, nous enseignant les refrains :

La fille désobéissante

Une fois, des enfants traversèrent le fleuve pour aller à une fête. Avant leur départ, leur père avait fait cette recommandation : "que personne n'aille uriner là-bas. Celle qui urinera ne pourra plus retraverser le fleuve". L'une d'entre elles pissa pendant la fête. Au retour, les enfants se retrouvent devant le gouffre des eaux. Il faut le franchir. Feuilles de courge commença la première :

Moi Feuilles de courges,
Courgeant comme courges,

---

[1] Pahouins septentrionaux, importante fraction des Beti

Me rendis à une fête au-delà du fleuve.
Aucun garçon n'y défit son cache-sexe,
Et je n'ouvris point mon tutu de paille.
Tinding!
Si donc j'y ai aimé,
Tinding,
Ma soeur occis-moi!
Tinding!
Qu'Onana la benjamine recueille ma bague d'or,
Et aille la remettre à ma mère,
Tinding!

Après Feuilles de courge, ce fut Feuilles d'aubergine, ensuite Feuilles de manioc, et à la fin, Feuilles de pai. Au fur et à mesure qu'elle chantait, le fleuve gonflait. A la fin, elle fut engloutie.

En dehors des chants, notre jeune informateur put nous expliquer des mots comme *ntsók, ilánga, idene*. Le premier est un cache-sexe masculin passant entre les jambes, et le second la jupe de paille de raphia des jeunes danseuses. Quant au troisième terme, il désigne une bague en or. Ces mots appartiennent à la langue archaïque et ne sont plus en usage.

Le récit se déroulait dans un univers familier : il s'agissait "d'enfants", en fait, d'adolescentes, si l'on suit la logique du texte. Celles-ci portaient des noms de légumes couramment consommés. Ces plantes potagères présentaient une particularité : elles étaient toutes cultivées, sauf *paí*, herbe sauvage à tige annelée, mais fréquente dans les jachères ou les abords des chemins. Elle se consomme de la même manière que les autres. Elle a une réputation de douceur. Elle s'amollit vite sous l'effet de la chaleur, et sa saveur est peu relevée. Quand un bébé pleure beaucoup, on cherche un individu apprécié pour n'avoir pas souvent pleuré dans son jeune âge, et on lui demande de fouetter le petit avec une tige de cette herbe. Les effets de cette verge spéciale sont censés renverser ceux d'une flagellation normale. Par rapport aux autres plantes de sa catégorie, ce végétal présente au moins deux aspects particuliers qui font de lui un médiateur, peut-être parce qu'il transgresse les classifications comme plante potagère. Sauvage, il pousse cependant dans les espaces aménagés par l'homme.

Cependant, Eteme ne comprenait pas tout à fait le sens de ce récit, sens élucidé par le rapprochement entre l'interdit et la chanson. Les ordres du père sont aberrants à première vue : nul ne doit uriner. La chansonnette dévoile cependant ce que dissimule l'absurdité. Nul ne s'est déshabillé devant la jeune vierge, et elle n'a pas défait sa jupe de fibres. La miction devient dès lors une métonymie dans laquelle le contenant est désigné par son contenu, et l'acte sexuel par un geste banal. Notre jeune informateur parlait donc de sexe sans s'en rendre compte. Mieux, il était outillé pour "bien" en parler, puisque possédant quelques expressions archaïques et un répertoire de récits évoquant des aventures amoureuses, soit un corpus où puiser largement les allusions évoquées plus haut. Il ne pouvait cependant user de ces ressources, son âge le situant encore hors du groupe des personnes sexuellement actives. Les connaissances ainsi acquises ne restent pas toujours dormantes, ce qui amène à s'interroger sur ce concept de "sexuellement actif". Les contes de ce genre ne manquent d'ailleurs pas.

Nos données ne reflètent pas un état très ancien. Le christianisme a réussi à cultiver des réflexes de pudibonderie, et entraîne une censure dans la manière de parler du sexe. L'on a donc adopté des masques et des formules édulcorées pour en parler. Nous en voulons pour preuve certaines versions de notre conte où il est expressément question d'aimer, et ce mot peut avoir une connotation aussi bien charnelle que sentimentale. Évoqué à propos d'amants, il laisse entendre la possibilité d'un commerce sexuel entre eux. La défense peut d'ailleurs s'exprimer différemment. Le conteur parle parfois de "toucher le sein", "effleurer le cache-sexe", "se faire voir d'un homme", etc.

Cependant, il est recommandé aux enfants de ne réagir que par le rire si un adulte emploie devant eux un langage trop cru. Nos textes les plus paillards ont ainsi été recueillis devant un public aussi jeune qu'hilare, c'est-à-dire informé des bonnes manières. On peut cependant se demander jusqu'à quel point une pareille censure a pu agir, puisqu'aujourd'hui encore, on note des rites publics dans lesquels on mime l'acte sexuel, certains chants rituels ou même festifs riches en détail anatomiques. Parfois ces chants, ceux de la danse

féminine du *bikut sí* par exemple, permettent de découvrir comment se créent les métaphores. Le suivant, très populaire chez les Eton, en offre un exemple :

Titre : Époux de ma fille
Refrain : hors de ma case

Première séquence
1 - Tu m'avais dit de ne pas ouvrir mes reins,
Laisse-moi distribuer ma chose,
O époux de ma fille
2 - Tu m'avais dit de ne pas distribuer mon pubis,
Laisse-moi distribuer ma chose,
O époux de ma fille
3 - Tu m'avais dit de ne pas aller à Mokolo,
Laisse-moi partir,
O époux de ma fille
4 - Tu m'avais dit de ne pas me faire des amants,
Laisse-moi en avoir,
O époux de ma fille
5 - Tu m'avais dit de ne pas sortir,
Laisse-moi sortir,
O époux de ma fille
6 - Tu m'avais dit de ne pas m'enivrer,
Laisse-moi boire,
O époux de ma fille
7 - Tu m'avais dit de ne pas faire la fille,
Laisse-moi faire,
O époux de ma fille

Deuxième séquence
8 - Solo : Une maladie est dans cette tête
Chœur : Cette tête, cette tête,
Une maladie est dans le porte-chapeau,
O époux de ma fille
9- Solo : Une maladie est dans ces yeux
Chœur : Ces yeux, ces yeux,
Une maladie est dans le voyeur des mâles,
O époux de ma fille
10- Solo : Une maladie est dans cette poitrine
Chœur : Cette poitrine, cette poitrine,
Une maladie est dans l'avaleuse de nourriture,
O époux de ma fille
11- Solo : Une maladie est dans cette poitrine
Chœur : Cette poitrine, cette poitrine,
Une maladie est dans le socle des mâles,
O époux de ma fille
12 - Solo : Une maladie est dans ce cœur
Chœur : Ce cœur, ce cœur,
Une maladie est dans le pense-mâles,
O époux de ma fille
13- Solo : Une maladie est dans ce dos
Chœur : Ce dos, ce dos,
Une maladie est dans le matelas,
O époux de ma fille
14- Solo : Une maladie est dans cette chose
Chœur : Cette chose, cette chose,
Une maladie est dans le collecteur de fonds,
O époux de ma fille
15- Solo : Une maladie est dans cette chose
Chœur : Cette chose, cette chose,
Une maladie est dans le petit monstre,
O époux de ma fille

Chœur final :
16 - Quoi que tu fasses, je demeurerais dans ta case (bis)
Faites fouetter (les robes)
tsap tsap tsap tsap tsap tsap tsap tsap
Secouez vos culs comme des grelots!
Que les choses heurtent les pubis!
Krrr, envoyez, assez!

Lasse des assiduités et de la jalousie de son gendre, une belle-mère le raille en feignant la maladie. Cependant, son attitude semble bien ambiguë puisqu'elle se décrit longuement, se déshabillant presqu'à travers la chanson, en présentant chaque partie de son corps à travers une métaphore sexuelle. Le dos est le matelas, les yeux servent à voir les mâles, sa poitrine est leur socle, le coeur l'organe qui pense à eux, etc. La conclusion est piquante : je me refuse à toi, j'habiterai cependant sous ton toit, me faisant des amants d'autres que toi. Nous retrouverons plus loin ces rapports troubles entre gendres et belles-mères. Ils nous permettent cependant d'aborder les problèmes de pudeur.

2 - Les silences de l'impudeur

On peut encore citer pour mémoire le conte suivant, très populaire lui aussi, et connu aussi bien des enfants que des adultes. Il nous a été fourni par Paul Edou, chef

du village de Biyan et adjoint à l'administrateur municipal de la commune rurale de Ma'an :

La Petite Vieille

Rien d'impudique ne peut vous arriver seul en forêt[1]*. Un jeune chasseur erre seul. Aucun signe de vie. La forêt est silencieuse. Ni singe, ni oiseau ne se manifestent. La ramure des arbres et les broussailles restent inertes. Plusieurs fois, il a simulé le cri d'un singe, appelé les antilopes à l'appeau. Sans succès. Il a pourtant l'habitude de ces parages. Cette fois cependant, la fatalité*[2] *semble peser sur lui. De guerre lasse, il s'assied sous un arbre, puis, reposé, reprend le chemin du village.*

Bientôt, une évidence le frappe: son chemin revient toujours au pied d'un même arbre. Il n'y a pas de doute, il tourne en rond. Il est perdu dans l'immensité de la sylve. A la fin de la journée, il est revenu à son point de départ il ne sait combien de fois. Sans se décourager, il change de direction. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il découvre un sentier abandonné, envahi de toiles d'araignées. Cette voie le conduit dans une hutte. Un filet de fumée empanache le toit. La porte est ouverte. Le chasseur s'approche.

"Y a-t-il quelqu'un, demande-t-il, l'arme au poing?"

Personne ne répond. Il fait quelques pas vers la porte, et se baisse pour entrer. Une vieille femme est étendue sur un lit de rachis de raphia. Elle est fort maigre, et sa peau est plissée de rides. En face de sa couche, un autre grabat. Entre les deux fument des braises nappées de cendre blanche.

Suivent les présentations d'usage : noms, filiation, tribu, village, identification des oncles maternels, lignage de l'épouse, etc.

- Je suis dans la forêt depuis l'aube. Je ne retrouve plus mon chemin. Peux-tu me fournir une indication sur l'endroit où je me trouve?

- Bien sûr, mais nous verrons cela demain! Il est déjà si tard.

L'hôtesse se lève et offre un siège à l'étranger. Elle lui sert un gobelet d'eau, et se met en devoir de lui faire à manger.

Pour cela, elle prend un pépin de courge et l'écrase entre deux os. Elle pétrit la pâte avec une arrête de poisson dans une feuille de ronce ramollie au feu. Elle fait cuire le tout pendant une minute, et voilà le gâteau prêt. Un énorme gâteau emballé dans les feuilles de megaphrynium et servi dans une bassine. Reprenant ses gestes, elle prélève un peu de farine de manioc dans un vieux panier, le remue avec la même fourchette dans les mêmes feuilles de ronce et peut offrir, le temps d'un clin d'œil, vingt bâtons de manioc pour accompagner le gâteau.

-Viens manger, l'invite-t-elle, comme pour joindre l'utile à l'insolite.

-Merci, répond le chasseur, visiblement satisfait de la tournure des événements. Jamais dans le passé, on ne lui avait servi un repas aussi plantureux.

Après le repas, il s'étend sur son lit, en face de la généreuse vieille, déclinant l'offre de son hôtesse qui lui demande de partager son lit. Il n'a même pas le temps de s'informer sur sa personne et s'enfonce dans un profond sommeil.

Il se réveille au milieu de la nuit. Le feu s'est éteint. La nuit est d'un noir empreint de mystère. La vieille femme ronfle doucement. Il s'assied pour attendre le jour. Plusieurs heures s'écoulent, mais l'aube ne vient pas. Il s'assoupit de nouveau. Il émerge une deuxième fois des limbes du sommeil, et se met sur son séant. La maîtresse de maison ronfle toujours. Inquiet d'une si longue nuit, il se met à la questionner :

- Le matin ne vient pas. Va-t-il pleuvoir?

- C'est toi qui retiens le matin.

Le sens de cette énigme échappe au chasseur. Il se recouche et tourne le dos à la vieille. Il ne peut fermer l'oeil. Il lui semble avoir passé plusieurs journées dans cette tombe. Il est envahi de migraines. Il se rassied, les yeux pleins de larmes. De nouveau, il implore la femme.

---

[1]Nous traduisons de cette manière le proverbe Ntumu suivant : dzam kag oson ve é dí dá bo wo á afan etám.

[2]Cette fatalité est faite de mauvais présages tels un varan mort sur son chemin. Elle s'appelle *mvene*.

- C'est toi qui retiens le matin. Ramène-moi vers le vieux pays, et le soleil se lèvera.

Il comprend à la fin ce qu'elle attend de lui, mais y résiste, rebuté par l'âge et la saleté de son hôtesse. La nuit se prolonge. De guerre lasse, il la rejoint dans son lit et l'étreint...

La perdrix chante...

Le matin, il se réveille dans les bras d'une charmante jeune fille.

Ce conte se constitue pour l'essentiel d'un fragment tiré d'un autre texte relatant les aventures d'un jeune homme se rendant dans le monde des esprits pour épouser une revenante. Dans un autre travail (1986), nous montrions que cet Orphée équatorial ne pouvait accéder sans mourir dans le monde des morts qu'en passant par l'autre porte communiquant avec cette dimension : le sein de la femme, mais pas n'importe quelle femme, la tante paternelle, personnage participant en même temps de la paternité et de la maternité. Il s'agit en effet de revenir vers des temps antérieurs à la naissance, situés en deçà du père et de la mère. L'imterminable nuit est en réalité une figuration de l'obscurité qui règne dans le sein de la femme. L'enfant ne retrouve la lumière qu'en naissant.

Le recul dans le temps est figuré par le rajeunissement de la sœur du père après l'acte sexuel. Cet aspect visualise en fait deux ordres de réalités. Sur le plan religieux, on admet encore aujourd'hui que certains enfants sont des ancêtres réincarnés, où sont leurs émissaires. Sur le plan logique, il permet de résoudre une absurdité : il est aussi difficile d'aller vivant chez les morts que de renverser le cours du temps. Ce voyage appartient donc à l'imaginaire, même si l'on a pu recueillir à Yaoundé des récits sur la mésaventure d'un jeune homme ayant passé une nuit d'ivresse charnelle avec une revenante, et ne découvrant la vérité qu'au petit matin.

Le recul dans le temps est aussi figuré par les ingrédients et les ustensiles de cuisine. Il s'agit de restes, de résidus et de matières généralement inutiles, dont le choix s'est effectué sur un mode parodique. La préparation est classique dans les contes mettant en scène des personnages d'outre-tombe. Seuls les fantômes exercent une telle domination sur la matière et le temps, multipliant les quantités, restituant leur qualité première aux reliefs, rendant à la parodie son sens initial.

Le texte nous intéresse cependant pour d'autres raisons : il permet de découvrir un deuxième procédé d'initiation à la langue du sexe. Si le premier procédait par métonymie, celui-ci, à la métaphore ajoute l'ellipse : la vieille dissimule son désir sous des images et des évidences. Elle se contente d'inviter le jeune homme à dormir avec elle dans le même lit. Cette proposition est claire pour un adulte. Pour un enfant de huit ans, elle est normale. Le héros se présente sous les traits d'un jeune, la vieille ressemble à la grand-mère dont les gamins partagent couramment la couche. Les avances impudiques de la mégère se dissimulent donc pour le jeune derrière le voile de la normalité. C'est une scène quotidienne.

Cette ellipse s'accompagne d'une métaphore : "*ramène-moi vers le vieux pays*". Le vieux pays signifie en fait le temps de la jeunesse. L'âge, la qualité et le physique de cette vieille, qui, dans certaines versions, se présente explicitement comme la tante paternelle, ôtent toute concupiscence à l'esprit. Mais, pour que le matin revienne, pour que le jeune homme accomplisse son voyage dans le temps, il lui faut pénétrer dans le sein de son père et de sa mère, il lui faut franchir ce sas. Il faut que le jeune homme la traite comme une jeune fille et agisse avec elle comme on le fit au temps jadis. La métaphore crée donc une spatialisation du temps.

Nous ne disons pas que ces contes fournissent au jeune un corpus d'expressions, comme des citations qu'il ressortirait en temps opportun. D'ailleurs, ces textes sont souvent exploités dans d'autres contextes, et le deuxième a donné par exemple un proverbe qui illustre d'autres situations. Ainsi, dire à quelqu'un : "*c'est toi qui retiens la nuit*", expression qu'emploie la vieille pour répondre à l'étonne-ment de son jeune invité devant le retard inhabituel du jour, ne renvoie pas à une aventure galante, mais signifie : "tout dépend de toi". Ils ne fournissent pas tant un contenu que des formes, une manière de structurer le parler pour se faire comprendre sans offenser.

Nous voulons aussi insister sur cette pédagogie qui prépare d'abord un moule et son mode d'emploi, avant d'en dévoiler l'usage. Il est en effet difficile à cet enfant de croire longtemps à la cigogne fournisseuse de bébés, si tant est-il qu'il existe un homologue beti de cet oiseau mythique. Au contraire, le dévoilement qui embarrasse tant les parents aujourd'hui est facilité par cet enseignement public prodigué aux jeunes par les contes. Les jeux, les aînés plus avertis, les occasions formelles et informelles donneront progressivement un contenu plus concret, plus précis aux notions esquissées dans les textes.

Notre hypothèse est donc claire : la société offre au jeune le moyen de vivre harmonieusement sa sexualité. D'un côté, elle lui évite un choc en procédant à un dévoilement progressif de cet univers. La femme qui récite un conte ou qui enseigne à un enfant à le faire, corrigeant formes et contenus quand celui-ci a la parole, dispense déjà cet enseignement, participe à une initiation sans en avoir l'air.

D'autre part, elle outille les jeunes sur le plan du langage en mettant à leur disposition, non seulement un corpus de textes, mais des figures du discours, celles-là même qui étoffent les conversations, permettant de distinguer l'éloquence de la vulgarité.

Cette dimension du langage est importante lorsqu'on sait la part qu'elle prend dans les rapports entre les sexes. L'accomplissement réel ne peut être atteint que si l'on est à l'aise pour parler avec l'autre. L'entreprise serait cependant vaine s'il ne s'agissait que de créer des diseurs de Phebus, d'enrichir chacun avec des trésors d'éloquence. Cette initiation est capitalisée sur le plan politique, économique et psychologique.

Jean Pierre Warnier (1993) montre par exemple comment la société bamiléké peut parvenir à un contrôle complet des cadets sociaux en régentant leur activité sexuelle. La polygamie, dans cette culture, traduit la réussite sociale. L'ascension de certains déséquilibre donc les ratios sexuels et crée un manque, un déséquilibre à cause de cet accaparement des partenaires matrimoniaux par les plus riches.

Ce phénomène accroît le nombre des célibataires. Ceux-ci sont cependant entretenus dans l'illusion qu'il y

a suffisamment de femmes pour que tout homme puisse y trouver son compte. Il faut donc travailler pour l'aîné et se montrer docile à sa tutelle pour mériter de sa générosité les biens nécessaires à l'acquisition d'une épouse. Les riches peuvent ainsi exploiter les pauvres, et tout, dans un système organisé avec tant de soins à leur profit, les incline à retarder au maximum l'accès des cadets au mariage. En même temps, l'importation dans le groupe d'épouses allochtones est sévèrement contrôlée comme cela continue encore aujourd'hui; l'adultère avec les femmes mariées est réprimé avec force, les coupables encourant la peine de mort parfois; il est interdit de convoiter les sœurs de la femme du frère ou d'un proche parent, etc.

L'accès à la sexualité est donc difficile en dehors du cadre matrimonial, et cette mainmise sur la circulation des femmes par les aînés et les riches contribue fortement à créer la hiérarchie, à déséquilibrer les rapports sociaux et économiques au profit de quelques privilégiés.

A l'inverse, s'il existe aussi des polygames chez les Beti, et si l'accumulation des femmes participe aussi de la réussite et de l'enrichissement, la sexualité y est moins réprimée. La polygynie crée bien sûr un manque, mais les célibataires bénéficient d'un accès reconnu auprès des épouses des polygames et peuvent s'installer chez ceux-ci, échangeant leur force de travail, au bénéfice du mari, contre des prestations sexuelles et de nourriture auprès des épouses. L'exogamie est très large, et aucune restriction n'empêche d'importer des conjoints allochtones. Un homme peut épouser plusieurs sœurs, même en dehors du sororat, ce dernier lui offrant une prérogative exercée dans les cas de veuvage précoce, de stérilité ou quand l'épouse est valétudinaire. D'ailleurs, les femmes s'entremettent souvent pour faciliter les échanges de partenaires matrimoniaux entre leur groupe agnatique et celui de leur époux. L'échange des sœurs est pratiqué et valorisé. On peut même épouser des captives sans déchoir. Ici donc, les ressources sexuelles sont plus disponibles et largement partagées. Cela participe des mécanismes égalitaires de la société, car ceux qui accumulent sont tenus au partage, et si les hiérarchies existent, elles sont moins fermées. Le partage sexuel a donc des

implications économiques et politiques, et l'individu mal accompli sur ce plan émerge avec difficulté.

En effet, le célibataire ne peut prétendre à aucun rôle social. S'il plonge la main dans le plat commun, les partages de nourritures, à l'occasion des compensations matrimoniales par exemple, l'ignorent. Il ne prend pas la parole lors des cérémonies publiques, il ne dirige pas de délégation, et géniteur parfois comme nous venons de le montrer, il n'est jamais père car, les enfants engendrés avec la femme du polygame appartiendront au mari, et avec la célibataire, à l'oncle maternel, la compensation matrimoniale légitimant seule la paternité. Exclu de la paternité, il ne deviendra pas ancêtre et sera donc privé du culte réservé aux mânes. En un mot, s'il vit physiquement, il n'existe ni socialement, ni politiquement, ni religieusement.

Les familles s'interrogent donc anxieusement sur l'épanouissement sexuel de leurs jeunes. Nous pouvons citer la requête d'un aîné de lignage chez les Manguissa de Saa inquiet de la passivité sexuelle de deux jeunes de son lignage. "Je n'ai jamais suivi une de leurs anecdotes", s'inquiétait-il. "Ne peut-on pas les tester?" L'anecdote en question devait se rapporter à leurs aventures galantes. Nul ne lui avait signalé une éventuelle conquête, un adultère ou des assiduités auprès d'une veuve. Ce genre d'exploit rassure les parents. Durant les altercations, il est courant d'entendre quelqu'un lancer à un jeune homme, souvent aussi à une adolescente : "es-tu vraiment un homme/une femme? Nul n'a jamais suivi une de tes histoires", sous-entendu, le récit de tes aventures galantes. Nos deux héros étaient trop sages ou trop discrets. Ils étaient passibles d'un "test".

Ces épreuves existent encore. Nous en avons eu la confirmation chez les Maka de l'Est Cameroun. Nous avons même recueilli des éléments décrivant leur déroulement. La mère d'un jeune homme "sans histoires" s'en ouvre à une femme du village, une amie n'entretenant aucun rapport de parenté avec le fils. Celle-ci invite par exemple notre héros à l'accompagner en brousse pour l'aider à collecter du bois de feu. Par divers artifices, sans cependant en avoir l'air, elle essaie de créer en lui un état d'esprit favorable aux réflexes audacieux. Si ces manœuvres n'ont aucun succès, elle a recours au geste suprême : le bois rassemblé, elle lui demande de l'aider à soulever le fagot, et par une maladresse calculée, fait tomber son vêtement au moment où il se baisse, se retrouvant nue devant lui. Sa réaction sera fidèlement rapportée à ses parents. D'autres procédés existent. Nous avons rencontré plusieurs personnes ayant imposé de pareilles épreuves à leurs jeunes frères, à leurs enfants.

L'éducation du langage joue ici un rôle capital. Nous avons ainsi recueilli l'histoire d'un jeune homme qui avait temporairement déménagé de la maison paternelle pour s'installer chez une veuve du voisinage, rassurant ainsi les siens sur ses aptitudes à commercer avec le beau sexe. Or, un matin qu'il devait se rendre dans sa famille pour accomplir quelques travaux champêtres, la veuve lui remit un paquet destiné à sa mère. Celle-ci reçoit le colis et l'ouvre : il ne contenait rien. Le fils était donc "un paquet vide". La mère éclata en sanglots : la veuve trahissait par ce curieux envoi la chasteté insolite de leurs rapports. Le pauvre ne jouissait pas de sa virilité. Il ne restait plus qu'à le conduire au guérisseur.

La comparaison avec les Bamiléké montre, d'un côté un groupe contrôlant les plaisirs et les pulsions au bénéfice d'une couche de la population, les riches et le puissants, et en faisant un des moteurs de l'ascension sociale et de l'accumulation, de l'autre, une culture organisant la satis-faction de ces pulsions et de ces plaisirs pour essorer les frustrations nées de l'accaparement des femmes par les polygames, les transformant en garanties de la paix et de l'acceptation de la hiérarchie dans un système à idéologie égalitariste.

Jusqu'aujourd'hui encore, les frustrations sexuelles sont considérées comme pouvant entraîner des désordres graves, comme le prouve cette surprenante histoire :

> *un homme découvre que sa femme le trompe avec son propre petit frère. Il porte plainte devant le conseil de famille, qui, paradoxalement, lui donne tort. On accuse en effet le mari de vouloir créer des "désordres" dans la famille en défendant son épouse, car son cadet risque de détourner ses appétits vers les femmes des autres membres de la famille. En tant qu'aîné, il lui revient de marier le célibataire s'il veut préserver son ménage de l'intrusion de cet importun.*

On peut cependant s'interroger sur le devenir de cette pédagogie, de cette façon d'enseigner, d'initier le jeune et de meubler ses ressources de langage. Parmi les héritiers immédiats des contes et des chantefables, nous pouvons citer les musiciens, et notamment, les chanteurs des cabarets.

Le thème du fleuve justicier se retrouve ainsi dans les succès populaires, la chanson "*mendim me Yom*" par exemple, dont les paroles sont les suivantes :

Tu m'entraînes,
Tu m'entraînes,
Tu m'entraînes, eau du fleuve,
Tu m'entraînes, que te dois-je?
Depuis que je suis sortie du sein de ma mère,
Je n'ai commis aucune faute...

Ces mots reprennent la comptine d'une chantefable constituant une des nombreuses versions de notre premier texte. Mais elle est dépouillée de ce sens dévoilé par notre analyse, car le contexte est absent. Les danseurs, imprégnés de la culture locale, savent bien que la faute en question fut bien agréable à commettre. Cependant, on assiste à un appauvrissement. L'on oublie un peu le texte et, dans l'ambiance des cabarets, nul ne se soucie plus d'aider les jeunes à comprendre le fonctionnement de leur corps et à l'assumer. Au contraire, le thème crée une atmosphère propice aux conquêtes faciles car, les schèmes du langage restent les mêmes, bien que détournés de leur usage d'antan.

La deuxième chanson que nous évoquerons brode sur l'étrange rencontre du jeune homme et de la vieille au cours de cette nuit interminable :

Ho la la, Petite Vieille,
Que cette nuit est longue,
Tu me parles de vieillesse,
Suis-je vieille par là?
Tu me parles de vieillesse,
Mon cœur a-t-il vieilli?
Fils des contrées lointaines,
C'est toi qui retiens la nuit...
Tu me dépouilles de mes atours de vieille,
Que me restera-t-il?
hókói, híkíi, húkúi

Le musicien termine sur des onomatopées qui ne sont autres que les gémissements de plaisir.

De leur enfance, de leur connaissance de la culture de leur village, les chanteurs de cabaret ont donc gardé ce trésor fourni par la littérature orale, et poli sous la dictée d'aînés -et surtout d'aînées- attentifs. C'est là une autre preuve de l'efficacité de cette pédagogie d'antan en voie de disparition, et détournée de son sens originel. Elle continue de faciliter les relations avec l'autre sexe, non plus dans une recherche d'harmonie et de réalisation de soi, mais au cours de rencontres brèves, situées souvent dans le registre de la prostitution. On conclura donc que l'éducation sexuelle telle que proposée aujourd'hui est en rupture totale avec les cultures africaines. Elle insère trop brutalement le jeune dans univers qu'il n'ignore pas, mais dans lequel il évoluait jusque là à petits pas. Elle utilise un langage trop cru, trop brutal, trop direct, offusquant les initiateurs que devraient être les parents. On connaît les résultats : un engagement timide de la part de ces derniers. Peut-être faudrait-il changer de méthode.

LE MYTHE DES ORIGINES

Ce texte méritait peut-être un autre destin, au moins parce que toutes les versions connues (Laburthe-Tolra, 1985; Mallart-Guimera, 1981; Jouve, 1979; Abega, 1987; Bureau, 1971) jusqu'à présent provenaient de sources missionnaires. Collecté, traduit et transcrit par Adrien Ongolo (1989), il est resté sous la forme ronéotypée.

Ongolo pense que ces variantes, bien plus sommaires et parcellaires, auraient été remodelées suivant les convenances des autorités en place. Les versions de l'Afrique de l'Ouest et celles de l'Amérique Noire recensées au Surinam ou en Jamaïque (Paulme, 1976) présentent pourtant une unité appelant à plus de circonspection. On devrait plutôt établir une différence entre des versions populaires et profanes, et un texte recueilli auprès d'un initié, un érudit, une élite.

Les premières ont inspiré les analyses esquissées jusqu'à présent par les différents auteurs. Ongolo quant à lui s'attarde sur le caractère philosophique du texte, aboutissant à des rapprochements avec Platon ou Nietzsche. C'est dire la nouveauté de notre tentative. Nous n'allongerons cependant pas l'analyse, nous contentant de souligner les thèmes sexuels et de laisser la parole au conteur. Notre traduction est nouvelle et respecte l'original en langue eton sans s'éloigner de celle d'Ongolo.

Le mythe, en prenant parfois l'allure d'un roman philosophique, d'une spéculation individuelle là où le conteur abandonne le fond commun pour se livrer à une réflexion sur son temps, reflète une profondeur d'esprit peu ordinaire.

On comprend l'attitude du colonisateur, du missionnaire réprimant sévèrement la narration d'un tel récit. Monsieur Onana Nkula, notre récitant, confesse que son grand-père fut châtié pour avoir enfreint cette règle. L'aïeul le lui confia quand même, mais en secret cette fois-là, au début du XX ème siècle. Son corps était pourtant définitivement marqué par les mutilations infligées par son châtiment.

Evu, le héros de l'histoire, présenté ici comme apôtre et martyr de la science, de la rationalité et du progrès, est unanimement donné par les autres versions comme le principe du mal, de la maladie et de la sorcellerie malfaisante. Cette opposition laisse deviner une lutte entre deux catégories sociales. L'une semble émerger avec la colonisation et la christianisation. Elle se libère peut-être de l'autre tout en la précipitant dans l'oubli et la condamnation, elle et les principes établissant son pouvoir, parmi lesquels des textes de ce genre, d'où parfois l'ironie, l'acrimonie, la douleur et la mélancolie de certains passages.

De toutes ces versions, la nôtre est la plus complète. En tant que mythe, elle explique la venue au monde de plusieurs réalités : la soumission de la femme à l'homme, l'élection de l'araignée en animal oraculaire et divinatoire, l'origine de son inimitié avec Dieu ou plutôt l'ancêtre moniteur, et nous permet d'assister au premier *mevungu*, principal rite d'initiation chez les femmes pahouines, et d'en comprendre le bien-fondé : conserver la rationalité et la science parmi les hommes, donner aux femmes un moyen de contrebalancer l'autorité masculine et de réparer les injustices faites à la femme, assurer la cohésion du monde féminin, sanctifier l'organe sexuel féminin. Il donne aussi le fondement des rituels de dévoilement des yeux, comme ceux décrits par Lavignotte (1936). Le sac de sagesse et de savoir de Ilo Pogo et de l'araignée rappelle quant à lui celui du principal initiateur dans le rite só, le plus important chez les Beti, le passage par excellence pour accéder à la condition d'adulte.

Il est surtout riche en évocations sexuelles. S'il nous permet d'en comprendre les symboles, il en dégage aussi une riche philosophie et dessine avec une netteté extraordinaire la constellation des tensions au sein de la famille nucléaire. Mieux encore que dans le mythe d'Oedipe analysé par Freud où le héros a les yeux constamment voilés et ne reconnaît pas en Jocaste sa mère ou comme son père ce voyageur occis au hasard d'une querelle, il place la possession d'une femme, la soeur, au centre du conflit entre le père et le fils.

Cette confrontation entre ces deux fortes personnalités, en confirmant nos analyses antérieures (1987, 1992), contredit celles du couple Ortigues en Afrique de l'Ouest, dans lesquelles la force du père africain le confond aux ancêtres, amenant le fils à détourner vers ses frères la charge conflictuelle éprouvée à son égard. Ici, la tension oppose bien des individus, le père et le fils.

Ce dernier a le comportement typique de l'adolescence : hésitations devant les provocations de sa soeur, interrogations sur le mal et le bien, le permis et l'interdit, docilité et rébellion devant le père. La tête envahie d'idées contradictoires et le corps par une houle de désirs de plus en plus impérieux, il ne sort de ses incertitudes que par la fuite. Ses sens s'apaisent une fois trouvée sa voie. Il est devenu adulte.

Cette victoire du père signe la décadence de l'humanité, car seule la victoire du fils peut amener, dans tout conflit oedipien, la continuité et le progrès. Sinon, l'ordre ancien devient immuable, et la société meurt avec le dernier père.

La mère s'efface ici devant forte personnalité d'une soeur jouant un rôle d'initiatrice. Mère substitutive ou spécificité sociale? D'autres textes montrent plus loin un père accapareur à l'égard de sa fille, et Pierre Alexandre (1963) a retrouvé la même particularité en analysant un mythe pahouin. On pencherait donc pour une particularité de la famille pahouine. Le modèle est cependant commun à d'autres groupes.

Le commerce à longue distance et la colonisation ont interrompu cela momentanément, mais aujourd'hui, les pères pahouins semblent se rapprocher de nouveau de leurs filles, surchargeant leurs gendres lors des dots, multipliant les obstacles (au mariage), demandant à leur fille de leur laisser un de ses enfants à élever avant de convoler, organisant des rituels pour les empêcher de se marier (Abega, 1995).

L'acte sexuel est au principe de toutes les mutations. Nkomo Bodo féconde les nuages pendant des milliers d'années pour enfanter Mangono et Ilo Pogo. L'humanité naît ainsi. Les fils de cette union, par l'inceste originel, engendrent eux-mêmes des enfants qui finiront par se marier. Entre temps, l'observation des ébats de ses parents et l'attrait de sa soeur ont semé en Evu doutes et interrogations. Après la confrontation avec son père, il se réfugie dans la brousse où il fait la

connaissance des esprits, de la raison spéculative et empirique, tandis que derrière lui, la cité des hommes dégénère. Par un nouvel acte sexuel, il revient au village. Sa présence dans ce milieu est une grossesse continuelle, car il loge dans la matrice de Ango Kada, son hôtesse. Par un grand coït collectif, il initie toutes les femmes en même temps qu'il signe sa présence permanente et définitive parmi les hommes. Ce geste, reprise et célébration de l'acte de Ango Kada, sera répété symboliquement dans le *mevungu.*

Deux conceptions sont en lutte ici. Pour Ilo Pogo, chef et père, l'acte sexuel est entaché de culpabilité. Il est mauvais. C'est le mal. Pour Evu, il est amorcé par le désir, il est agréable et bienfaisant. Il ne peut être mauvais. Cette deuxième représentation est très proche de celles de nos informateurs lors de nos enquêtes sur le sujet (1994). On pourrait voir dans cette prohibition le refus de l'inceste. Mais Ilo Pogo a épousé sa propre soeur et convoite sa fille. En plus, à ce stade des sociétés humaines, l'offre sexuelle est bien restreinte.

L'attitude de Ilo Pogo s'explique comme une stratégie de pouvoir. A lui toutes les femmes, le plaisir et les joies de la vie. Venant d'une société à hiérarchie diffuse, une telle conception ne peut être présentée que comme asociale. Cette dualité place la sexualité au centre des conflits familiaux, à l'origine de la dégénérescence des sociétés humaines.

La rétention de l'information sur la procréation, sa déformation même rappellent le silence observé sur la sexualité aujourd'hui par les parents africains devant leurs enfants, et montrent combien les conflits oedipiens peuvent être déterminants sur ce problème. Pour le père, il s'agit encore d'un procédé devant lui assurer un pouvoir immuable et définitif sur ses enfants. Il ne réussit qu'à semer le doute et à créer la révolte. On apprécie au passage l'ironie de la séance de divination chez l'araignée. Elle se résume en un tissu d'évidences mettant en lumière la cécité, la naïveté et finalement, l'échec de celui qui prétend monopoliser les lumières du savoir. Le savoir donne le pouvoir, est le pouvoir. Donner le savoir, c'est ouvrir une porte. Parler de sexe aux enfants, c'est leur permettre de le pratiquer. Cependant, avant de conduire à la procréation, le sexe obéit à d'autres déterminismes. Amorcé par le désir, il

s'exprime avant tout par le magnétisme exercé sur chaque protagoniste par son partenaire.

Le mythe fait de ce désir un mouvement naturel né de nécessités physiques et physiologiques : il fait froid, et les individus ont envie de se réchauffer. L'intimité corporelle devient agréable, recherchée. Cette théorie nous ramène au principe du fonctionnalisme de Malinowsky (1944), pour lequel le besoin crée la fonction, de laquelle naît la culture par complexité progressive. Les faibles températures provoquent un manque, comblé par l'intimité. De celle-ci germent les tensions. Le reste suit, d'où l'échec du dirigisme de Ilo Pogo. Cacher l'origine des enfants est donc un vain exercice parce que la perpétuation de l'espèce n'est qu'un aspect de la sexualité, les autres échappant à la raison et à la volonté.

Les représentations des organes de la génération s'attardent sur le sexe féminin. Le membre viril est très brièvement entrevu et présenté à un moment particulièrement odieux : une tentative de viol perpétrée par un père sur sa fille. Il en résulte une vision horrible et avilissante. Celle-ci est confirmée par les croyances. Ainsi, les sorciers, dans leurs sabbats nocturnes, s'emparent des phallus des non-initiés pour en faire des olifants. Ils soufflent dans ces cors toute la nuit et les rendent à leurs légitimes propriétaires une fois terminées leurs liturgies. Le titulaire de l'organe ainsi utilisé ne garde aucun souvenir de cette castration. Cette association entre la corne et le membre viril est manifeste dans les danses du rite *mevungu,* quand les initiées font le geste de se masturber avec une corne qu'elles tiennent en main.

La matrice recèle quant à elle le secret du pouvoir de la femme, car Evu, esprit de la raison, du savoir et du pouvoir de l'intelligence, s'y est logé. L'organe sexuel féminin ne peut donc être représenté ici comme une béance, un vide, et les femmes africaines ne sont pas conçues comme castrées. Nous l'avons montré ailleurs (Abega, 1995).

Au niveau du fantasme, on retrouve, dans cette image de la science, du savoir, de la rationalité personnifiés par Evu et logés dans les vulves, une duplication de celle du sac de savoir de Ilo Pogo dissimulé chez Ndene Bobo Ngama, araignée terricole habitant les trous et consultée

aujourd'hui encore par les devins. On peut donc remarquer l'extrême faveur de ce texte à l'égard des femmes. Mais Evu est aussi, dans les autres versions du texte, l'esprit du mal, de la maladie, de la sorcellerie. Il s'introduit donc une ambivalence, et même une ambiguïté dans les symboles.

Du même coup, l'acte sexuel devient un moment de violente tension car, établissant une conjonction entre l'homme et un être plein de déception reprochant au mâle la décadence de l'humanité, et installé dans le sein de la femme pour relever celle-ci de son infériorité. Nos enquêtes en montrent le péril. L'on est bien vulnérable aux envoûtements à cet instant précis, et Evu peut s'asseoir en certaines circonstances sur le membre viril, le coinçant et prolongeant interminablement le coït. De même évite-t-on d'enfoncer les doigts dans les trous car, le poison de la mygale est redoutable.

Un personnage libérant l'acte sexuel de tout sentiment de culpabilité pour en honorer le plaisir, instituant des rites au caractère sexuel prononcé et présidant des cérémonies de type orgiaque pour féconder le même jour toutes les femmes d'un village ne pouvait échapper à l'ire civilisatrice du colonisateur. Assimilé au démon, Evu fut condamné et persécuté. Le conflit des représentations perdure et nos propres informateurs, chrétiens pour la plupart, s'ils ne remettent pas en cause le sixième commandement, ne semblent pas trop troublés par ses préceptes.

Les noms des personnages donnent bien peu d'éléments. L'étymologie de Evu a fait couler de l'encre, certains le rapprochant de *vu*, prospérer, d'autres de *wu*, mourir. Cependant, dans les langues des peuples voisins des pahouins, on retrouve *hu* chez les Bassa, et *ewusu* chez les Dwala qui désignent des réalités proches. La racine semble donc appartenir à la famille bantoue, et il serait difficile dans ce cas de nous contenter de ce type de rapprochement. Les Maka donnent à ce personnage le nom d'Elem, et une entité voisine a été baptisée Lemba chez les Dwala. Le mot se rapproche de lem, yem, savoir, être initié à la sorcellerie, les beyem étant ceux qui savent, mais aussi les initiés aux mystères de la nuit.

Ilo Pogo viendrait, selon un vieil octogénaire beti, de *lo,* instiller des gouttes dans le nez ou l'oeil, et *pog,* de *peg* ou *feg,* intelligence, savoir. C'est celui qui donne l'intelligence, rôle qu'il s'attribue dans le mythe. Mais le verbe *lo* veut dire aussi tromper, autre spécificité du personnage. Adzem Mama, celle qui sait les choses, est à rapprocher de l'Oyem Mam des bulu, qui a la même signification. Chez ces derniers, il désigne aussi le Grand Initié du rite *ngi,* société secrète instituée pour combattre les sorciers malfaisants. Dans les contes, il est figuré par un petit oiseau, *sósólo* ou *mbiamtsótsóli* que chacun consulte lorsqu'il est embarrassé par un problème apparemment insoluble.

Modo Binama est le nom emphatique de l'homme. Il vient de *mod,* homme, et *binam,* pluriel de *enam,* le bras. C'est l'homme en tant qu'être de culture, travailleur. Kada serait le crabe, et Kada Kada désigne encore aujourd'hui un être tumultueux, bagarreur.

Attardons-nous cependant sur Mangono. Son nom est à rapprocher de la Nyingono des Fang, soeur épouse de Zama, leur ancêtre moniteur. Dans les deux cas, le nom peut se décomposer en *manga* ici ou *nya* là-bas, la mère, et en *ngon,* la fille. C'est elle qui soutient la voûte céleste, et dans les temples du rite *iboga*, elle est symbolisée par le poteau central du temple. Celui-ci est percé d'un trou représentant sa vulve, figurée aussi par le puits, la fontaine dans laquelle renaissent les initiés par le baptême, l'eau de cette source étant les poils de son pubis.

Ce symbolisme se retrouve aussi dans la forge où l'enclume constitue une duplication de la source, entité féminine jumelée au marteau masculin, le créateur ayant été un forgeron produisant grâce au va et vient du marteau, mouvement de la fécondation, des étincelles qui se transformaient en êtres vivants. Il est encore repris dans le dispositif de la forge lui-même, les soufflets étant les glandes séminales mâles, les tuyères figurant l'organe phallique, l'air représentant la semence masculine, le feu le sang de la femme, le fourneau étant une matrice et le fer l'enfant à naître. Les rituels de l'*iboga* mettent souvent en scène un initié mimant une masturbation à côté du feu.

Ces éléments ont été élaborés à une époque où la sexualité n'est pas asservie à la recherche du plaisir et du profit. Ils ne sont pas définitivement oubliés et permettent de comprendre certaines représentations de la

sexualité aujourd'hui encore, notamment en ce qui concerne les pratiques et les manières de dire. Ils restent indispensables dans la compréhension des conflits familiaux et entre partenaires, et celles des notions de culpabilité, ou plus généralement, les questions d'éthique et de contrôle social de la sexualité.

Evu Mana Bodo
(Eton)

Le mythe de Evu Mana Bodo
Est l'histoire de la conquête de la raison,
Le récit de la conquête de la liberté,
Celui de la conquête du pouvoir
De l'homme sur lui-même.

Au commencement, il n'y avait que le souffle,
Le souffle de la vie, le souffle de la mort.
Les esprits naquirent de ce souffle.
Ces esprits voyageaient en permanence
Dans l'espace de lumière et le temps infini.
Le chef des esprits s'appelait Nkomo Bodo.
Nkomo Bodo prit un repos dans les nuages avec les nuages
A mi-chemin entre le ciel et la terre,
Pendant de milliers d'années.
Quand Nkomo Bodo quitta son repos dans les nuages,
Il y laissa deux enfants :
Un garçon nommé Ilo Pogo
Et une fille appelée Mangono
Qui tombèrent sur la terre.
Nkomo Bodo retourna à la lumière,
Laissant Ilo Pogo et Mangono à l'âge de nourrissons.
Ils ne connaissaient rien encore.
De leur père Nkomo Bodo,
Ils ne surent rien,
Ni de leur mère les nuages.
Nkomo Bodo légua à ses enfants un petit sac de savoir,
Mystère de la puissance, de la science et du pouvoir des esprits,
Afin qu'ils organisent la terre
Et puissent y vivre.
Cependant, Ilo Pogo trompa Mangono
En dissimulant le sac pour son usage personnel[1]
Dans le gîte de Ndene Bobo Ngama (l'araignée mygale)
Derrière leur maison.
Ilo Pogo et Mangono restèrent donc sur terre.
Ils se plaisaient ensemble
Et se réchauffaient mutuellement.

---

[1] - D'où la supériorité de l'homme sur la femme.

Il leur naquit ainsi cinq enfants :
Trois garçons et deux filles.
Chaque enfant avait son tempérament.
L'aîné était de sexe masculin et portait le nom de Evu Mana Bodo.
Il était un peu boudeur et surtout très fier.
Cependant, il était très perspicace
Et cherchait à tout pénétrer de son intelligence.
Le second enfant, mâle lui aussi, s'appelait Modo Binama.
Travailleur, il déployait toute son énergie à son labeur.
Obéissant et peu loquace,
Il n'était pas très fin.
Le troisième était une fille du nom de Adzem Mama.
Elle était belle, capricieuse,
Semblable à la pleine lune.
Elle ne craignait rien ni personne.
Elle était effrontée, hardie et orgueilleuse.
Le quatrième, un garçon, s'appelait Kada Kada.
Il était tumultueux et vindicatif.
Il soulageait son agressivité à la chasse
À travers forêts et champs.
La cinquième, une fille, s'appelait Ango Mana.
Elle était un peu crédule et naïve,
Mais serviable et gentille.
Elle était gourmande et adorait les mets carnés.

Alors Ilo Pogo créa,
Grâce à son sac de savoir, de mystère et de toute-puissance,
Tout ce dont ses enfants,
Sa soeur et épouse Mangono
Pouvaient avoir besoin :
Animaux, arbres et fleurs,
Ainsi que tout ce que peut désirer un humain dans sa vie.

Mangono nourrissait bien tous ses enfants,
Les élevant, les aimant d'un égal amour
En bonne mère de famille, jour et nuit de manière équitable.
Cependant, leur père Ilo Pogo était très autoritaire.
Il ne supportait ni désobéissance, ni discussion, ni question, ni scepticisme.
Tout ce qu'il disait devenait vérité.

Il était seul à tout connaître.
Il était seul à toujours avoir raison.
Il ne faisait jamais d'erreur.
Il ne se trompait jamais et agissait toujours à propos.
Il était tout-puissant, ignorait les défaillances
Du corps et de l'esprit.
Leur père déclara qu'il était l'esprit
Qui décidait du bien et du mal.
Tout homme devait suivre la voie par lui tracée,
Toute chose se soumettre à sa volonté.
Il commandait tout,
Choses, animaux et humains.
Ilo Pogo se déclara esprit de Zamba[1],
Des vivants et des morts.

L'esprit Ilo Pogo et Mangono
Vivaient ainsi dans un bonheur relatif
Avec leurs cinq enfants.
La progéniture grandissait
En âge et en intelligence.
Ils croissaient en corps et en esprit.
Modo Binama exécutaient les tâches les plus exigeantes
Avec dévouement, ne rechignant jamais,
Ne se posant aucune question.
Kada Kada allait à la chasse,
Tuant toutes sortes d'animaux.
Leur mère Mangono les préparait
Avec Ango Mana la puînée.
Quant à Evu Mana et Adzem Mama,
Ils ne se quittaient plus.
Ils montaient ensemble, descendaient ensemble.
Adzem Mama affectait des moues devant Evu Mana Bodo,
L'appelant du diminutif affectueux de Evua,
Se levant la nuit
Pour aller s'étendre à côté de lui,
Sous le prétexte qu'elle souffrait du froid quand elle était seule,
Et désirait la chaleur de son frère Evua.
Cependant, Evu Mana Bodo l'évitait,
La renvoyait, la repoussait avec douceur.
Evu Mana Bodo disait à sa soeur

---

[1] - Employé ici au sens nouveau, conféré par les missionnaires, de Dieu. En fait, c'est un autre nom de l'ancêtre moniteur.

Que leur père l'esprit Ilo Pogo interdisait
Toute intimité entre frère et soeur.
Ils ne devaient pas se voir nus.

Ilo Pogo avait de tout temps défendu à ses enfants
Qu'un frère et une soeur,
Parce qu'ils sont homme et femme,
N'aient des contacts corporels,
Ni des échanges de chaleur quand il fait froid
Pour se préserver du mal.
Evu Mana Bodo respectait l'interdit de leur père.
Cependant, il ne saisissait pas le sens
Des étranges paroles de Ilo Pogo à propos du mal.
Quand Adzem Mama voyait Evua profondément endormi,
Elle s'approchait, aussi nue que Evua lui-même,
Et s'étendait tout doucement à ses côtés
Pour se pénétrer de la chaleur de Evua.
Quand Evu Mana se réveillait,
Il trouvait lui aussi du plaisir à la chaleur de Adzem Mama.
Mais aussi tôt que l'interdit de leur père lui revenait à l'esprit,
Il repoussait sa soeur et lui demandait de s'en aller.
Adzem Mama se faisait lamentable
Au moment de se lever, les yeux pleins de larmes, pour aller se coucher seule.
Tout son corps grelottait de froid.
Il était beau, ainsi nu, le joli petit corps de sa soeur.
À cet instant précis Evua se persuadait
Que Adzem Mama sa soeur n'était pas bien,
Et que c'était cela le mal.
Ce que leur père leur défendait
Se révélait agréable, très agréable.
Et il se posait la question suivante dans son coeur :
Quel mal y a-t-il pour un humain de procurer de la chaleur à un autre humain
Quand le froid l'étreint?
Cette chaleur que notre père interdit comme étant le mal,
Moi je la trouve bonne
Pour moi-même et ma soeur Adzem Mama.
Pourquoi cela, pourquoi?
Ce n'est pas juste.
Qu'est-ce qui est bien, qu'est ce qui est mal?

Dans la journée, lorsqu'il rappelait à Adzem Mama les événements de la nuit,
Et lui posait toutes ces questions,
Même si elle avait été en train de sourire,
Elle changeait aussitôt, s'assombrissait,
Baissait la tête et fondait en larmes.
Evua n'aimait pas cela.
Il évita désormais de poser des questions à sa soeur
Pour ne pas la faire pleurer.
Cependant, toutes ces idées et toutes ces questions sans réponses
Se bousculaient dans sa tête.
D'où venait l'homme?
Où allait l'homme?
Quel sens donner à la vie?
Comment vaincre la mort?
Qu'est-ce qui est juste?
Qu'est-ce qui n'est pas juste?
Alors Evu Mana alla interroger sa mère Mangono.
Sa mère lui donna la réponse suivante :
Je ne sais rien, mon fils, va donc demander à ton père.
Cependant, Evua réfléchit longuement,
Craignant la rudesse de son père.
À la fin, Evua alla questionner son père Ilo Pogo.
Son père le chassa et le réprimanda à plusieurs reprises,
Mais Evua le suivit partout avec ses questions.
Alors, Ilo Pogo dit, à lui et aux autres
Qu'il est, lui Ilo Pogo, celui qui modèle les enfants.
Il plante les enfants dans le sol,
Et ceux-ci en poussent comme des champignons.
Il n'a lui-même ni père, ni mère.
Il n'a ni commencement, ni fin.
Tous les hommes ont germé du sol comme des champignons.
Evua en fut très étonné.
Le doute s'insinua dans son coeur
Car, lorsque Ango Mana, sa benjamine, naissait,
Evua était déjà capable de discernement.
Il avait vu leur mère Mangono
Avec un ventre énorme
Jusqu'au moment où Ango Mana vint au monde.
Alors le ventre était redevenu plat comme avant.
Ce jour-là d'ailleurs,
Leur mère, si forte de corps et d'esprit,
Avait pleuré en cachette. Evua l'avait vue.

Il lui avait semblé que sa mère éprouvait de vives
douleurs.
Evua revoyait tout cela clairement.
Pourquoi leur père racontait-il autre chose?
Pourquoi ne disait-il pas la vérité que Evua connaissait
déjà?

Pourquoi?

Evua n'en dormait plus.
Une nuit, il entendit des bruits dans la maison.
Il vit Ilo Pogo se lever
Et rejoindre Mangono.
Ils engagèrent une lutte fort curieuse,
Une lutte étrange sous la couverture.
Après cela, ce fut le silence, le calme plat.
Ilo Pogo s'endormit profondément,
Et se mit à ronfler, nu, auprès de Mangono.
Tôt le matin, il se leva
Et alla se coucher ailleurs.
Parfois, Ilo Pogo rejoignait Adzem Mama
Pour lui réserver le même traitement dans la nuit.
Cependant, Adzem Mama fuyait son père
Pour s'étendre aux côtés de Evu Mana Bodo.
Adzem Mama préférait la chaleur de Evua.
Ilo Pogo détestait cela,
Et en vint à haïr Evu Mana Bodo lui-même.
Une nuit, Ilo Pogo tenta de coucher avec sa fille Adzem
Mama.
Il déchira même les habits de cette dernière.
Quand la fille vit la nudité de son père,
Ainsi qu'une sorte de chose énorme, un membre de son
corps
Inconnu d'elle avant,
Elle prit la fuite et alla tout raconter à son frère Evua,
Le frère qu'elle aimait le plus.
Elle se coucha sous le ventre de Evua ce jour là.
Evu Mana Bodo la consola
Afin qu'elle cesse de pleurer.

Evu Mana Bodo comprit alors
Que Ilo Pogo son père les trompait.
Il conclut : il ne nous dit pas la vérité.
Il fait lui-même
Ces choses qu'il nous défend.
Il va parfois bien au-delà.

Ce n'est pas juste.
Pourquoi cela, pourquoi donc?
Qu'est-ce qui est vérité, qu'est-ce qui est frivolité?

Evu Mana Bodo prit la décision suivante :
Je ferai désormais
Ce que ma raison me commande
Comme étant aussi bien pour moi
Que pour autrui d'une manière équitable.
Je n'attendrai plus qu'une autre personne,
Fut-elle mon propre père,
Prenne une décision à ma place
Et m'indique le bien, le mal,
La vérité, le mensonge, le juste, l'injuste...

Au bout de quelques mois, Evua et Adzem Mama
Tous les deux se mirent à aimer la chaleur du mâle et de
la femelle,
Au point que ni l'un ni l'autre
Ne purent plus s'en passer, même pour une seule nuit.
Evu Mana Bodo se mit aussi à la lutte,
La lutte sous la couverture, avec Adzem Mama.
Ils la trouvaient bonne et agréable
Du plaisir du fruit défendu,
Plaisir pour Evua lui-même, et pour sa soeur
Adzem Mama, pareillement.
Ils n'y trouvaient aucun mal.

Cinq mois plus tard,
Le ventre de Adzem Mama prit des rondeurs, et ses
seins aussi.
Adzem Mama se métamorphosait à vue d'oeil.
Alors Ilo Pogo vit cela.
Cela le tracassa jour et nuit.
Dans la nuit, il se levait,
Sortait dans la cour, méditait, réfléchissait.
Il allait derrière la maison dans sa cache secrète,
Ramassait le sac du savoir, du mystère et de la toute
puissance,
Le fouillait et proférait les conjurations suivantes :
Puissé-je connaître celui qui a engrossé ma fille
Pour le tuer, lui et son bâtard de fils.
Il se mettait parfois dans de terribles colères,
Massacrant alors les animaux à travers le village.
Parfois, il éclatait en sanglots et s'écriait :

Esprits, pourquoi avez-vous permis cela?
Donnez-moi la force de le supporter,
Venez à mon secours, je n'en peux plus,
Je suis exténué, je vais mourir!
Rien n'y faisait, la grossesse de Adzem Mama évoluait toujours.

Un jour, il alla consulter Ndene Bobo Ngama
Pour que celui-ci lui donne des conseils, pour une séance de divination,
Que l'araignée lui dévoile ce qui avait bien pu féconder Adzem Mama.
Ndene Bobo jeta des cailloux sur le sol,
Et les observa longuement.
Ilo Pogo tremblait de rage, n'arrivant pas à se maîtriser.
Ndene Bobo dit à Ilo Pogo :
L'auteur de la grossesse de Adzem Mama
N'est ni une chose, ni un arbre, ni un animal :
C'est un humain qui est à l'origine de cette grossesse.
Cet humain n'est pas une femelle,
Mais bien un mâle.
Ndene Bobo Ngama donna le conseil suivant à Ilo Pogo:
Ouvre bien les yeux, cherche autour de toi,
Et tu découvriras celui qui a engrossé Adzem Mama.
Il lui dit en guise de conclusion :Voici ce que tu devrais faire.
Apaise-toi, garde ton calme.
Laisse la vie suivre son cours.
Les querelles n'engendrent que du mal.
Bientôt, tu seras grand-père.
L'enfant apporte un souffle de joie,
Un souffle vivifiant au genre humain.
L'enfant, lui, ne connaît pas le mal.
Apaise-toi.
Ilo Pogo ne l'écouta pas,
Tout à sa colère.
Il répondit à Ndene Bobo Ngama :
Tu es le seul étranger de ma famille.
C'est toi qui as mis ma fille dans cet état.
Tu me demandes de m'apaiser
Pour mieux me tromper.
Tu veux multiplier le trouble dans ma famille.
Malgré les protestations d'innocence de Ndene Bobo,
Ilo Pogo lui dit :

Je vais te chasser de mon village,
Tu devras t'exiler dans la brousse.

Cependant, comme Ndene Bobo Ngama connaissait
La cachette du sac de savoir de Ilo Pogo,
Le sac de la ruse, le sac de la science,
Le sac de la puissance et du pouvoir sur toute chose,
Il déroba la portion de science qu'il pouvait[1]
Et fit croire à Ilo Pogo qu'il acceptait
De vivre dans la brousse.
Cependant, il se dissimula dans les marécages
À l'orée du village de Ilo Pogo.
Ilo Pogo n'en sut rien.
Seul Evu Mana Bodo avait tout vu.
Il connaissait la cachette de Ndene Bobo Ngama.
En effet, pendant que Ilo Pogo faisait toutes ces choses,
Evu Mana Bodo l'épiait et le filait.
Il se dissimulait de manière à tout voir et à tout entendre.

Ilo Pogo bouillait de tyrannie et de colère.
Il soupçonnait toute chose, toute bête, tout humain.
L'on ne respirait plus, l'on ne dormait plus.
Evua vit que son père sombrait dans la démesure,
Prêt à massacrer tout ce qui vit.
Un jour, Evu Mana alla lui aussi derrière la maison
Et déroba le petit sac de science de la cachette de Ilo Pogo,
Du gîte abandonné par Ndene Bobo
Car, Ndene Bobo Ngama était seul
À en assurer la garde
Pendant l'absence de Ilo Pogo.
Evu Mana Bodo avait l'intention
De sauver sa famille,
Sa mère, ses frères et ses soeurs
De la tyrannie et de la fureur de Ilo Pogo
Pour laisser Ilo Pogo seul dans son village.
De plus, Evu Mana Bodo nourrissait dans son coeur
Le projet d'épouser sa soeur Adzem Mama
Pour qu'ils soient heureux ensemble,
Engendrent une progéniture,

---

1 - D'où la science de l'araignée mygale, animal de la divination, d'où aussi ses conflits, devenus célèbres dans les mythes, avec l'ancêtre moniteur, qu'il accuse d'être à l'origine du mal et qu'il trompe régulièrement.

Une nouvelle génération d'hommes
Capable de concevoir la vie autrement,
Non pas à la manière de Ilo Pogo qui se disait esprit
Mais croupissait dans le mensonge et la mystification.

Alors Evu Mana Bodo tint
A ses frères et ses soeurs les propos suivants :
Notre village est en train de dégénérer et de s'avilir.
Père Ilo Pogo est à l'origine de cette situation.
Si nous continuons de vivre à ses côtés,
Nous mourrons tous.
Notre père, l'esprit Ilo Pogo nous trompe
Tous sans exception, y compris notre mère
Qui se dévoue pour nous.
Père Ilo Pogo possède un sac de science,
Du mystère de la puissance, du savoir et du pouvoir
pour son bénéfice exclusif.
C'est moi qui le détient maintenant.
Je vais remettre ce sac à notre mère Mangono
Afin qu'elle nous partage cette science équitablement.
Père Ilo Pogo n'a pas la connaissance de toute chose.
Il va demander conseil à Ndene Bobo
Afin que Ngama lui organise des séances de divination.
Et Ndene Bobo, sa propre créature,
Le berne comme un enfant.
Ilo Pogo ne connaît même pas la cachette de Ndene Bobo.
Père Ilo Pogo ne gouverne pas toute chose.
Il va mendier sa force chez les esprits
Pour que ceux-ci lui viennent en aide.
Père Ilo Pogo est sujet à la colère
Et sanglote comme tout le monde.
Père Ilo Pogo convoite avec frénésie,
Sans pudeur aucune,
Le corps de sa propre fille Adzem Mama.
Père Ilo Pogo est méchant et criminel.
Il veut me tuer, moi-même
Et mon enfant né de Adzem Mama.
Notre père nous trompe.
Tout ce qui est bon,
Il nous le défend.
Moi je connais l'endroit d'où naissent les enfants.
Ils ne germent pas du sol comme des champignons.

Je concevrai désormais tout de mon propre chef.
Je vivrai en toute indépendance.
Je vais perpétuer une nouvelle génération d'hommes avec Adzem Mama.
Je vais modeler un monde à moi
Par ma raison et ma propre puissance.
Père Ilo Pogo est un tyran et un mystificateur.
Il est pourtant faillible.
Notre père n'est pas un esprit.
Tout homme est un esprit à sa manière.
Vous êtes vous aussi des esprits.
Je vais me gouverner moi-même avec mon intelligence.
Que notre père Ilo Pogo ne nous trompe plus.
Il ne veut pas que nous connaissions le bien et le mal
Afin que chacun puisse distinguer l'un de l'autre.
Les frères et les soeurs de Evu Mana Bodo
En furent très étonnés.
Ils reconnurent le bien fondé des déclarations de Evu Mana.
Ils résolurent de vivre désormais à leur propre guise,
Ils étaient las de la tyrannie et des colères de leur père Ilo Pogo.

Au moment où Evu Mana Bodo concluait ses paroles,
Ilo Pogo survint brusquement.
Il entendit tout ce que Evu Mana Bodo
Conseillait à ses frères et soeurs.
Ilo Pogo entra dans une violente colère.
Il voulut tuer Evu Mana Bodo.
Il essaya tous les moyens,
Mais Evua lui résista.
Il fuyait dès qu'il sentait venir son père.
Quand Ilo Pogo vit
Qu'il n'y avait rien à faire,
Il se mit à maudire Evua,
Le déshérita
Et l'expulsa de chez lui une nuit
Pour que ce fils aîné, Evu Mana Bodo,
Aille vivre au coeur de la forêt
Et que les bêtes de la forêt le dévorent.
Evu Mana s'enfuyant dans la forêt,
N'eut pas le temps
De remettre à sa mère le petit sac
Pour qu'elle leur en partage la science.
Ni ses frères, ni ses soeurs, il ne put les approcher
Car, talonné par Ilo Pogo

Qui voulait le tuer sans pitié.
Evu Mana dit qu'il préférait la mort
À la perspective d'abandonner le sac à son père
Qui pouvait en mésuser
Pour exterminer l'espèce humaine.
Evu Mana Bodo ramassa donc le petit sac du savoir,
Mystère de la puissance, de la science et du pouvoir sur les esprits
Et l'emporta avec lui dans la forêt.
Cependant, il nourrissait le désir de revenir au village
Pour distribuer aux hommes la science du petit sac

Alors Evu Mana Bodo parcourut les forêts.
Il y vivait de chasse pour ne pas mourir de faim.
Cependant, il ne consommait que le souffle et l'âme des animaux.
Il jetait par terre toute la bête : peau, chair et os.
Il vécut ainsi pendant d'innombrables années.
Pendant tout ce temps, Evua médita et réfléchit beaucoup
Sur la vie de l'homme et le cours du monde.
Il apprenait par sa propre raison
La vie de l'homme.
Evu Mana réfléchissait seul et méditait
Sur le bien, le mal, la justice, la vérité,
La mort, l'esprit, la raison, le pouvoir, la science,
La liberté de l'homme dans l'humanité.

Au village, au matin du premier jour de la disparition de Evua,
Mangono et ses enfants se mirent à sa recherche.
Ilo Pogo leur dit
De ne pas se donner cette peine car,
Evu Mana Bodo était mort dans la nuit
Et lui-même Ilo Pogo l'avait enterré sans délai
Pour épargner à sa famille la vue de la mort.
La mort n'est pas une chose à voir.
Toute la famille répondit à Ilo Pogo
Qu'elle ne voulait pas contempler la mort,
Mais plutôt revoir Evu Mana Bodo
Une dernière fois, même mort.
Seulement, nul ne vit
Ni la tombe, ni la dépouille de Evu Mana Bodo.
Mangono et tous ses enfants,
Surtout Adzem Mama, en cachette,
Pleurèrent longtemps Evua, nuit et jour.
Ils restèrent inconsolables.
Cependant, par peur de Ilo Pogo,
N'ayant pas droit à la parole chez lui,
Ils gardèrent leurs bouches closes.
Pourtant, cet événement les toucha profondément
Dans leur for intérieur,
Toute leur vie jusqu'à la mort.
Par la suite, les idées de Evu Mana Bodo et sa mort
Leur remplirent l'esprit, effaçant le reste.
Ils entrèrent en guerre contre Ilo Pogo,
Lui disant que si Evua était vraiment mort,
Lui Ilo Pogo était son véritable assassin.
N'était-ce pas lui qui avait pourchassé Evua sous leurs yeux
Pour le massacrer la première fois qu'il avait fui?
Ils dirent que Ilo Pogo leur mentait,
Sinon, pourquoi ne leur montrait-il pas
La dépouille et la sépulture de Evu Mana Bodo?
Tous cependant gardaient dans leur coeur l'espoir
Que leur Evu Mana Bodo,
Parce qu'il possédait plus de science que leur père
Leur reviendrait un jour.

Alors, ils se séparèrent tous de Ilo Pogo.
Ils le considéraient désormais comme un criminel
Qui risquait de tuer encore parmi eux.
Ilo Pogo se retrouva seul en compagnie de sa solitude,
Et regretta tout le mal
Qu'il avait fait dans sa vie.

Quatre mois après la disparition de Evua,
Adzem Mama mit au monde des jumeaux :
Un garçon,
Véritable portrait de son père Evu Mana Bodo,
Qu'elle nomma Pogo Mama,
Et une fille avec les traits de sa mère Adzem Mama,
Qu'elle baptisa Ngono Evua.
Adzem Mama chercha Evu Mana
A travers les forêts des années et des années
Sans la moindre chance de le retrouver.
Elle pleura des jours et des nuits entières
Sans succès ni la moindre nouvelle.
Son frère aîné Modo Binama
Eut pitié d'elle.

Il venait la consoler, elle et ses jumeaux.
Il la réchauffait avec amour.
D'autres enfants naquirent.
De leur côté,
Kada Kada et Ango Mana de même
Échangeaient leur chaleur avec amour.
Des enfants vinrent aussi au monde.
Ilo Pogo usa de tous les subterfuges,
Il employa tous les moyens,
Grondant de fureur et d'autorité,
Sanglotant à fendre l'âme
Pour que sa famille
Ne le voue pas à la solitude,
Et écoute sa parole.
Rien n'y fit.
Ses enfants et ses petits enfants aspiraient à la liberté,
Voulant disposer d'eux même,
Libre de toute soumission.

Après un certain nombre d'années,
Ilo Pogo et Mangono moururent.
Il naissait toujours plus d'enfants, et ceux-ci grandissaient.
Le village se développait et sa population augmentait.
Ndene Bobo Ngama sortit alors des marécages
Et rentra au village.
Tous les procès en cours
Trouvèrent leur dénouement chez Ndene Bobo Ngama
Grâce à la petite science qu'il avait dérobée
Du sac de savoir de Ilo Pogo,
Mystère de la puissance, de la science et du pouvoir.

Après une année de pouvoir,
Certains habitants du village conspirèrent contre Ndene Bobo.
Ils refusaient que Ndene Bobo Ngama, une bête,
Détienne le pouvoir chez les hommes,
Gouverne seul,
Sans partage. Ils n'en voyaient pas la raison.
Ils se saisirent de Ndene Bobo Ngama
Et le jetèrent en prison.
Ils se partagèrent le pouvoir,
Tout le pouvoir de Ilo Pogo et de Ndene Bobo Ngama
Dans tous les domaines
De la vie d'un homme dans une cité d'hommes.

Certains voulaient le pouvoir politique,
D'autres celui de la richesse.
D'aucuns voulurent celui de la religion et de la foi.
Les derniers s'attribuèrent celui de la sorcellerie et des fétiches.
Cependant, personne ne se souciait du pouvoir de l'intelligence,
Celui qui gouverne et partage la raison,
La liberté, la justice, la vérité, la paix, le bien.

Combien de mois s'écoula-t-il
Avant que le mal ne se répande dans le pays avec violence,
Accompagné de l'asservissement, des injustices,
Des frivolités, des mystifications
Et de toutes les souffrances du genre humain?
Ndene Bobo Ngama s'évada de sa prison
Car, les hommes l'avaient oublié.

Dans la forêt où s'était réfugié Evu Mana Bodo,
Il vivait dans la communion de la vérité avec les esprits.
Leur science, leurs habitudes et leur mode de vie,
Il s'en imprégnait intimement.
Les esprits vivaient dans la liberté,
La justice, la vérité et la paix.
Evu Mana Bodo se remplit de science et de puissance
Au point d'incarner tout ce qu'il voulait :
L'air, le vent, l'animal, l'homme,
L'arbre, la pierre, toutes choses.
Il était aussi capable de créer tout ce qu'il désirait.
Mai Evua choisit de vivre modestement
Sous la forme d'un petit animal dans le creux d'un arbre.
Il gardait le petit sac de savoir qu'il avait dérobé à son père
Et se nourrissait toujours du souffle de la vie des animaux, des arbres,
Et de tout ce qui vit,
Rejetant les cadavres.

Au village des hommes,
Un homme du nom de Binam Pogo
Arrière petit-fils de Modo Binama et de Adzem Mama
Avait épousé une femme du nom de Ango Kada,
Arrière petite fille de Kada Kada et de Ango Mana.

Ango Kada aimait faire la cuisine,
Surtout lorsqu'il s'agissait de gibier.
Elle pressait perpétuellement son époux
D'aller à la chasse.
Binam Pogo travaillait beaucoup de ses mains,
Mais c'était un piètre chasseur.
Sa femme le savait.
Pourtant, Binam Pogo ramenait toujours du gibier,
Les bêtes jetées par Evu Mana.
Binam Pogo disait à sa femme
De ne jamais s'aventurer en aucun jour
Dans cette forêt, car elle était effrayante
À cause de tout ce qui y gîtait.
Cependant, Ango Kada se posait secrètement cette question:
Mon mari n'est pas un chasseur bien brillant.
Mais, toutes ces bêtes qu'il ramène de la forêt,
Où peut-il bien les prendre?
Je ne manquerai pas de le savoir.
Un jour, Binam Pogo étant en voyage,
Ango Kada pénétra dans cette forêt
Et marcha au hasard des chemins.
Voulant traverser un ruisseau,
Elle aperçut une dépouille d'animal sur le sol
Sur la berge, près d'un arbre creux.
Au moment de ramasser le gibier,
Elle formula cette question :
Qui donc tue tous ces animaux?
Evua surgit et déclara :
C'est moi Evu Mana Bodo qui tue tous ces animaux
Dans la forêt pour nourrir les hommes dans leurs villages,
Ceux que j'aime, les miens qui y habitent.
J'en mange le souffle et je leur offre toute la bête.
Ango Kada fit cette proposition à Evua :
Si des gens que tu aimes y vivent vraiment,
Viens donc leur rendre visite au village.
Evua répondit à Ango Kada :
Femme, je ne suis plus un habitant des villages,
Je suis devenu un être de la forêt.
Mon coeur et mes pensées
Sont avec la race des hommes,
Mais mon corps appartient à la forêt.
Ango Kada rétorqua à Evua :
Ne pouvons-nous pas, toi et moi, devenir des amis?

Evu Mana Bodo répondit :
Nous sommes déjà amis.
Je suis l'ami de l'homme,
Celui de tout le genre humain.
Bien que les hommes m'aient chassé,
J'ai voué ma vie à l'espèce humaine.
Toi, femme, et moi,
Nous avons chacun une apparence différente.
Cependant, nous avons été créés de la même manière.
Nos corps sont semblables, faits de chair et d'os.
Toi, humaine, tu es moi, sous une autre forme.
Ango Kada lui dit ceci :
Evua mon ami, rentrons dans mon village.
Evu Mana lui répondit :
Je suis d'accord, nous partirons vraiment.
Cependant, toi et ta famille,
Le monde et l'espèce humaine,
Parviendrez-vous à me supporter?
Je ne suis pas facile à vivre.
Je dérange parce que je pose les questions
Qui font peur aux autres.
J'expose au grand jour les fausses valeurs,
Les politiques des dirigeants,
Les doctrines religieuses
Des prélats et des diseurs de bonne aventure,
Ainsi que tout ce qui concerne l'homme.
J'étale au grand jour et dénonce le mal,
Les mensonges, l'asservissement, les injustices.
Tout homme qui choisit le mal
Choisit sa propre mort et celle du genre humain.
Je bouleverse l'ordre établi
Pour que naisse un ordre nouveau.
C'est pour cela que les hommes me refoulent,
Car habitués à leurs mauvaises valeurs
Qu'ils considèrent comme bonnes.
L'homme a peur de lui-même,
Et il se fuit lui-même.
L'homme a peur de la vérité et de la justice.
Moi je dis : tout, Dieu ou démon,
Réside dans le coeur de l'homme.
Ils naissent et grandissent dans les pensées de l'homme.
Ils parlent par la bouche de l'homme.
Ils agissent dans les actes de l'homme.
La vie de l'homme est définie dans le contrat qu'il passe avec soi

Et avec tous les hommes de la terre,
Qu'il le sache clairement ou non.
Tout le bien et tout le mal résident dans le coeur,
Dans les pensées, les paroles et les actes de l'homme.
C'est l'homme qui donne une orientation à tout,
C'est lui qui leur confère une signification.
Femme, j'accepte, j'irai avec toi au village.
Porte-moi, nous irons ensemble.

Alors Ango Kada lui présenta tous les endroits
Utilisés par les humains pour porter les charges :
La tête, le dos, les mains,
La poitrine, les épaules, la hotte, le panier...
Mais Evu Mana les refusa tous.
Il lui dit : Femme, mon amie,
On ne me porte pas comme un vulgaire fardeau.
Accroupis-toi, j'entrerai
Par où sortent les hommes,
Par où naissent les hommes.

La femme s'accroupit,
Et Evua, empoignant son sac de science,
S'introduisit dans son vagin, veeb!
Ango Kada ramassa son gibier
Et rentra au village, Evu Mana dans son sein.
Quand Ango Kada atteignit le village,
Son mari était déjà revenu de son voyage.
Binam Pogo demanda à sa femme :
Voilà un moment que tu es allée dans la forêt.
Qu'as-tu vu là-bas?
Ango Kada lui répondit : rien du tout.
J'ai détaché du gibier d'un de tes collets.

Binam Pogo garda le silence.
Il comprit que sa femme mentait
Car, il ne tuait pas de gibier avec des collets.
En plus, il ne disposait d'aucun piège
Du côté de la forêt ou avait été sa femme.
Binam Pogo eut alors la certitude
Qu'une chose dangereuse venait de s'introduire dans son village.

A la tombée de la nuit,
Evu Mana Bodo dit à Ango Kada :
Amie, j'ai faim.

La femme lui répondit :
Comment vais-je te donner à manger
Là où tu es blotti au fond de mes entrailles?
Evua lui rétorqua : montre-moi la nourriture
Et je saurai moi-même comment la consommer.
Ango Kada répliqua à Evu Mana Bodo :
Choisis-toi même la nourriture qui te plaît et mange-la.

Evu s'incarna en un être qui descendit sur le sol
Pour aller se nourrir du souffle des animaux domestiques
À travers le village, Evua n'en choisissant que les meilleurs.
Cependant, Evua constata que nulle part,
Il n'existait de cheptel de qualité.
Ce n'était que de pauvres bêtes couvertes de gale.
Evua ne trouva rien de bon à manger.
Le village qu'il avait laissé en se réfugiant dans la forêt
Avait pris de l'extension,
Mais avait aussi remarquablement dégénéré :
Il s'était appauvri et était perclus de maux :
Lamentations, guerres, haines, infertilité du sol.
Les enfants même commettaient des horreurs.
Accablés par la faim, ils volaient.
Certains assassinaient comme des adultes
Pour pouvoir manger.
Les hommes se vouaient à la convoitise, à la guerre,
Aux querelles foncières, aux luttes politiques,
Aux médisances, à l 'esclavage,
Surtout celui que les riches imposaient aux pauvres.
L'injustice imprégnait tout
Avec le mensonge et la duperie,
Les hommes, les femmes et les enfants.
Chacun cherchait à tuer son prochain.
Nul ne souhaitait du bien à son prochain,
Rien que du mal, des souffrances, la mort.
Le village ne progressait pas.
Il régressait plutôt.
Certains s'adonnaient à la sorcellerie et aux fétiches.
D'autres affichaient une piété ostentatoire,
Un bigotisme forcené,
Une vie vouée à Dieu.
De quel dieu donc?
Chacun avait son dieu
Et y croyait à sa manière,

Lui donnant des noms variés : God, Dieu, Zamba,
Yaweh, Bouddha, Allah, Jésus...
Chacun rejetait le dieu de son prochain.
Certains se mirent à fabriquer de nouveaux dieux :
L'argent, les belles femmes, le savoir livresque,
Les machines, le pouvoir politique, la loi.
Mais les régimes politiques et les lois changeaient sans cesse
Au gré des humeurs des gouvernants.
Au nom de ces dieux ou sous un autre prétexte,
Ils massacraient hommes, femmes et enfants,
Pillaient, rasaient, détruisaient,
Perpétraient toutes les exactions imaginables.
Chacun ne pensait qu'à lui même par égoïsme.
D'aucuns multipliaient complots, coalitions,
Discours et sermons
Sous le prétexte d'organiser le pays pour le bien de tous.
Cependant, dans leurs actes, ils ne pensaient qu'à eux-mêmes.
Tous, tous sans exception
Excellaient dans la cruauté et la quête du mal,
Dans la même haine du prochain,
Le même mépris de l'homme,
Ou alors, dans la même indifférence de l'homme.

Evu Mana Bodo en fut frappé de stupeur.
Dans la forêt où il vivait avec les animaux,
La vie était tellement plus belle :
Les animaux s'entendaient, s'aimaient.
Les esprits s'entendaient, s'aimaient.
Ils s'entraidaient en toute chose,
Aimaient la liberté, s'épanouissaient dans la sagesse,
Chacun se gouvernant comme esprit,
Sans aucune de ces horreurs.
Les esprits se cultivaient dans tous les domaines,
Améliorant leur condition,
Progressant sans discontinuer.
Quand se manifestait une tension,
Ils en discutaient en toute équité
Car, ils étaient tous lancés dans la même quête de la raison,
Ils en délibéraient, débattaient contradictoirement,
Jusqu'à une solution acceptée de tous
Sans qu'un esprit puisse plastronner
D'être le seul détenteur de la vérité,
Le seul détenteur du pouvoir.
Les esprits se partageaient les tâches
Chacun selon sa compétence,
Chacun selon ses capacités.
Leur savoir se développait,
Progressait au même rythme
Que leur puissance
Et leur vie d'esprit.

Evu Mana se rendit compte
Que les gens au village n'étaient pas aussi intelligents
Que les animaux de la brousse.
Il décida donc
De se donner la peine d'inculquer
Aux hommes le savoir des forêts.
Il leur enseignerait une nouvelle vie
Et leur montrerait la voie suivie par les esprits.
Evu Mana se mit d'abord à la recherche
Des siens restés au village,
Ses frères et ses soeurs
Pour leur indiquer les premiers cette voie
Afin qu'ils se joignent à lui pour guider
Tous les autres hommes et qu'ensemble,
Ils conduisent toute la race des hommes sur le chemin
De la vérité, de la justice,
De la paix, de la liberté;
Que chacun connaisse la nature véritable de la science et du pouvoir,
La vraie connaissance et le vrai pouvoir de la justice,
Pour une véritable libération de l'homme.
Evu Mana Bodo chercha partout
Et ne reconnut personne.
Des calamités avaient emporté toute sa famille,
Ses géniteurs, ses frères et ses soeurs.
Nombre d'enfants nés de leurs enfants
Étaient déjà morts.
Evu Mana ne reconnut personne,
Et personne ne reconnut Evu Mana :
Des regards d'étranger croisaient des étrangers.

Alors Evua se mit à distribuer
Le savoir contenu dans le petit sac de Ilo Pogo.
Certains le reçurent avec joie,
D'autres le repoussèrent avec rage en injuriant Evua,

Ou se moquèrent de lui
En se demandant d'où sortait ce quidam,
De quelle brousse reculée il venait.
Certains accueillirent ce savoir avec suspicion,
Et dans son dos,
Le jetèrent avec indifférence
En disant que le savoir n'a aucune utilité.
Ils préféraient leur vie telle quelle.
Ceux qui acceptèrent la science de Ilo Pogo
Ne changèrent pas le monde et son cours.
Le savoir de Ilo Pogo ne correspondait plus à la vie nouvelle.

Evua comprit que
Le savoir de Ilo Pogo était désormais obsolète,
Appartenait à une époque révolue,
Ne s'adaptait plus à toutes les situations.
Le savoir de Ilo Pogo devait être changé.

Evu Mana Bodo recommença
À étudier la terre,
Les hommes et toutes les choses qui s'y trouvent.
Il ajoutait à sa propre science celle des esprits,
Les rajustait aux réalités de la terre
Et revoyait les aspects caducs de la science de Ilo Pogo.
Evu Mana recommença à enseigner cette nouvelle science,
Écrivant des traités, organisant des discussions,
Dialoguant partout avec chacun,
Hommes, femmes et enfants,
Discutant et indiquant la voie
De la liberté, de l'amour du prochain, de la vérité,
De l'équité, du bien, de la paix, de la justice.

Les chefs politiques et les religieux
Entrèrent dans une violente colère,
Craignant de voir Evu Mana Bodo
Leur arracher leur pouvoir.
Ils proclamèrent que Evu Mana Bodo était le démon de la pourriture,
Que possédant une grande intelligence et un savoir immense,
Il était dangereux
Et méritait la mort.

Alors les chefs et les riches,

Les sorciers malfaisants, les féticheurs et les religieux
Ourdirent un complot pour assassiner Evu Mana Bodo.
Afin d'imposer à tous la nécessité de sa mort,
Ils inventèrent une légende prétendant
Que le nom de Evu Mana Bodo signifiait
Que Evu est l'exterminateur du genre humain[1].
Ils propagèrent cette version,
Chacun selon son public :
Les chefs disant à leurs sujets
Que la mort de Evu Mana Bodo
Leur apporterait la liberté;
Les riches répétant aux pauvres
Que la mort de Evu Mana Bodo
Leur assurerait une vie d'opulence et de prospérité;
Les sorciers malfaisants et les féticheurs aux crédules
Que la mort de Evu Mana Bodo
Leur procurerait tout ce que l'on peut désirer en ce bas monde
Sans aucune peine : la chance, l'amour...
Les religieux aux croyants
Que la mort de Evu Mana Bodo
Leur apporterait la paix du corps et de l'esprit :
Priez, les yeux tournés vers le ciel;
Que personne ne porte son regard sur la terre, ses biens et ses plaisirs,
Une vie de bonheur vous attend au ciel après la mort.
Et tandis que les croyants levaient les mains et les yeux,
Les religieux se partageaient leurs richesses.
Ils abusaient même de leurs femmes
Avant et après les consécrations nuptiales,
Et ne se privaient pas des biens et des plaisirs de la terre.
Eux qui n'avaient que les mots "partage" et "générosité" à la bouche,
Ils ne partageaient guère ni ne donnaient leurs richesses.

Alors les chefs, les riches,
Les sorciers malfaisants, les féticheurs et les religieux
Se mirent à perpétrer des meurtres nocturnes,
Tuant hommes, femmes et enfants.
Dans la journée ils racontaient
Que Evu Mana Bodo était l'auteur de ces crimes,
Et méritait pour cela la mort.

---

1 - Il est difficile de concevoir une autre étymologie

Cependant, Evua savait tout cela.
Il le voyait et le montrait à Ango Kada.
Tous ces événements
Se déroulaient, Evua logeant toujours dans le sein de Ango Kada.
Ils entretenaient une solide amitié.
Evu Mana ne tuait que des animaux, jamais des hommes.
Il offrait ces bêtes à Ango Kada qui les mangeait avec les siens
Et ses amies.
Ango Kada était très généreuse.
Evu Mana lui-même ne mangeait que le souffle des animaux.
Evu Mana tuait surtout
Les animaux à la chair prohibée par les hommes
Aux femmes et aux enfants :
Bêtes domestiques comme la chèvre,
Animaux sauvages comme l'antilope só[1].
Ango Kada et toutes les femmes du village
S'attachèrent à Evua
À cause de ces dons de viande gratuits
Et parce qu'il était seul à leur dire la vérité.
Quand les chefs, les riches
Les sorciers malfaisants, les féticheurs et les religieux
Perpétraient leurs crimes nocturnes,
Ango Kada savait bien
Que Evu Mana Bodo habitait son sein.
Quand elle partageait la viande,
Elle disait à toutes les femmes
Que Evua était innocent des assassinats de la nuit.
Evua n'était pas l'exterminateur
Mais le sauveur du genre humain.
Elle disait ceci aux femmes :
Ceux qui prétendent le jour
Être des hommes de bien,
Chefs, riches,
Sorciers malfaisants, féticheurs et religieux
Sont les véritables meurtriers.
Ces méchants hommes
Trompent la population.
Evu Mana Bodo loge dans mon ventre :
Evua n'y est pour rien.

1- *Cephalophus leucogaster*

Quand Evu Mana Bodo sortait
Soit pour aller à la chasse
Ou pour s'imprégner d'un savoir nouveau,
Il se donnait une certaine apparence,
S'incarnant en homme, en femme, en enfant
En bonne santé, malade ou pauvre.
Il prenait les apparences d'un homme commun,
Celui que nous rencontrons tous les jours,
D'un artisan de n'importe quelle spécialité.
C'est pour cette raison
Que ceux qui voulaient le tuer
Le rataient chaque fois, manquaient leur cible.
Cependant, Evu Mana prenait en horreur
Que tant d'innocents périssent à sa place
Ignorant d'ailleurs des causes exactes.
Toutefois, Evua poursuivait son oeuvre
Dans l'espoir que l'homme changerait,
Dans l'espoir que la race des hommes changerait
Et changerait la face du monde.
Seulement, rien n'y fit, il n'y eut aucune véritable évolution.
Evu Mana se lassa de toutes ces calomnies,
De toutes ces horreurs
Et se rendit compte
Que la raison ne pénétrait pas l'esprit de l'homme
Malgré toutes les peines qu'il s'imposait.
Alors un jour, Evua dit à Ango Kada :
Amie, je suis las, je regagne la vie sylvestre.
J'irai retrouver les animaux de la forêt
Car, les animaux de la forêt sont plus humains que les hommes du village.
Je vais retrouver les esprits
Car les esprits ont la science et vivent heureux.
Ango Kada éclata en sanglots.
Elle courut annoncer à toutes les femmes
Que Evu Mana se retirait dans la forêt.

Alors les femmes prirent les résolutions suivantes en réunion secrète :
Depuis que notre père Ilo Pogo a confisqué
Le sac du savoir, mystère de la puissance pour son seul bénéfice,
Les hommes nous maltraitent, nous les femmes.
Corvées et peines sont réservées aux femmes,

Les grossesses et les douleurs de l'enfantement sont
pour les femmes.
Toutes les choses agréables sont pour les hommes.
Les viandes les meilleures, les plus succulentes,
Chèvre ou antilope sont réservées aux hommes.
Ils nous mentent et nous trompent en permanence.
Seul Evua nous a dit la vérité.
Un seul homme nous a donné de la bonne nourriture,
À nous la tribu des vêtues de paille de bananier,
Et c'est Evu Mana Bodo.
Parce qu'il a échappé à toutes les tentatives de meurtre,
L'on veut chasser notre Evua.
Cela ne se fera pas,
N'est-ce pas, vêtues de paille de bananier? Hééé!
N'est-ce pas la vérité, femmes? Hééé
Aujourd'hui nous avons la chance
De compter Evu Mana Bodo parmi nous.
Qui donc nourrira nos enfants demain
Si Evua retourne dans la forêt?
Personne!
Evua ne regagnera donc pas la forêt, n'est-ce pas? Hé!
Nous, tribu des vêtues de paille de bananier,
Nous portons des enfants dans nos ventres.
Installons Evua là d'où personne ne pourra jamais
l'expulser, hein? Hé!
Evu Mana deviendra le secret de notre puissance,
Que les hommes le veuille ou non, hein? Hé!
S'ils le veulent, qu'ils nous tuent toutes.
Sachez qu'ils s'extermineront par le fait même, hein?
Hé!

Alors toutes les femmes firent le serment
Que tant qu'il y aurait vie sur terre,
Evu Mana Bodo ne quitterait pas le genre humain,
Tant qu'une seule femme serait en vie.
Les femmes s'entretinrent intimement
Et dans le secret absolu avec Evu Mana Bodo.
Toutes avaient dévoilé les parties les plus intimes de leur
corps de femme[1].
Chacune lui ouvrit le chemin de son corps
Avec plaisir et amour.
Evu Mana Bodo féconda alors toutes les femmes
Présentes à cette réunion secrète, chacune à son tour

[1] - C'est le premier *mevungu*.

En s'introduisant en elle par là où naissent les hommes.
Il déposa en chacune une goutte de son sang,
Ne formant plus avec elle qu'un même corps et un
même esprit,
Et dans l'attente des enfants à naître.
C'est donc de cette manière que Evu Mana Bodo se
ramifia chez les hommes.
Tout homme qui, à la naissance, sort du sein d'une
femme
Possède en lui la science et la puissance de Evu Mana
Bodo.
Le sang de Evua coule en lui.
Cependant, Evua ne surgit qu'après une initiation,
Un dévoilement des yeux et de l'esprit..
Si Evua relève du mystère,
Il est exempt du mal.
Evua, c'est la raison souveraine,
Evua, c'est la toute puissance.
Celui qui use de la raison et de la puissance de Evua
Pour nuire à son prochain
Est lui-même la source de ce mal.
C'est l'homme qui est la source du mal.
Celui qui nuit à son prochain
Ignore qu'il se détruit lui-même.
Le salaire du mal est le mal, tôt ou tard.
Evu Mana Bodo lui-même
N'a ni dos, ni ventre[1].
Tout homme qui cherche la vérité
Et aime sincèrement l'homme
Découvre la raison souveraine et la toute puissance
De Evu Mana Bodo,
Et en tire profit.
Evua n'a pas de terme.
À l'homme lui-même de rechercher
La connaissance et la puissance
Pour le bien, la justice, la vérité,
La liberté et la souveraineté de l'homme sur lui-même
Et la race entière des hommes.

[1] - Il n'a ni allié, ni protégé. Il est équitable, indifférencié.

LES PREMIERS TEMPS

Les premiers temps sont ceux de l'incertitude, de la confusion. L'humanité marche à l'aveuglette, cherchant sa voie. Parmi les grandes découvertes, les grandes conquêtes de l'homme, on peut classer en tête, non pas le cheval ou la boussole, mais bien le corps humain. Rien n'est par exemple plus délicat que les organes de la procréation. Leur fonctionnement n'est pas évident et reste entouré aujourd'hui encore d'un halo de mystère. Les silences de la honte, de la pudeur, l'invention des enfants poussant comme des champignons, amenés par des cigognes, découverts dans des bottes de choux ou les bouquets de rose épaississent les ténèbres.

Si la sexuation apparaît ici comme un phénomène burlesque, elle est aussi présentée comme un processus douloureux issu d'antagonismes violents. Les deux organes sont les résultats de mutilations, leçon enseignée à ceux qui attribuent aux femmes cette exclusivité. Si elles portent une blessure perpétuelle, l'homme souffre aussi d'une excroissance permanente, les deux tares se présentant comme équivalentes, les adversaires ayant été d'égale force. La femme castrée ainsi est présentée tout au long des contes comme une vision superficielle, une réalité créée par des imbéciles, des niais, des ignorants.

En réalité, ces premiers gestes d'une espèce naissante apparaissent bien vite comme une projection des incertitudes de la jeunesse, de l'entrée dans la phase d'une sexualité active. Les enquêtes auprès des adolescents de Yaoundé en témoignent. Pour ceux-ci, une sexualité précoce permet de se préparer au mariage. Il faut s'assurer du bon fonctionnement de son organisme. Attendre le dernier moment exposerait à des surprises selon certains : une maladie, l'impuissance peut-être.

L'acquisition d'un certain savoir faire apparaît aussi comme une véritable nécessité. La nuit des noces perd de son attrait si elle doit mener aux frustrations d'un apprentissage tardif. Les tâtonnements des vierges ouvriraient facilement la porte aux sigisbées. Le

troisième personnage du couple classique entrerait alors pour couronner une morale étriquée.

Il faut au préalable découvrir le partenaire, démarche indispensable à l'harmonie du ménage. Pourra-t-il faire des enfants, apporter la plénitude, un certain accomplissement? Son inexpérience ne lui attirera pas les louanges et l'admiration réservées aux vierges, le pucelage n'étant pas toujours valorisé. Les contes sont prolixes à ce sujet, qui ridiculisent les partenaires inexpérimentés. Du même coup, ils confirment la femme dans son rôle d'initiatrice de l'humanité et de détentrice de la science et du savoir, rôle entrevu dans le mythe d'Evu Mana Bodo à travers le personnage d'Adzem Mama. Plusieurs époux sont introduits dans l'univers des rapports sexuels par leur douce moitié. Un autre ancêtre moniteur, Zama Ya Mebe'e, est instruit par une femme, même si dans notre version, le récit a abandonné le terrain du mythe pour celui du conte par affaiblissement. La théâtralisation par les conteuses des aventures burlesques de ces ignorants montre bien que cette dimension émerge dans la conscience.

Comme dans le texte de Evu Mana Bodo, ces contes rappellent qu'en ces matières, l'observation des animaux reste l'une des meilleures pédagogies. Mais, l'on peut pousser plus loin l'analyse. Les animaux ont appris aux observateurs plus que cela. Leur ingéniosité peut être telle qu'on leur prête parfois une intelligence supérieure à celle de l'homme. Bien mieux, la nature semble leur épargner toutes les hésitations de l'enfance humaine. À ce titre, ils suscitent une certaine admiration, offrent des modèles. Ne sont-ils pas les messagers, les réincarnations des mânes des ancêtres? L'oiseau qui bâtit son nid à côté de la case est peut-être un neveu ou un oncle, dit le proverbe.

Cependant, comme les individus, les sociétés se classent en aînées et en cadettes. Le Pygmée apparaît souvent au Cameroun comme un initiateur, celui qui enseigne aux autres. Ce rôle se teinte ici d'une idéologie permettant de comprendre les relations intercommunautaires dans la plaine Tikar.

En effet, les Bedzang ont été vassalisés par les Tikar et restent à leurs yeux proches de l'animalité. En même temps, ils sont les "frères des princes" car, la tradition oblige les fils des chefs, avant de téter le lait de leur mère, à se nourrir pendant parfois plusieurs jours au sein d'une Pygmée. Ils sont les maîtres de la fécondité et commandent les marches de la vie : la maladie, la mort et la naissance, au moins en ce qui concerne les chefs.

C'est pour cela qu'ils enseignent la sexualité aux Tikar dans les contes, de même qu'ils leur auraient apporté la circoncision. Au-delà d'une vérité historique, il s'agit surtout d'établir les rôles sociaux de chaque groupe. Ceux-ci apparaissent bien ambigus, la supériorité politique des Tikar étant contrebalancée par leur "ignorance". Bien mieux, notre mythe établit un lien de filiation, le premier Tikar ayant été le fils d'un Pygmée, un bâtard. C'est contester bien subtilement la supériorité des suzerains, surtout lorsqu'on sait que le contact sexuel d'un Pygmée est présenté comme polluant par les Tikar. Quiconque se laisse tenter finira, disent-ils, par adopter le mode de vie bedzang. Un rite de purification est nécessaire pour conjurer le danger de cette régression.

Le texte confirme aussi l'analogie entre sexe et nourriture, maintes fois affirmée par les anthropologues. Celle-ci est régulièrement exploitée dans le langage amoureux.

On pourrait trouver burlesque le rapprochement entre pêche et sexualité. Il n'en est rien. Chez les Ntumu comme chez les autres Pahouins, la pêche au barrage pratiquée par les femmes est un moment privilégié de la sexualité féminine. Gestes et langage se libèrent, et on ne se contente pas d'allusions fines. Parfois, l'on travaille nu. Grivoiseries et danses suggestives complètent en réalité l'exaltation de la féminité, et l'on pense qu'il suffit à ce moment d'introduire dans le vagin un doigt blessé par une arrête ou une nageoire acérée pour le guérir.

Cette histoire, en plaçant ainsi les hommes sous la vigilance des femmes, renverse la perception habituelle qui range les secondes derrière les premiers pour les protéger. Initiatrice là-bas, la femme devient ici responsable de l'harmonie du couple. Responsabilité bien lourde, mais nous découvrons dans ces textes une faveur spéciale pour les femmes, une valorisation de leur rôle sexuel qui ne semble nouvelles qu'à ceux qui n'ont pas souvent considéré ces contes comme un langage féminin.

Sexuation
(Yalongo)

Dans une contrée, quelque part, vivaient deux couples, les deux premiers couples. Il était difficile de déterminer leur sexe car, nus, ils ne présentaient aucun signe extérieur susceptible de distinguer le mâle de la femelle. Il en était ainsi de chaque couple.

Un jour, l'une des paires humaines fit un champ et sema du maïs. Le grain germa, poussa, atteignit la maturité. L'on attendait maintenant la récolte. L'aîné des propriétaires demanda à son benjamin d'aller surveiller leur bien.

L'autre couple comprenait un être robuste, costaud, un véritable géant à la mine effrayante. Il survint un jour et administra au gardien du champ de maïs une sévère raclée. L'ayant ainsi malmené, il remplit une hotte d'épis et s'en retourna tranquillement chez lui. Il revint ainsi semaine après semaine, infligeant à la pauvre vigie le même traitement, et prélevant chaque jour une partie de la récolte.

L'aîné des propriétaires se rendit finalement compte de la dévastation et exigea de son cadet des explications. Celui-ci lui répondit :

- Il faut être là pour voir cet être effrayant, hérissé de poils hirsutes et tout en muscles. Je t'assure qu'il est différent de nous. Il est doté d'une force...

- Bien, répondit l'aîné. Demain, je prendrai le tour de garde.

Le lendemain, l'ennemi était au rendez-vous.

- Homme, que veux-tu? lui demanda le nouveau gardien.

- Du maïs. Je m'en emparerai d'ailleurs par la force, je te préviens.

Le cultivateur était décidé à défendre son bien. Un terrible combat s'engagea. La lutte fut sans merci. Chacun tombait pour se relever et envoyer l'adversaire au sol. Les coups pleuvaient. À la fin, la victoire revint à la seule fatigue, qui étendit nos deux adversaires

fourbus côte à côte dans la poussière. C'est alors que l'homme robuste se saisit d'une machette et frappa son adversaire. Il le blessa grièvement entre les jambes, provoquant une hémorragie. Et il s'exclama :

- Ce saignement et cette blessure, tu les auras toute ta vie.

Ces mots allumèrent la flamme de la rage chez le blessé. Il ramassa un bâton et le planta de toutes ses forces dans le bas ventre de son ennemi, l'y fichant profondément. Et pendant que ce dernier se tordait de douleur, il lui jeta :

- Aussi longtemps que je traînerai les peines que tu m'as infligées, tu gardera ce bâton là.

Et depuis lors, on put distinguer deux espèces d'hommes voués à une éternelle damnation par leur propre faute.

Ondol Bitom

(Ntumu)[1]

Un homme mit au monde une fille. Elle était très belle, et il décida de n'accorder sa main qu'à un prétendant doté de deux pénis. Les soupirants ne manquaient pas dans la contrée, mais aucun ne remplissant la condition, personne ne fut déclaré digne d'elle.

Découragé, mais n'ayant pas perdu espoir, un jeune homme en parla à son père. Celui-ci lui demanda de ne pas s'affoler. Il prit de la cire, s'isola dans un coin et sculpta un pénis. Il était si bien modelé, si bien colorié qu'on l'aurait pris pour un vrai. Il y aménagea un trou et en ceignit les reins du garçon en lui disant :

- Tu as bien fait de m'en parler. Avant toute entreprise, il est utile de s'en ouvrir à un adulte. Maintenant, va voir cette jeune personne. Je te donne cependant deux interdits : ne dors jamais chez une fille que tu voudrais épouser, et avant de regagner la maison, prends un bon bain avec elle dans une rivière. Suis mes conseils et tu réussiras dans tes entreprises.

Le garçon se mit en route, et eut bientôt atteint le village de ses futurs alliés. Il entra dans le corps de garde et fut accueilli très cordialement. Il présenta ses hommages au père de la fille et à tous les anciens, et n'oublia pas de mentionner qu'il venait faire sa cour à la plus belle fille de la contrée. Comme il est de coutume, on lui demanda de détailler sa généalogie. Il cita tous ses pères, précisant à chaque fois le lignage de leurs oncles maternels, nomma le village de sa mère ainsi que les oncles maternels de cette dernière. Il n'y avait pas consanguinité. Il pouvait donc aspirer au statut de gendre.

On manda la fille et on lui présenta le jeune étranger. Il était assez bien fait de sa personne et originaire d'un lignage suffisamment prestigieux pour passer à son avantage l'examen préliminaire auquel le soumit

---

1 - Ondol Bitom signifie le pistolet des combats, c'est-à-dire en fait le membre viril.

l'adorable créature. Elle fit savoir à son père que le garçon était le bienvenu. L'homme exigea aussitôt un examen anatomique plus détaillé. La fille conduisit l'étranger dans une case et lui demanda de lui montrer ses deux pénis. Le garçon défit son cache-sexe et présenta à ses regards admiratifs le rare privilège dont il jouissait.

La fille ne put retenir un cri de joie. Enfin, elle avait trouvé un époux. Le célibat commençait à lui peser. Les commères ne sont pas tendres envers les vieilles filles, et celles de ce village n'étaient pas d'une espèce spécialement généreuse. Elle courut annoncer la nouvelle à son père.

Rassuré sur les bizarreries anatomiques du nouveau venu, le père abandonna toutes ses réserves. Elle se mit aussitôt à faire la cuisine pour recevoir dignement son fiancé. Le soleil décline rapidement quand la joie remplit les coeurs. Ce fut bientôt le soir. Le jeune homme se rappela les conseils de son père. Il dit à la fille.

- Je suis content de l'accueil qui m'est réservé. Cependant, j'ai reçu un interdit. Je ne peux passer la nuit chez une femme que je désire épouser. Si tu m'as vraiment choisi comme mari, sauvons-nous et allons dans mon village. Il sera toujours temps de nous acquitter de nos obligations envers ta famille.

La décision fut vite prise. La fille savait qu'il lui serait difficile de retrouver un autre homme aussi bien doté par la nature. Elle rassembla rapidement ses affaires, et à l'insu de tous, ils disparurent.

Ils marchèrent sans encombre. Ils ne craignaient rien. Ce n'était pas la première fille qu'on enlevait dans le village, et le jeune homme ayant été identifié, ainsi que son lignage et son village, nul ne se soucia de les poursuivre. La coutume réglerait la question.

Les époux arrivaient aux abords du village. Il ne leur restait plus que la rivière à traverser. Le jeune homme se dit qu'il était temps d'obéir au deuxième interdit de son père. Il demanda à sa femme de l'attendre pendant qu'il prenait un bain.

Il se déshabilla et plongea dans le courant. Il n'avait pas encore terminé que l'eau avait déjà emporté son deuxième pénis.

Sa femme poussa un hurlement en le voyant remonter sur la berge :

- Un de tes pénis a disparu.

- Hélas, c'est le courant. Si tu avais été plus vigilante, il serait encore là.

La femme était désespérée. Elle endigua le cours d'eau et écopa à l'aval du barrage. En vain.

Ce fut la première pêche au barrage. C'est depuis ce temps que les femmes savent endiguer les cours d'eau pour prendre du poisson.

Cependant, pour notre héroïne, son trésor était diminué de moitié, réduit à l'unité. Elle craignait maintenant d'égarer de la même manière le reste. Elle se dit qu'elle ne le perdrait plus jamais de vue. Cet homme se gardait assez mal pour le laisser disparaître sans s'en apercevoir. Elle lui dit :

- Marche devant, je te suivrais. Si celui là tombe, je serai là pour le ramasser.

C'est depuis ce temps là que les femmes marchent derrière les hommes. Elle craignant de perdre leur unique trésor.

C'est entré.

(Manguissa)

Quand la terre fut créée, il y avait cinquante êtres de chaque espèce, répartis également en mâles et en femelles. Les vingt-cinq hommes et les vingt-cinq femmes vivaient dans l'insouciance dans leur village, le premier village. Puis un jour, quelqu'un remarqua que les animaux devenaient de plus en plus nombreux, alors que la population humaine ne variait pas.

Ce phénomène alimenta les conversations au village. L'on n'en dormait plus. Il y avait là un mystère, peut-être une injustice. Pensez donc! Une telle inégalité!

Un autre jour, quelqu'un se promenant dans la forêt trouva un animal, un mâle, à moitié hissé sur le dos d'une femelle, en train d'introduire cette chose par laquelle il urinait dans celle par laquelle la femelle pissait. Celle-ci n'en semblait pas trop incommodée. Il n'avait jamais vu pareil phénomène. Et comme l'étrange est lié à l'étrange, il pensa y découvrir l'explication de la multiplication mystérieuse des animaux. Il courut en rendre compte au village. Certains se gaussèrent de lui, d'autres au contraire prirent cela très au sérieux.

Les premiers disaient en montrant alternativement le sexe des hommes et celui des femmes :

- Cette chose ne peut pas entrer là dedans.

Et il y avait quelques éléments en faveur de cette thèse. C'était si mou, si ratatiné. Comment espérer le pousser dans une fente si étroite, si profonde. Parfois, c'était trop gros, trop grand. Elle n'aurait vraiment pas pu entrer.

Les autres répliquaient :

- Si ça marche pour les animaux, ça devrait marcher pour les hommes.

Mais les premiers pensaient que cette histoire avait été inventée de toutes pièces.

- Ça ne peut pas!

- Ça peut!

- Ça ne peut pas!

- Ça peut!

La discussion engendra une dispute. La dispute s'envenima et l'on en vint aux poings. Mais après la bagarre, on s'aperçut qu'on en était au même point :

- Ça ne peut pas!

- Ça peut!

- Ça ne peut pas!

- Ça peut!

Chacun campant sur ses positions, on faillit déclencher une autre bagarre. Quelqu'un d'avisé proposa à la fin :

- Au lieu de nous entre-tuer, pourquoi ne pas essayer.

L'idée était sage. Il fallait l'expérimenter. On prit un homme et une femme, et on les installa confortablement. Les uns les encouragèrent, les autres haussèrent les épaules en ricanant. La femme était du camp des sceptiques, l'homme de l'autre bord. Chacun conjugua donc ses efforts pour montrer que l'adversaire avait tort. Après maints tâtonnements, les sceptiques eurent la surprise d'entendre la femme crier :

- C'est entré!

La preuve ayant été administrée, on demanda à l'homme de se retirer. Chacun des protagonistes se recula pour mettre fin à l'expérience, mais comme ce n'était pas désagréable, ils revinrent instinctivement l'un vers l'autre. Ils recommencèrent, mais c'était encore plus agréable, et à chaque fois qu'ils voulaient se séparer, cela devenait meilleur. Et à force de va et vient... Et ils transmirent ainsi aux autres humains ce mouvement.

On savait maintenant que c'était possible, et exquis. Hommes et femmes ne s'en privaient plus. Et ce qui devait arriver arriva. On vit les ventres des femmes s'arrondir, grossir. Certains pensèrent à une maladie. Ils ne manquèrent pas d'en blâmer les autres.

- Vous voyez ce que vous avez fait? Avant, elles n'étaient pas si malades. Maintenant, elles ont perdu leur santé.

D'autres étaient sûrs que c'étaient de nouveaux humains qui se formaient. On allait enfin se multiplier. Les discussions reprirent, mais il n'y eut pas de bagarres. Un jour, une femme se mit à hurler. Elle souffrait, c'était évident. Tout le monde en fut alarmé. Et si c'était vraiment une maladie?

La réponse vint heureusement vite sous la forme d'un joli bébé qui mit tout le monde d'accord.

Petit Papa

(Maka)*

On avait demandé à Petit Papa de faire son travail. Il était tout flapi, tout ratatiné. On conclut qu'il était fatigué, qu'il dormait. On l'effleura, on le secoua un peu pour qu'il se réveille et fasse son travail. Soudain, on le vit se redresser et hocher la tête.[1] Il gonfla, devint très fort et vigoureux. Il acceptait de faire son travail. Et on lui montra le travail à accomplir, et il le fit très bien et pendant longtemps.

Après, Petit Papa se fatigua, et il redevint tout faible, tout petit.

---

* - On remarquera que ce texte aurait pu être un fragment de *C'est entré*.

1 - Ici, la conteuse mime ce mouvement en hochant la tête d'une manière très allusive. Ce jeu est en réalité le point d'orgue du récit.

Initiation
(Ossananga)

Un homme avait une femme. Il était aussi inexpérimenté qu'elle était avertie. La nuit, quand elle se rapprochait un peu trop de lui, il quittait le lit et s'étendait sur le sol. Un jour, elle se présenta nue devant lui.

- Hé, mais, tu es blessée!

- Oh non! Ce que tu prends pour une blessure me procure cependant beaucoup de plaisir. Tu devrais l'essayer.

Notre homme se recula, horrifié. La nuit vint. La femme réussit à convaincre son mari d'y introduire un doigt. Il le fit, mais n'en retira aucune sensation particulière. Le lendemain, elle le pria de répéter l'expérience. Sans plus de succès. De guerre lasse, elle lui suggéra de monter sur elle. Il s'exécuta, tout en se demandant quel plaisir elle trouvait à se laisser étouffer de la sorte.

- Et maintenant, introduis là dedans ce machin que tu as au même endroit.

Et depuis que les hommes y sont entrés, ils ne veulent plus en sortir.

Zama Ya Mebe'e
(Ntumu)

Il y avait un homme dans un village. Il épousa une femme du village voisin. Après quelque temps de vie commune, cette dernière conçut. Elle mit au monde des jumeaux, un garçon et une fille. Le premier fut baptisé Zama Ya Mebe'e, et sa soeur Ntsama. Les deux enfants entraient en adolescence lorsque leurs parents moururent. Les orphelins continuèrent à grandir. Mais contrairement à sa soeur, Zama Ya Mebe'e ne connaissait rien de la vie. Il ne savait rien faire du tout, il ne savait rien de tout.

Sa soeur se débrouilla de son mieux pour les faire vivre jusqu'au jour où, le trouvant déjà assez grand, elle lui conseilla d'aller voir leurs oncles maternels pour son initiation et même, tout simplement, son instruction. Le garçon se rendit donc dans le village de sa mère et répéta aux anciens les paroles de sa soeur. Ceux-ci lui demandèrent de se reposer et d'attendre le lendemain.

Un nouveau jour se leva. Ses oncles l'appelèrent et l'installèrent devant le corps de garde de leur lignage.

- Fils de notre soeur, lui dit le porte-parole de sa famille maternelle, te voici venu chercher la sagesse d'un homme. Nous n'avons pas grand chose à t'enseigner. Prends cependant cet oeuf. Dès que tu auras traversé le fleuve sur le chemin de ton retour, casse-le avant ton village. Tu verras ce que tu verras. As-tu compris?

- Oui, fit Zama Ya Mebe'e.

Il prit l'oeuf, les provisions de bouche qu'on lui avait apprêtées pour la route, et après d'émouvants adieux, enfila le sentier menant chez lui. Le trajet se fit sans incident. Il franchit facilement le fleuve et, dès qu'il eut abordé l'autre rive, brisa l'oeuf.

Une très jolie fille se matérialisa aussitôt devant lui. Apeuré, il prit ses jambes à son cou. La voix de la jeune femme l'arrêta net.

- Ne t'en va pas! Je ne suis pas un esprit. Je suis une jeune femme comme toutes les autres. Je suis venue t'épouser.

- M'épouser? Qu'est-ce que ça veut dire, épouser?

- Vivre avec toi, fonder une famille. Et maintenant, assez bavardé! On va au village.

Il accepta quand même de partir avec elle. Mais il n'avait pas bien compris ce que voulait dire épouser et fonder une famille. Il trouvait tout cela parfaitement bizarre.

Ils arrivèrent au village. Sa soeur Ntsama, qui avait déjà une promesse de mariage, réserva un accueil chaleureux à la belle étrangère, et... disparut le soir même, enlevée par son fiancé.

Il se retrouva seul dans leur hameau avec cette étrange créature qui voulait l'épouser et fonder une famille. Ne sachant pas comment procéder pour y arriver, il se contenta de suivre tout ce qu'elle lui disait. Elle lui apprit à tenir un coupe-coupe, à tendre un piège, à chasser, à pêcher, à faire beaucoup d'autres choses[1].

Un jour, ils allèrent en brousse. La femme demanda à Zama Ya Mebe'e d'aller cueillir des noisettes[2]. L'époux ne savait comment faire pour atteindre les fruits. La femme dut grimper. Zama Ya Mebe'e ne perdait de vue aucun de ses gestes. Il constata alors une chose extraordinaire : sa femme portait une blessure à l'intersection des jambes. Il s'écria :

- Hé! tu es blessée! Descends vite, que je te soigne! Elle voulut passer outre, mais son mari s'entêta.

---

1 - Nos conteuses s'amusaient follement à mettre en scène notre héros, et chacun de ses apprentissages reprenait la scène de la fille sortant de l'oeuf. À chaque fois, le garçon s'écrie, effaré, "qu'est-ce que c'est", et esquisse un geste de fuite. Son épouse l'arrête et le lui explique, lui enseigant ce qu'il devrait faire. Le texte se trouverait considérablement allongé s'il nous fallait reprendre cet exercice à chaque fois. En plus, il peut être indéfiniment étiré au gré des narrateurs, le héros devant être instruit de tous les travaux et devoirs d'un homme. En réalité, Zama Ya Mebe'e est l'ancêtre moniteur, l'équivalent Ntumu de Ilo Pogo chez les Eton. On a vu que ce dernier se donnait d'ailleurs le nom de Zamba. Celui-ci est donc initié par son épouse. Le mythe, en s'affaiblissant, a dérivé vers le conte dans notre version, et subi d'importants remaniements.

2 - Noix de *Coula edulis*, Olacacées. Elles donnent une amande très appréciée.

- Je ne me trompe pas. Je vois très bien ce que je vois. Tu portes une blessure. Descends!

Elle s'exécuta.

Il examina attentivement le curieux détail, mais ne vit aucun signe de saignement. Il en resta perplexe.

- Tu as mal?

- Oh, non!

- Comment peut-on porter une blessure qui ne saigne pas, qui ne fait pas mal?

Il y avait bien longtemps que la femme avait envie qu'il lui "désherbe son champ d'arachides". Elle sauta sur l'occasion.

- Rentrons au village, et tu verras.

- Non! Il faut que je fasse quelque chose pour te soigner.

- Il n'y a rien à faire. Rentrons à la maison, et je te montrerai à quoi sert cette blessure.

Ils rentrèrent donc. La femme l'entraîna dans sa chambre, car ils avaient jusque là fait chambre à part, Zama Ya Mebe'e n'ayant jamais voulu partager le lit d'une créature si inattendue, et aux ambitions aussi suspectes : l'épouser et fonder une famille.

Elle lui montra alors comment faire l'amour[1]. Encore une bizarrerie, mais elle n'était pas tout à fait dénuée d'agrément. Ayant pris goût à la chose, Zama Ya Mebe'e vécut désormais presque vissé à sa femme. Il comprit enfin ce qu'épouser et fonder une famille signifiait. Enfin, il croyait avoir compris

Zama Ya Mebe'e vit avec surprise le ventre de sa femme s'arrondir peu de temps après. Le premier cri de sa progéniture le mit en fuite. Hoquetant sous l'hilarité, sa femme le rappela.

- Ne t'en va pas, c'est un bébé. D'ailleurs, il y en a deux.

- C'est quoi, un bébé?

---

1 - Par pudeur, les conteurs sont passés très rapidement sur cette scène, bâtie pourtant sur le même modèle que les autres.

- Un petit d'homme. Il va grandir et devenir fort comme toi. Sa soeur me ressemblera.

- Ah bon?

Zama mourut, laissant ses enfants tout jeunes. Sa femme le suivit peu après.

Zama Ya Mebe'e, fils de Zama Ya Mebe'e grandit avec sa soeur. Celle-ci se révéla très vite une grande sorcière. Il la chassa de son village et elle mit un fleuve entre eux avant de s'installer bien loin, à l'aval.

Ayant atteint l'âge de la maturité, il épousa une femme appelée Mengana, "l'accapareuse". Après un certain temps de vie commune, il se rendit compte qu'elle n'accouchait pas. Il prit une deuxième femme nommée Elang, "l'effrontée". La stérilité se faisant tenace, il choisit une troisième, Bo Na Me Tobo, "Ôte-toi de là que je m'y mette". La quatrième s'appelait Eto Ntsa'a, "Envahissante comme une mauvaise herbe". Toujours à la recherche d'une progéniture, il enrichit son ménage d'une cinquième nommée Ôto Fira, "La Molle".

Elle devint vite le souffre-douleur de ses quatre rivales. Elles arrachaient sa part de viande, le privait de son poisson, l'affamaient, la molestaient, et lorsqu'elle tentait de se plaindre à son mari, l'assommaient.

Zama Ya Mebe'e était triste parce que ses femmes n'accouchaient pas. Il décida donc de se rendre chez les oncles maternels de son père, n'en ayant pas lui-même du fait que sa mère était sortie d'un oeuf. Il fit donc le voyage et leur exposa son problème.

- Mes chers oncles, je souffre. J'ai cinq femmes, mais aucune n'accouche. Que dois-je faire pour avoir des enfants?

- Ce n'est pas grave, lui répondirent-ils. Nous te dirons au revoir demain matin.

La nuit s'en alla, et un nouveau jour la remplaça. Ses oncles lui remirent alors dix cailloux, cinq gros et cinq petits.

- Lorsque tu arriveras chez toi, attends la nuit. Quand elle aura parcouru la moitié de son chemin, passe derrière la case de chacune de tes femmes en laissant

tomber chaque fois un gros et un petit caillou. Tu verras alors ce que la vie te réserve.

Il revint chez lui et exécuta scrupuleusement la recommandation de ses oncles. Deux mois plus tard, ses cinq femmes étaient toutes enceintes. Leur temps révolu, elles mirent au monde chacune un garçon et une fille, à l'exception d'Ôto Fira. Celle-ci pondit un oeuf, besson d'une fille.

A la vue de cette aberration, toutes ses rivales se mirent à la railler. Son mari prit l'oeuf et alla le jeter dans le fleuve. Rien de tout cela n'avait échappé à la sorcière de son exil. Elle savait que l'oeuf contenait un garçon. Elle le fit éclore et éleva son neveu avec un soin extrême. Chez Zama Ya Mebe'e, les enfants poussaient comme du maïs. Cependant, la fille d'Ôto Fira était aussi pâle que sa mère. Ses soeurs s'emparaient de tout ce que son père lui offrait, et l'avaient constituée en domestique vouée à toutes les corvées inventées par leurs caprices.

Cependant, tous, filles et garçons, atteignirent l'âge de la maturité. L'enfant sorti de l'oeuf grandit de la même manière. Un jour, les filles décidèrent d'aller pêcher dans le fleuve. Celle d'Ôto Fira était de la partie. Elles cherchaient le poisson en descendant progressivement le fleuve. Le neveu de la sorcière avait eu la même idée. Il remontait lentement vers l'amont. Il croisa la bande des filles. Elles se mirent aussitôt à se le disputer :

- Il est à moi!

- Non, à moi!

- Pas du tout, à moi!

- Je l'ai vu le premier!

- À moi!

- À moi!

Seule la petite Ôto Fira restait silencieuse. Comment placer un mot devant ses soeurs? Le garçon intervint pour ramener de l'ordre :

- Nous ne nous connaissons pas. Comment pouvez-vous me discuter?

Les ayant ramenées à plus de raison, il les charma en leur racontant de belles histoires. Les heures filèrent,

charmantes. Vint le moment de se séparer. Il leur distribua son poisson et rentra chez sa tante. À peine avait-il tourné le dos que les filles arrachèrent le poisson d'Ôto Fira et se le partagèrent.

Le garçon alla rendre compte à sa tante.

- Mère, j'ai rencontré aujourd'hui des filles au bord du fleuve. Peux-tu savoir d'où elles viennent?

- Attention, mon enfant, ce sont tes soeurs. Ton père avait épousé cinq femmes. Chacune mit au monde un garçon et une fille. Cependant, ta mère, à la place du garçon, pondit un oeuf. Ton père jeta l'oeuf dans le fleuve où j'allai le recueillir. Je le fis éclore et tu naquis. Voilà l'histoire de ta naissance. Personne n'est au courant de ton existence, ni ton père, ni ta mère. Cette dernière s'appelle Ôto Fira. Elle est la risée du harem de son mari. Ta soeur n'est pas mieux traitée par les filles de ses rivales.

Le lendemain, le garçon alla retrouver ses nouvelles amies au bord du fleuve. Ils s'y étaient donnés rendez-vous. Le garçon fabriqua une balançoire. Il avait son idée. Il leur demanda de venir chacune à tour de rôle jouer à l'escarpolette. Comme à son habitude, Mengana vint la première :

Qüi est à la balançoire? Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Les filles de Zama Ya Mebe'e, Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Qui est ta mère?Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Ma mère se nomme l'Accapareuse! Tsa'a, tsa'a , tsa'a!
Elle s'accapare de tout chez les femmes de mon père,Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Comme je m'accapare de tout chez ses filles,Tsa'a, tsa'a,tsa'a!

Elle descendit, et Elang l'Effrontée s'installa sur le merveilleux appareil. Elle se nomma, vanta sa mère, chanta ses propres louanges et laissa la place à Bo Na Me Tobo, "Ôte-toi de là que je m'y mette". Il était naturel que Ôto Fira la Molle passe en dernier lieu. Les autres se mirent en colère.

- Elle ne doit pas monter sur la balançoire. C'est notre servante. Il serait indigne qu'elle goûte aux plaisirs qui nous sont réservés. Le garçon leur résista. Ôto Fira se hissa sur la balançoire et commença :

Qui est à la balançoire? Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Les filles de Zama Ya Mebe'e, Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Qui est ta mère?Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Ma mère se nomme la Molle.Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
Elle est molle parmi les femmes de mon père ,Tsa'a, sa'a ,tsa'a!

Comme je suis molle parmi les filles.Tsa'a, tsa'a, tsa'a!
Ma mère a engendré un oeuf et une fille.Tsa'a, tsa'a,tsa'a!
Mon père a pris l'oeuf et l'a jeté dans le fleuve.Tsa'a, tsa'a ,tsa'a!
C'est pourquoi je suis seule dans la vie.Tsa'a, tsa'a,tsa'a!
Chacune de mes soeurs a pourtant un frère.Tsa'a, tsa'a,tsa'a!

Le garçon venait de découvrir sa soeur. Il distribua du poisson à toutes les filles, réservant la plus grosse part à l'enfant de sa mère. À peine se fut-il éloigné que des griffes rageuses s'abattirent sur la Molle. Son poisson fut redistribué aux autres, et elle reçut une bastonnade exemplaire.

Le garçon avait retrouvé sa tante. Celle-ci l'écouta attentivement et lui dit à la fin :

- Mon garçon, il est temps que tu ailles retrouver ta mère. Elle ne peut compter sur aucun autre soutien que celui que tu lui apporteras. Ta soeur t'a dit la vérité. Va donc les rejoindre.

Le lendemain, il retrouva les filles de son père au bord du fleuve. Il les amusa beaucoup avec la balançoire. Après le tour d'Ôto Fira, il leur raconta sa propre histoire.

- Vous êtes toutes mes soeurs. Je suis sorti de l'oeuf que Papa a jeté dans le fleuve. Sa soeur, notre tante, l'a ramassé, l'a fait éclore et m'a élevé. Je suis votre frère. Et maintenant, allons saluer notre tante et nous rentrerons au village ensemble.

Toutes les filles restèrent ahuries. De saisissement, Ôto Fira tomba évanouie. Il la réveilla et l'emmena chez leur tante en la serrant par la taille. La soeur de leur père les reçut avec joie, leur fit des présents, leur prépara des

victuailles et ils retournèrent tous au village de leur père, le garçon promettant à sa nourrice de venir souvent lui rendre visite.

La fête des retrouvailles fut grandiose. Le père, les frères et la mère n'en pouvaient plus de bonheur. Les rivales de sa mère ne surent cependant pas dissimuler leur colère. Celle-ci s'empoisonna de jalousie lorsqu'elles découvrirent ses nombreux talents. Sa tante avait particulièrement veillé à son initiation. Excellent pêcheur, il était un chasseur extraordinaire, et nul ne pouvait le surpasser, quel que soit le domaine d'activité. Déjà, toute la tribu ne parlait plus que de lui. Dans les corps de garde où se fumait la pipe, dans les cuisines où se pilait la banane, son nom était sur toutes les lèvres. Les hommes en discutaient avec admiration, les femmes avec enthousiasme. Les jeunes filles l'épousaient par anticipation dans tous les villages, et de sévères échauffourées couronnaient la jalousie de celles qui se prenaient pour de futures rivales.

Sa mère et sa soeur retrouvèrent le sourire et se relevèrent de leur déchéance.

Le Pygmée Bedzang et la femme du Tikar.

(Pygmée Bedzang)

Un Ndzang se lia d'amitié avec un Tikar. Le premier était célibataire, le second marié. Un jour, le Tikar dit à son ami :

- Ma femme porte une plaie qui ne guérit pas. J'aimerais que tu la soignes.

Située exactement entre les deux jambes de la prétendue malade, cette blessure restait couverte d'une écorce battue et assouplie.

- Amène-la moi donc, je vais la soigner.

Le mari conduisit sa conjointe dans le campement bedzang, et l'ayant confiée à son attention, rentra chez lui. Quelque temps plus tard, il revint rendre visite à sa femme hospitalisée et découvrit avec surprise qu'elle avait accouché d'un beau bébé.

- Cher ami, lui dit le Ndzang, comment peux-tu garder chez toi une nourriture aussi délicieuse en pensant que c'est une blessure? Voici qu'en la dégustant, je t'ai fait un petit homme qui, désormais, fera des commissions pour toi.

À ces mots, le mari trompé saisit sa femme et son enfant et les entraîna avec lui en écumant de colère.

Depuis ce jour, Bedzang et Tikar ne s'entendent pas très bien. Les premiers répètent cependant qu'ils ont initié les seconds à la procréation.

LES FOUS

Le thème du mâle en gésine pose peut-être plus qu'un problème de confusion des sexes, comme le remarque Denise Paulme (1976 : 190-191). L'ôn pourrait aussi y lire une interrogation sur le concept de paternité, ou une contestation de la filiation patrilinéaire. N'y a-t-il pas une absurdité à admettre une descendance typiquement utérine pour les animaux comme le fait le héros, et à adopter la filiation patrilinéaire pour les hommes?

La panthère vient donc prolonger l'ordre humain chez les bêtes, mais son attitude inverse les rapports de mariage. En confiant un bouc à son voisin, il caricature un mariage matrilocal. L'institution de la dot permet aux maris de s'attribuer les enfants de leurs épouses. Le Tikar trompé peut quand même se proclamer père de l'enfant engendré par le Pygmée, puisqu'époux de la mère. On ne peut cependant s'arrêter là

La position de Zée est ridicule dans la mesure où elle veut insérer dans la nature un ordre culturel. Mais Zée n'est qu'un personnage méthodologique inventé pour permettre la formulation de certaines questions, de certaines idées. Son bouc rappelle en fait ces célibataires installés chez les polygames. Géniteurs, ils ne peuvent être pères car, la paternité suppose le versement d'une dot. Être père implique plusieurs étapes, se marier constituant la plus déterminante. Le versement de la compensation matrimoniale libère le droit à la paternité au profit de l'époux. L'on peut donc être père sans être géniteur, et réciproquement. Dans certaines ethnies africaines, ce principe ouvre aux femmes l'accès à la paternité, permettant alors aux stériles de devenir parents. Si la maternité est donnée, conçue comme naturelle, justification habituelle et logique de la filiation matrilinéaire, la paternité s'acquiert. Un géniteur doit être confirmé comme père, sinon, c'est une branche morte. Zée espère donc conquérir la paternité par la force, d'où le silence des participants au procès, et le détour emprunté par Kulu avec l'invention de la gésine de Waa pour afficher l'évidence.

Le bouc de Zée ou le célibataire constitué en client chez un polygame n'est donc qu'un pauvre ouvrier

oublié dès son oeuvre accomplie. Ce fut un problème réel pour les familles, et il n'a pas disparu. Nous n'évoquerons pas ici ces cas de familles désespérées de ne pouvoir récupérer un fils égaré dans les plaisirs d'un harem opulent, et sourd aux injonctions le pressant de se marier.

Une autre catégorie de fous se constitue d'êtres incapables d'accéder à la génitalité. Ne pas avoir de rapports sexuels à un certain âge trahit un dérangement mental car, ce plaisir est une dette payée au corps. En testant donc la virilité du fils ou du cadet, l'on n'examine pas seulement son corps, mais aussi son esprit. Le personnage de Mpim Nguda le prouve amplement par sa stupidité, manifestation d'une incomplétude chronique née de la désarticulation avec la féminité. Nous avons dit plus haut que le savoir est féminin, et la femme l'initiatrice. Des auteurs comme Breton (1989) montrent que les rituels d'initiation consistent souvent à prendre symboliquement au sexe opposé ses qualités, même si on affirme tout haut avec fatuité son mépris pour lui. Les initiés pahouins s'habilleront par exemple en femmes tout en insultant l'organe féminin dans les termes les plus crus. Mpim Nguda est donc le prototype du non initié et de l'ignorant par sa disjonction perpétuelle avec la féminité.

Mpim Nguda est le héros de multiples aventures dans la littérature orale beti, et notamment chez les Eton. Son nom est significatif. Il vient de *ngud,* le pubis, le bas ventre, et par extension, le sexe, et de mpim ou *mfim,* ce qui n'a jamais été entamé, ce qui est uni, lisse. Une machette jouissant de cette qualité est vierge du contact de toute lime, et son tranchant n'a jamais coupé. Un morceau de fer ignoré des enclumes est aussi qualifié de cette manière. Pour certains donc, Mpim Nguda est l'homme sans pénis, au pubis lisse. Pour d'autres, il est si supérieurement membré qu'il ne peut utiliser son organe. Pour tous, il n'a jamais connu de rapports sexuels, bien que marié. L'on prête son intelligence plus qu'embryonnaire, sa frustration, permanente inspiratrice de toutes ses actions, à cette situation.

Ses rapports avec sa femme, personnage posé et raisonnable, sont toujours chaotiques parce qu'à la logique de l'une répond toujours l'illogisme de l'autre.

Il faut que Mpim Nguda reçoive un coup de couteau dans l'oeil pour ouvrir les yeux.

Les textes proposés ici se rapportent tous à la conquête du corps. Le héros découvre dans la douleur les lois de la pesanteur que sans ailes, il ne peut vaincre. Il apprend aussi que contrairement aux esprits, il est un individu, mot pris ici dans son sens étymologique, c'est-à-dire qu'il est unique et tout d'une pièce : il ne peut être divisé. Se séparer d'un organe, c'est le perdre.

La perspective s'inverse au cours de la tentative de dépeçage d'un éléphant vivant. On s'arrête, fasciné par la cavité palpitante de l'anus béant, par ce mouvement alternatif d'ouverture et d'obturation. Cette fixation anale peut-elle expliquer l'incapacité à accéder à une véritable activité sexuelle? Mais Mpim Nguda est guidé par les plaisirs oraux. Il veut franchir la marée d'excréments pour atteindre ce qui lui semble être une immense réserve de nourriture. Cette effraction dans le ventre du géant est-elle une tentative de retour dans le sein maternel, un voyage in utero? Soudain soudé au pachyderme, Mpim Nguda annule la distinction entre l'intérieur et l'extérieur, l'altérité et l'identité, l'individualité, la singularité et la multitude. Un et deux, moi et l'autre se confondent alors, comme chez le bébé des premiers jours quand il se croit encore une partie de la mère. Cette ambiguïté est récompensée par une vulnérabilité extrême : le héros échappe de peu à la mort et se retrouve couvert d'écorchures, de contusions et de bosses.

L'être au pubis lisse, l'éternel puceau est un monstre indifférencié, antérieur à la sexualité active, donc immature. D'où son ignorance des qualités de la matière. S'il a si souvent affaire aux esprits, c'est peut-être à cause de son indifférenciation, de sa mauvaise insertion dans le monde des hommes, monde dont il ne peut participer entièrement puisqu'ignorant de la sexualité, l'un des principes organisateurs des sociétés traditionnelles, dont Freud a su si bien rendre l'importance sur le plan individuel. Si l'esprit domine la matière, celle-ci est hiérarchisée. Le fer coupe le bois, le bois soumet la chair, mais cette dernière gouverne les deux autres grâce à l'esprit. Les dysfonctionnements de celui-ci peuvent cependant dérégler cette organisation.

Mpiın Nguda ne peut avoir de rapports sexuels parce qu'il connaît mal son corps tant dans sa matérialité que dans ses possibilités mécaniques et physiques. Cette ignorance trahit une imperfection de l'esprit, celle dont on soupçonne tous les puceaux tardifs. Et la mère, chez les Beti, ou la marraine, chez les Maka (Abega, 1994), qui négocient la défloration d'un jeune - à son insu - avec un partenaire expérimenté lui demandent de vérifier si c'est un "fou" - *akud* - ou un "homme" - *mot*.

Le texte ensemence véritablement l'esprit de fantasmes. Le membre viril devenu burin, coin d'acier, s'enfonce dans une grume, la fendant, mais la transformant aussi en méga-vulve. Alors ses gigantesques lèvres de bois, ouvertes par l'imagination du héros, se referment dans la dure réalité sous le phallus, castrant le pauvre équarrisseur de la manière même qu'il a voulu entamer la bille. Phallus de fer et vulve de bois impénétrable et castratrice révéleraient alors une angoisse de la sexualité, celle-là même de ce pauvre être confiné à la marge du monde de la sensualité. Le premier représenterait son désir le plus cher, ce dont rêvent bien des mâles, la seconde sa grande peur, la hantise masculine.

Lad quant à lui est à la conquête de cette maturité, quête revêtant dans le conte l'aspect d'un conflit oedipien. Chassé par les hommes, le héros se réfugie auprès de la mère, puis chez les frères de celle-ci dont le rôle est crucial dans la résolution des conflits oedipiens, ce qui correspond aux analyses de Pradelles de Latour (1991). Cet être puéril, espèce de Cendrillon sale et galeux, semble refléter cet état de l'enfance où l'on se néglige sans cesser d'avoir une haute idée de soi-même, comme par révolte contre l'autorité parentale, et donc les canons normatifs de la société.

Le défi qu'il lance à la panthère en acquérant un mouton est immédiatement perçu comme une provocation à l'égard du père. Celui-ci, curieusement, semble tenir à la folie et à la stupidité de son fils, et répond donc à ce défi par le biais de la sorcellerie en faisant venir la panthère et en présentant le mouton de son fils comme une offense personnelle. La défaite de la panthère traduit alors une victoire sur le père, sans meurtre cependant parce que celui-ci n'est pas nécessaire dans une société où l'émergence du fils ne dépend pas

de l'éviction du père. L'on a montré ailleurs (Abega, 1992) que les initiations africaines permettaient justement de contrôler les tensions oedipiennes et organisaient l'émergence du fils en faisant l'économie des tensions familiales.

L'épisode de l'échange de la table contre la ceinture montre bien l'immaturité du personnage à ce stade. L'échange n'est pas conçu comme un moyen de se créer des partenaires, de s'insérer dans un réseau de socialité. Il est surtout adopté comme moyen d'obtenir des biens matériels et pour cela, doit se faire à sens unique : en gardant ses propres biens et en s'emparant de ceux des autres. Donner n'est intéressant que si l'objet revient à son point de départ, comme chez les enfants. Cela n'empêche cependant pas la convoitise, au contraire. Cet épisode semble d'ailleurs aberrant, car sans articulation logique avec la suite du récit.

L'oncle, en demandant à sa femme d'accueillir Lad dans son lit, veut le laver des accusations de folie en étalant ses capacités sexuelles. Mais Lad refuse car, pour lui, cette incursion dans le monde de la féminité doit aboutir à la conquête de la mère et des plaisirs oraux qui lui sont rattachés : la nourriture de la table magique lui permettra de dispenser sa mère des corvées ménagères et culinaires. La tante ne fait donc pas l'amour avec lui, mais peut quand même toucher son sexe jusqu'au matin, peut-être parce que ce personnage préoedipien ne peut s'épanouir sexuellement tant qu'il reste tributaire de ses rapports avec son père et sa mère. En lui ouvrant les portes de la génitalité cependant, son oncle lui permet d'amorcer la résolution de ses conflits oedipiens.

La prude réalise un autre type de folie parce que son attitude la condamne à la marginalité. En acceptant les avances d'éventuels partenaires, elle ouvre un cycle de dons et de contre-dons, le plus important étant son corps. La femme est en droit d'exiger de son amant, ou de le repousser quand "il a oublié qu'elle mange, s'habille, peut être malade". On impose parfois des rites de veuvage, édulcorés cependant, à l'amant resté vivant. Ce type de rapports confine donc au mariage, même si, aujourd'hui, l'on a aussi du mal à en distinguer la frontière avec la prostitution. L'attitude de la soeur montre bien que le problème n'est pas individuel. Plutôt

que de se montrer jalouse à l'égard de son mari et compatissante envers sa soeur, elle lui reproche aussi de s'être refusée. La prude est condamnée parce que prude.

La conclusion du conteur devrait cependant guider ailleurs les regards : cette fin tragique ne montre-t-elle pas aussi l'absence d'alternative? La femme est acculée à faire don de son corps ou à périr.

Mâle en gésine
(Ewondo)

Un jour, Zée la panthère prit un bouc et le confia à son voisin Ntomba le mouton. Quelques années plus tard, Zée décida d'aller chez Ntomba prélever le cru de sa bête. Il fit un crochet chez Kulu la tortue à qui il confessa son intention de récupérer la progéniture de son bouc. Kulu fronça les sourcils et lui souhaita bonne route. Il lui promit de le rejoindre une fois terminé son travail.

Arrivé au domicile de Ntomba, Zée réclama en vain les chèvres que n'avait pas manqué d'engendrer son bouc. Irrité, il convoqua tous les animaux en une grande palabre. Kulu devait présider les débats.

Cependant, celui-ci tardait à venir. Les minutes s'égrenaient, les heures passaient et l'assistance commençait à s'impatienter. Quand il arriva sur les lieux du procès, toute l'assistance était indignée, et les reproches plurent.

Kulu présenta poliment ses excuses en racontant qu'il avait passé tout ce temps chez son cousin Waa le chimpanzé, lequel souffrait de difficultés obstétriques. Un accouchement difficile est un cas sérieux, tout le monde le sait et... On l'interrompit abruptement. Waa pouvait-il accoucher, étant de sexe masculin? Et Kulu répliqua, non moins vivement :

- Alors, si ce que vous dites est vrai, pourquoi êtes-vous rassemblés ici? Quelle sentence attendez-vous du litige opposant Zée à Ntomba? Lui exige-t-il autre chose que la progéniture du bouc confié à sa garde? Si un mâle ne peut avoir des petits, comment celui de Zée a-t-il pu accomplir ce miracle?

La sentence avait été prononcée. On demanda à Zée de reprendre son bouc et de rentrer tout simplement chez lui.

Mpim Nguda et les fantômes : la cueillette
(Eton)

Un jour, Mpim Nguda se promène dans la forêt lorsqu'il tombe sur des esprits en train de cueillir les fruits d'un safoutier[1]. Seulement, ils s'y prennent d'une façon bien singulière. Avant de grimper, le cueilleur ôte son oeil, le laisse sur le sol et monte, guidé par ce regard. Tous ceux qui ont jamais récolté des fruits en se hissant sur l'arbre savent bien qu'on les distingue mieux d'en bas.

Mpim Nguda voit cela et se dit qu'il est capable d'en faire autant. Vite, il court appeler sa femme et l'invite à l'accompagner. Il lui recommande de s'armer d'un couteau bien aiguisé. Arrivés sous l'arbre, le mari ordonne à sa femme de lui enlever un oeil pour lui offrir une vision périscopique quand il sera juché sur les branches. La femme trouve la demande insolite. L'époux insiste, se fait menaçant.

La femme n'hésite plus. Elle prend le couteau, en pique un oeil. Sous la douleur, notre héros hurle, se tord, crie, demande grâce. Et ils reviennent à la maison, sans les fruits, lui tout penaud, elle affligée de la stupidité de son mari.

---

1 - *Dacryodes edulis*, Burséracées

Mpim Nguda et les fantômes : les arachides
(Eton)

Mpim Nguda trouva ce jour-là des fantômes juchés sur une énorme souche d'arbre. Coupée très haut, elle surplombait toute la clairière. Ils y avaient allumé un grand feu et y avaient jeté des arachides crues. Elles éclataient sous l'action de la chaleur. L'explosion les propulsait comme autant de fusées dans les airs. Ainsi chassée, la graine décrivait une orbe gracieuse et... Le spectacle était extraordinaire! Chaque fois, une arachide fusait, franchissait l'aire de la souche, tombait, tombait, tombait... Juste au moment où elle atteignait le sol, un des commensaux jaillissait dans un élan vif, la happait avant qu'elle n'ait touché la poussière, virevoltait et, sans frôler la terre, terminait sa trajectoire à la place qu'il venait d'abandonner.

L'exercice était nouveau, inouï, fantastique, inimaginable, inimitable. Inimitable? Diable! Mpim Nguda était pourtant capable de le réaliser. Ce n'était qu'un petit jeu, un amusement enfantin, une bêtise. Il allait en donner la preuve! Sans plus tarder, il se hisse sur la tour végétale, s'attable au milieu des fantômes et plante son regard dans les braises. Pif! Un grain s'envole. Mpim Nguda saute aussitôt dans le vide et s'écrase sur le sol!



Mpim Nguda et les fantômes : l'équarrissage
(Eton)

Un jour, Mpim Nguda est dans la forêt lorsque l'étrange entre dans son oeil : des fantômes en train d'équarrir un arbre. Ils s'y prennent d'une manière bien nouvelle. L'équarrisseur pose son pénis sur la bille de bois et quelqu'un lui administre un coup violent dans le postérieur. Le membre viril, coin d'un nouveau genre, s'enfonce dans le bois, le fendant dans le sens de la longueur.

Loin de s'ahurir, Mpim Nguda trouva ce procédé tout à fait ordinaire, à la hauteur de ses capacités. Si du bois avait jamais cédé sous un phallus, il éclaterait sous le sien.

Voilà Mpim Nguda déshabillé! Son membre viril affronte le bois. Déjà, il tend son fessier à la violence du maillet! Le coup qu'il reçut le laissa presque sans vie. Entre ses jambes, une pauvre caroncule ratatinée... Le bois n'avait même pas une égratignure.

Mpim Nguda et l'éléphant
(Eton)

Une autre fois, Mpim Nguda se promène de nouveau dans la forêt quand il aperçoit un éléphant rendant à la nature son dû. Il est bien dissimulé dans un buisson, et assez proche pour étudier le phénomène dans les détails. Sous la poussée de la bouse, le fondement s'ouvre largement, et Mpim Nguda aperçoit l'intérieur tout rouge. Assurément, il y a beaucoup de viande là dedans. À défaut d'abattre l'éléphant, on pourrait en prélever un peu.

Mpim Nguda s'arme de son couteau. Il se dit qu'il va guetter la prochaine giclée pour introduire sa main dans le ventre du pachyderme et couper un bon morceau. Il est prêt. L'organe palpite, se dilate, s'ouvre. Vite! Notre héros a déjà plongé sa main et a planté la lame.

Sous la douleur, l'éléphant se raidit. Les muscles se sont crispés, l'anus s'est refermé sur la main et la retient prisonnière. Le monstre s'est emballé et s'est lancé dans un galop furibond. Il court, il court, entraînant avec lui Mpim Nguda solidement attelé. Celui-ci rebondit contre les arbres, les troncs, les pierres. Les ronces lui déchirent l'épiderme, les lianes et les branches le fouettent. Ses cris affolent d'avantage le pachyderme qui accélère la course...

S'il n'est pas mort dans cette aventure c'est parce qu'il a la peau dure.

Lad
(Maka)

Un homme et sa femme eurent des enfants. L'un d'eux s'appelait A-Dang-Fek, c'est-à-dire Il-est-très-intelligent. Il était si laid, si sale, couvert de tant de chiques et de tant de pustules qu'on finit cependant par le baptiser Lad, c'est-à-dire Le Fou. On le chahutait à longueur de journée : "Lad, oh Lad, eh Lad...". Tous ses frères se marièrent. Il resta célibataire. Les jours s'écoulaient pour lui sans surprise.

Un matin pourtant, on découvrit les traces d'une panthère dans la boue, aux abords des habitations, et un mouton resta introuvable. Les hommes devinrent vigilants et montèrent la garde. Personne ne put empêcher le félin de continuer ses prélèvements. Le chef de village demanda aux villageois pourquoi on ne faisait rien pour tuer ce monstre. Ils répondirent que la bête était redoutable. Ce n'était pas sans chagrin qu'ils voyaient diminuer leurs troupeaux. Les hommes continuèrent de se lamenter et la panthère à dévorer leurs moutons. Lad, un jour, eut cette exclamation :

- Moi, si j'avais un mouton et que la panthère s'en emparait, je la ramènerais vivante de la forêt.

Offusqués, les villageois le chassèrent en hurlant :

- Pour qui te prends-tu, espèce de fou? Crois-tu réussir là où nous avons tous échoué?

Lad alla dans la case de sa mère et lui dit :

- Ataw ma mère, je viens causer avec toi et me réchauffer à ton feu, puisque les hommes m'ont chassé de la cour.

- Qu'est-ce que tu leur as dit?

- J'ai affirmé que si j'avais un mouton et qu'une panthère l'emportait, je la ramènerai vivante de la forêt.

Il demanda à sa mère de lui préparer du flan de pépins de courges et des bâtons de manioc. Muni de ses provisions de bouche, il prit le chemin du village de ses oncles maternels. Il allait leur demander un mouton. Le voyage se déroula sans incident.

Ceux-ci l'accueillirent avec joie. C'était son premier séjour dans sa famille utérine. Les frères de sa mère ne le voyaient que lors de leurs visites à Ataw. Son grand-père était chef de village. Les femmes de ses oncles se moquèrent de lui comme le voulait la parenté à plaisanterie les liant à ce "petit mari". Certaines tiraient son cache-sexe, d'autres son sexe, insouciantes de sa peau crasseuse.

Malgré ces manifestations de joie, son visage restait de bois. Ses oncles le remarquèrent et l'interrogèrent sur sa mauvaise humeur. Il leur raconta tout. Le frère aîné de sa mère se fâcha et dit à sa femme :

- Tu dormiras avec mon neveu cette nuit. En ce temps là, ce genre de chose était possible chez ses oncles maternels. De nos jours, ce n'est plus possible. [1]

Cette femme alla retrouver Lad, mais il refusa de la toucher, car il bouillonnait de chagrin. La femme lui dit :

- Bien que tu aies refusé de faire l'amour avec moi, je vais quand même te dire ce que tu devras demander à ton oncle. Il a une petite table. Tu l'exigeras et tu n'accepteras que ce présent. Puis elle ajouta : maintenant, je suis très excitée. Laisse moi au moins toucher ton sexe. Et elle le toucha jusqu'au matin.

Le matin, son oncle lui demanda de choisir parmi ses biens celui qui lui convenait. Il demanda la petite table. L'oncle voulut lui donner autre chose, mais il s'entêta. L'homme finit par céder, car on ne refuse rien aux enfants de sa soeur. Il lui offrit aussi un mouton.

Lad reprit le chemin de son village, la table sur la tête, la bête sur les épaules. En chemin, il croisa un homme affamé et qui n'avait rien à manger. Il lui demanda d'attendre un peu, et procéda selon les indications de son oncle. Immédiatement, un plantureux repas fut servi, composé de mets divers.

L'affamé mangea à satiété et lui dit :

- Attends que je te montre à mon tour quelque chose.

Il défit sa ceinture, la frotta et tout de suite surgirent plusieurs guerriers qui se mirent à ses ordres. Il répéta son geste, et les guerriers disparurent. Il proposa à Lad de troquer la ceinture contre la table. Le marché fut vite conclu. À peine Lad eut-il la ceinture en sa possession qu'il y passa la main. Les hommes d'armes firent irruption aussitôt. Lad leur ordonna de récupérer sa table et de chasser le monsieur.

Il apparut donc dans son village avec la table, la ceinture et le mouton. Il posa la table dans un coin de la maison et dit à sa mère :

- Mère, lave toutes tes marmites et distribue-les à toutes les femmes du village ou à qui tu veux. Tu n'en as plus besoin.

Il lui montra la table et la frotta. Ils mangèrent comme jamais on n'a mangé. Il attacha son mouton à un piquet à côté de la case de sa mère.

Son père dit aux autres villageois :

- Cet enfant, je l'avais nommé A-Dang-Fek. Comme il était laid, je l'ai finalement appelé Lad. Il avait dit que s'il avait un mouton et que la panthère venait à le manger, il la ramènerait vivante de la forêt. Organisons une séance de sorcellerie pour que la panthère attrape son mouton.

Ils firent tomber la pluie, car la panthère aime sortir après la pluie. La panthère vint, mais ne put dévorer toute la bête, car le mouton de Lad était très gras. Il laissa donc une partie. Tôt le matin, le père de Lad s'écria :

- Oh, mon fils, ton mouton a été mangé. Je voulais bien sortir la nuit, mais je n'ai pas osé.

Lad mit les restes du mouton dans la cuisine, puis demanda à sa mère :

- Si la guerre arrive, avec quelle arme te défendras-tu?

- Avec ma machette.

Il prit cette machette et alla interroger ses cousins :

- Si la guerre éclate, avec quoi vous battrez-vous?

- Avec des lances et des arbalètes.

Il rassembla tout cet arsenal et prit le chemin de la brousse. Il dut pourtant y renoncer, car la panthère s'était juchée sur une colline et épiait tous ses gestes. De plus, il ne pouvait l'atteindre avec ces armes et espérer la

---

1 - Commentaire du conteur.

ramener vivante. Après avoir réfléchi quelques instants, il décida d'aller parler au félin. Il lui dit :

- Eh, panthère, pourquoi viens-tu rester là alors qu'on te cherche partout au village? Tu as mangé tous les moutons et toutes les chèvres, et tu viens te cacher ici. Si je ne passais pas par là pour aller me laver, je ne t'aurais pas vue. Dès que je t'ai aperçue, j'ai jeté ma machette. Montre-moi un peu comment tu fais pour attraper les chèvres et les moutons.

- Non, je ne veux pas, homme, tu en mourras.

- Mais tu ne vas pas me tuer. Tu vas seulement me montrer comment tu t'y prends sans chercher à me tuer.

- Tu vas crier, homme.

- N'écoute pas les cris, montre-moi seulement ce que tu veux me montrer.

Alors la panthère lui dit :

- Lorsque je vois du gibier, je me balance d'un côté, puis de l'autre, je m'aplatis. Certains croient que je danse, mais c'est à ce moment que je choisis la bête.

La panthère exécuta cette danse, puis bondit sur Lad qui hurla d'effroi.

- Tu vois, je t'ai dit que tu allais crier.

Lad répondit :

- Non, ne lâche pas prise, continue ton travail, ne t'occupe pas de mes cris.

Après cela, la panthère lui montra comment elle coinçait la prise entre ses pattes, puis déchirait la gorge pour ouvrir la jugulaire. Lad supporta tout patiemment, hurlant de temps en temps quand même pour faire lâcher prise à son amie, parfois prise à son propre jeu. La démonstration terminée, la panthère demanda à son ami de lui montrer à son tour comment il s'y prenait pour battre les gens au village

- Non, répondit Lad, tu vas crier.

- Ne t'occupes pas de moi ni de mes cris, montre-moi ce que tu as à me montrer.

Lad alla chercher des fibres de rotin et ligota la panthère. Il serra, et le félin se mit à crier. Il arrêta son geste, mais la panthère protesta :

- Non, non, ne t'arrête pas! N'écoute pas mes cris, montre-moi comment on bat les gens chez toi.

Lad serra bien fort et la bête fut bientôt réduite à l'impuissance. Lad la chargea sur sa tête et la ramena au village.

- Où m'emmènes-tu? demanda la panthère.

- Je t'emmène à un endroit où tu verras les gens venir nous séparer. Tu pourras alors t'en aller.

Ils poursuivirent leur route. A un moment donné, la panthère entendit cott cott cott!

- Non, non, ne m'emmène pas au village. Je ne m'entends pas bien avec ces gens. Ne me conduis pas là-bas!

- N'aie pas peur, c'est moi qui t'emmène. Tu vois bien que j'avais raison de dire que tu aurais peur.

La panthère répondit :

- Non, fais ton travail, fais seulement ton travail.

Les enfants aiment bien jouer derrière les cases. Ils furent les premiers à remarquer la panthère. Ils s'égaillèrent dans le village pour annoncer la nouvelle. Les gens sortirent armés jusqu'aux dents pour tuer la bête, mais le garçon s'interposa :

- Non, non, ne la tuez pas. Vous n'avez aucun droit sur elle.

Personne n'osa le contredire. Tout le village avait maintenant peur de Lad, cet homme capable de ramener une panthère vivante de la brousse. Lad relâcha la panthère et lui demanda de chasser souvent pour lui. Ils restèrent amis.

La prude et le passeur
(Ewondo)

Il y avait deux soeurs nées du même sein. Un homme voulut épouser l'aînée, mais elle le repoussa. L'homme aima donc la seconde, et ils devinrent amants. Un jour, ils se rendirent à une fête. Celle-ci avait lieu au-delà du fleuve. Ils y dansèrent pendant longtemps. Puis les invités commencèrent à se disperser. Il faut souligner que l'amant de la cadette était passeur. Lorsque la soeur aînée atteignit le fleuve, tout le monde était déjà passé. Elle était restée seule sur cette rive du fleuve. Elle interpella l'homme par dessus les flots :

- Ô mari de ma soeur, viens, s'il te plaît, me faire traverser le fleuve.

Il lui répondit hargneusement ;

- N'est-ce pas toi qui t'étais refusée à moi?

La fille entonna cette complainte :

Amant de ma soeur,
N'est-ce pas fleuve,
Viens me faire traverser le fleuve,
N'est-ce pas, fleuve?

L'homme répliqua de la même manière :

Pourquoi te faire traverser le fleuve,
n'est-ce pas fleuve,
Moi que tu repoussas?
N'est-ce pas fleuve,
Laisse tranquille ceux que tu dédaignes.
N'est-ce pas fleuve?

La fille dit :

Amant, je ne te repousserai plus.
N'est-ce pas fleuve,
Un coq blanc déjà t'attends au village,
N'est-ce pas fleuve,
Je t'en fais le serment,
N'est-ce pas fleuve?

L'homme grommela :

- Je jure que je ne te ferai pas passer le fleuve. Je ne le ferai pas. Tu as rejeté mes avances. Quand tu as repoussé quelqu'un, tu cesses tout rapport avec lui.

La fille éclata en sanglots, et reprit sa chanson. Mais l'homme resta de bois. De guerre lasse, elle se retourna vers sa soeur :

- Par pitié, ma soeur, demande à ton amant de me faire traverser le fleuve.

Sa soeur lui jeta :

- En quoi cela me concerne-t-il? Tu l'as dédaigné. Pourquoi l'as-tu fait?

La malheureuse descendit dans l'eau, espérant que cela les inclinerait à la pitié, mais en vain. Elle chantait, elle chantait toujours, mais elle recevait à chaque fois la même réponse. Elle s'avançait dans l'eau, et s'enfonçait un peu plus à chaque pas. Elle disparut à leurs yeux, et fut inexorablement engloutie par le fleuve. Sa soeur n'eut pas assez de compassion pour dire à son amant : "Prends pitié, nous ne sommes que deux soeurs". Ils reprirent leur chemin et rentrèrent au village.

PRESCRIPTIONS ALIMENTAIRES

Il serait inutile, dans un ouvrage comme celui-ci, de s'étendre sur les interdits alimentaires liés à la sexualité. La femme enceinte par exemple en est surchargée, les autres femmes, les enfants et les jeunes croulent sous une réglementation alimentaire bien rigoureuse. Le premier exemple, chez les Maka pour citer un cas précis, est le lait maternel qui ne doit mouiller ni les organes génitaux du petit garçon, ni ceux de la petite fille. Le contact de ce liquide, si précieux pourtant, avec cette partie du corps prédispose le bébé de sexe masculin à l'impuissance, tandis que sa soeur serait dans le même cas affligée de sécrétions vaginales trop abondantes, particularité perçue comme dégoûtante.

L'alimentation est ainsi sévèrement réglementée car, retentissant sur la vie sexuelle. Une bonne partie de l'apprentissage consiste à mémoriser ces prohibitions. Mais elles ne constituent en fait qu'une fraction des prescriptions alimentaires imposées aux jeunes. Le début de la sexualité active correspond à une mutation alimentaire. Les adolescents s'imposent alors une belle discipline, évitant certains aliments, ou plutôt certaines nourritures à certains moments, à certains endroits, refrénant leurs appétits, contrôlant minutieusement leurs pulsions orales.

Lors de nos enquêtes, il est apparu clairement que certaines nourritures étaient frappées d'exclusion au cours d'un bal de jeunes par exemple. Le bâton de manioc était une incongruité, le riz un plat digne. Les crabes, les chenilles, les larves, les feuilles de manioc devaient être évitées, les mets européens étant par contre très appréciés en ces occasions.

Il s'agirait donc d'un puissant mécanisme d'extraversion, dans un milieu où le terme *villageois* est une grave injure. L'on ne doit cependant pas s'arrêter à cette conclusion car, ce comportement ne nous semble pas nouveau. Même les informateurs les plus âgés reconnaissent que des aliments non interdits sur le plan des représentations étaient évités par les adolescents et par les jeunes adultes pour les mêmes raisons. À cette

époque, on ne parlait pourtant pas encore de *villageois*. Leur consommation manquait d'élégance, tout simplement. On comprend donc pourquoi les jeunes héros de nos contes se couvrent de ridicule en mangeant du crabe.

Les textes répertoriés ici présentent des cas limites. D'un côté, un fiancé tellement rigide dans ses interdits que, mourant de faim, il ne peut s'empêcher de se jeter sur une nourriture dégoûtante, rance et crue au moment où il est sûr d'échapper à tous les regards. L'on se rend alors compte du poids de la société, du regard de l'autre dans ce mécanisme d'abstinence. La sanction ne peut être immanente puisqu'il ne s'agit pas d'interdits à caractère rituel, mais d'un simple problème de maintien.

De l'autre côté, un jeune ogre qui ne se prive de rien dévore jusqu'au serpent, privilège des vieux dont la consommation indue peut entraîner un vieillissement rapide, avec notamment l'apparition d'une alopécie aussi précoce que galopante, et la chute des dents. L'hôte conclut que cette avidité trahit une éducation lacunaire, d'où la question au père de l'intéressé.

Ces jugements ne s'arrêtent pas là, comme en témoigne l'anecdote suivante :

Un homme va courtiser une fille. Il est bien accueilli, et l'élue de son coeur lui offre un plat d'ignames avec de la pâte d'arachides cuite. L'homme vide les assiettes ventrues posées devant lui, et coiffe cet exploit en engloutissant près de deux litres d'eau. Au petit matin, la mère appelle la fille et l'interroge sur le comportement de son partenaire la nuit.

- Il a dormi comme une masse et ne s'est pas retourné une seule fois. Nous sommes restés comme frère et soeur.

La mère est édifiée. Elle réchauffe les reliefs de la veille, c'est-à-dire en réalité le fond de la marmite, et sert à son hôte ce déjeuner. Une fois de plus, les assiettes sont nettoyées. Alors, elle l'appelle et lui dit :

- Les pieds trompent souvent leur propriétaire. Une fois que tes talons auront vu ma maison, que tes orteils ne la regardent plus jamais.

Congédié de cette manière, notre héros n'est plus jamais revenu sur ses pas. Il est toujours célibataire.

Cette histoire, présentée comme vraie là où nous l'avons recueillie, ressemble à notre deuxième conte. Elle nous apprend aussi que les mamans contrôlent la sexualité de leurs filles et de leurs gendres, très discrètement. La gourmandise peut-être un indice de faiblesse sexuelle, des repas trop copieux prédisposant au sommeil. En effet, à cause de l'analogie entre sexe et nourriture, s'épuiser à table entame considérablement les capacités sexuelles des goulus. Les gloutons ne peuvent donc être de bons amants et partant, de bons maris. Leur avidité les poussera par exemple à fréquenter assidûment la cuisine de leur épouse, intrusion conçue comme incongrue et dénoncée avec vigueur.

L'hypocrite n'est pas apprécié non plus, car dissimulant ses travers jusqu'au moment où la nature reconquiert ses droits. Il vaut donc mieux un contrôle sans privations excessives, exceptées naturellement les prohibitions à caractère rituel.

Le troisième conte nous présente justement un univers sans contrôle. Le code culinaire peut nous aider à le comprendre. Dans les deux versions que nous possédons, la nourriture apparaît en deux occurrences distinctes : le cannibalisme et le don de termites. Ce dernier permet de lier *l'essai sur le don* Marcel Mauss (1950) à la sexualité. Si le don est empoisonné et ouvre une dette, si le débiteur est socialement écrasé par le poids de sa dette, la femme risque de la payer avec son corps. Comme la prude rencontrée plus haut, elle est acculée à cette prestation, au moins parce que possédant peu par rapport à l'homme, et pouvant être victime d'un surenchérissement illimité.

Ce conte, courant dans tout l'Extrême-Nord camerounais selon notre informatrice, leur était souvent répété, à elle et à ses soeurs et cousines du village, alors qu'elles n'étaient que des gamines. Vu sous cet angle, il dévoile ses aspects éducatifs car, comportant au moins trois enseignements : il décrit minutieusement les préliminaires d'un rapport sexuel, d'un point de vue féminin. Il met en scène une technique d'approche souvent usitée par les hommes, insistant sur les prétextes et les rapprochements successifs, les petits

pas. Pour le lecteur, il peut se révéler ennuyeux, mais pour la narratrice, il peut offrir un prétexte pour une théâtralisation du drame (au sens théâtral du terme) qui se noue. Enfin, il montre où conduisent, pour la femme, les dons acceptés inconsidérément. La femme débitrice, quoi qu'elle puisse offrir, peut être contrainte à se livrer elle-même car, elle a en elle le seul vrai objet du désir. Si, pour les tenants de l'orthodoxie morale judéo-chrétienne, il a une allure pornographique par la précision des détails, il est très éducatif par son caractère dramaturgique et ses enseignements. Il informe sur la sournoiserie et l'hypocrisie souvent dissimulées derrière la gentillesse et la galanterie, et en tant que recréation jouée de cette réalité, arme les filles contre ce type d'entreprise.

Le cannibalisme mérite aussi qu'on s'y attarde.

Le forgeron, tel qu'il apparaît ici, diffère de son homologue du Sud-Cameroun. Respecté, révéré et conjoint aux rôles sociaux dominants dans cette aire méridionale, il ressemble à celui de l'Afrique de l'ouest dans le Cameroun septentrional. C'est un homme de caste, un être marginalisé, placé sur les marches de la vie : circonciseur, guérisseur, il enterre les morts tandis que sa femme, la potière, est l'accoucheuse. Par rapport à la cuisine, c'est un homme du feu dont l'hyper cuisine - la forge, la poterie - apprête les instruments pourvoyeurs de nourriture : métallurgie et céramique. Le forgeron et la potière n'observent aucun interdit alimentaire et symbolisent de ce fait l'avidité et l'excès. Ils sont méprisés pour cela, et la pire des insultes, dans cette région, est d'être traité de forgeron.

Nous expliquons ainsi la gloutonnerie cannibale de cet ogre qui se repaît de sa propre chair et se précipite sur sa fille pour la dévorer. Mais cette métamorphose, ce dérèglement reflète lui-même la série qui l'a précédée : le bouleversement des éléments atmosphériques provoqué par l'orage amène un bouleversement des sens et une union contre nature : le lézard copule avec l'oiseau dans une véritable bourrasque des sens et des corps, comme en témoigne l'émasculation du reptile. On se retrouve alors avec deux créatures incongrues : un mâle sans sexe et une femelle avec deux organes encastrés l'un dans l'autre. Mâle conquérant et femelle castratrice ne peuvent faire bon ménage, semble nous dire le conte.

L'instrument choisi pour délivrer l'oiseau de cette encombrante masculinité ne relève pas du hasard. Il s'agit d'une longue pointe en bois utilisée par les coiffeuses pour diviser les cheveux en carrés avant de les réunir en nattes. Il permet donc d'en organiser la masse confuse comme il ramène dans le texte l'ordre dans la distinction des sexes. Il trace aussi la démarcation entre la bonne parole et la mauvaise, ne pouvant être tenu que par ceux qui savent parler : l'enfant sage et sa tante. On comprend alors clairement ce que représente la petite fille au langage libre. Bien que disant la vérité, elle sème la confusion et continue le désordre entraîné par l'orage parce qu'elle manque de respect à sa mère et à sa tante, et projette d'elle-même une bien mauvaise image.

La réaction de la tante n'est pas dictée par l'incrédulité, mais par l'indignation. Les paroles de sa nièce sont excessives, désordonnées. Le discours sur la sexualité ne doit être ni cru, ni surtout, direct. Le lexique du conte étant très précis, on peut conclure que le vrai péché de la fillette est de faire de sa mère l'objet de son discours. Le conte, en tant qu'héritage commun du groupe légué par les ancêtres, a acquis une légitimité certaine qui le libère de l'incongruité. Le langage grossier de la fillette est à la bienséance ce que la tempête est au temps ordinaire.

On reste étonné de la ferveur de l'oiseau devant la relique abandonnée par le lézard. Mais, c'est une femelle, et elle ne peut se servir de ce pénis. Il reste entre ses doigts un simple morceau de chair. L'oiseau opère donc un déplacement sémantique, pervertissant les métaphores. Le sexe est devenu véritable nourriture au lieu d'en rester un symbole. Le forgeron, être de la marge, peut entrer en scène. L'attrait incestueux du père pour la fille se mue alors en réflexe cannibale.

Les thèmes alimentaires mettent ainsi à notre portée les aspects métaphoriques de la sexualité. Ils permettent une réflexion sur le don à caractère sexuel, de même qu'ils ouvrent les yeux sur le sort de la femme et la manière dont elle est outillée pour jouer son rôle dans le couple. Ils trahissent eux aussi les tâtonnements d'une jeunesse en quête d'insertion sociale.

Le manioc roui
(Ewondo)

À chaque repas, le fiancé déclinait l'invitation de passer à table. Sa promise se désespérait de ce jeune homme qui, décidément, n'avait pas faim depuis qu'il était venu. Il lui arrivait bien d'avaler quelques bribes, mais jamais rien de sérieux. Il prélevait une ou deux bouchées, s'excusait de son manque d'appétit et regagnait sa chambre.

Un jour, la fille et sa mère se rendirent aux champs. Resté au village, l'étranger sentit gronder dans ses entrailles une véritable tempête. Comment résister à une pareille faim? Sous la dictée de son estomac, il prit le chemin de la rivière. Sa belle-mère avait trempé du manioc à rouir dans l'eau. Il désirait prendre son bain, mais voulut d'abord profiter de l'aubaine. À peine commence-t-il à manger que la voix de sa fiancée s'élève, en alternance avec celle de sa génitrice. Les deux femmes se rapprochent. Il prend ses jambes à son cou, les mains remplies de manioc roui, pour aller se cacher dans un coin de brousse, non loin de la rivière. Quelque villageois tendait des pièges en ce lieu. Un le happa net.

L'amante et la mère atteignirent la station balnéaire. Leur manioc trempait à l'amont. Elles constatèrent avec une surprise indignée des déprédations sur leur bien. Le coupable avait, sans s'en apercevoir, balisé sa piste avec des miettes. On allait lui dire son fait. Le nez baissé, elles suivirent la piste tracée par les débris de manioc roui. Ils étaient bien frais, encore humides. Le vol était récent.

Elles ne parcoururent que quelques dizaines de mètres. Le voleur les attendait nu, suspendu la tête en bas, à un piège. Le reste du manioc témoignait de sa culpabilité. Choquées, elles l'abandonnèrent à son sort et rentrèrent au village.

Le pauvre garçon réussit quand même à se défaire de son piège. Il lui restait peu d'alternatives. Il s'enfonça dans la brousse, évitant le village de son ex fiancée, et regagna le sien, couvert de honte.

Qu'est-ce à dire?

(Eton)

Une jeune fille alla à la pêche. Son fiancé était à la maison, et elle voulait le recevoir dignement. Pendant qu'elle barrait le ruisseau pour attraper le poisson, elle entendit un bruit dans les raphias bordant le cours d'eau. Nullement effrayée, elle s'approcha avec circonspection. C'était un énorme serpent. Elle leva sa houe, instrument indispensable à la pêche féminine, et lui écrasa la tête d'un coup sec. Elle l'acheva, l'emballa dans des feuilles et sourit en pensant à son père : "Il sera content de moi ce soir. Le serpent est le régal des vieillards".

Elle endigua le ruisseau, écopa l'eau à l'aval de l'ouvrage et se mit à fouiller les petites mares et les trous. Les poissons-chats s'entassaient dans son panier. Son fiancé n'allait pas mourir de faim. Déjà. son imagination combinait les condiments avec science.

Ce fut vraiment une bonne pêche. Les crabes s'offraient à ses mains comme volontairement. Comme sa mère serait heureuse! Si les silures constituent le péché mignon des jeunes gens, les crabes sont réservés aux femmes. Elle rentra au village avec ses trois paquets, et passa l'après-midi à confectionner, avec cet art appris de sa mère, les trois plats : le serpent pour son père, les poissons pour son fiancé et les crustacés pour sa mère et elle-même.

Le crépuscule jetait ses derniers rayons lorsqu'elle servit le jeune homme en le priant de dîner seul. Son père n'était pas encore revenu de ses occupations diurnes. On ne pouvait savoir à quelle heure il rentrerait. Quant à elle-même, elle devait encore aider sa mère à achever les travaux domestiques. Elles mangeraient plus tard.

Le fiancé ne se fit pas prier et honora le poisson d'un appétit vigoureux. Puis il s'étendit sur un lit de rachis de raphia pour digérer à l'aise ce copieux repas. La fille et la mère terminèrent leur tâche, se lavèrent et s'attablèrent à leur tour. La vieille femme surveillait son gendre du coin de l'oeil. Quand la première pince craqua sous la dent, elle le vit tressaillir. Elle toucha discrètement sa

fille en murmurant : "Ce jeune homme mangerait-il des crabes? Offre-lui en un morceau".

Une première pince s'engloutit dans le gosier avide. Une deuxième disparut... Un bon tiers du plat de crabe suivit le même chemin. Mère et fille échangèrent un regard.

L'on n'attendit pas longtemps le maître du logis. Il n'avait pas oublié le jeune étranger. On lui présenta du serpent. Sa femme lui chuchota que le fiancé de sa fille ne dédaignait pas le crabe. Peut-être avait-il aussi un faible pour le serpent? Le vieil homme tendit une cuiller à son invité. Il la happa, et l'on vit un premier tronçon de serpent, un second, puis un troisième descendre vers le gouffre de son estomac.

Le repas fini, le beau-père demanda au gendre :

- Ton père vit-il encore?

- Oui.

- En rentrant chez toi demain, pose lui cette question : qu'est-ce à dire?

Revenu chez lui, le jeune homme exécuta la consigne.

- Papa, mon beau-père me dit de te poser la question suivante : qu'est-ce à dire?

- Mon fils, que s'est-il passé là-bas?

Il lui raconta la merveilleuse soirée où l'on n'avait eu que des attentions pour lui.

- Mon pauvre enfant, conclut le père, inutile de retourner là-bas, tu n'as plus de fiancée.

Le lézard et l'oiseau

(Massa-Wina et Tupuri)

Quand s'annoncèrent les pluies, Teteta le petit oiseau proposa au lézard[1] de bâtir une maison ensemble. Le lézard trouvait toute cette peine inutile.

- Je n'ai pas besoin de construire une maison. En cas d'orage, je me cacherai dans une termitière ou dans un arbre sinueux.

Mais Teteta jugeait son idée bonne. Elle entreprit de bâtir sa case, car c'était une petite dame prévoyante. Pendant qu'elle travaillait, le lézard vint lui offrir des termites ailés. Elle trouva ce don gentil, l'accepta volontiers et mangea avec appétit. Elle acheva la construction de sa maison sans un simple coup de main du lézard.

L'orage qui éclata ce jour où tout devait arriver était vraiment violent. Le lézard s'enfonça dans les entrailles de sa termitière, Teteta se blottit douillettement dans sa maison. Le ciel avait généreusement ouvert ses vannes. La termitière fut bien vite inondée. Le lézard courut vers le tronc d'arbre sinueux, fouetté par mille rafales. La flagellation finit bien vite par le déloger et il se retrouva devant la porte de Teteta, grelottant et suppliant. Il l'appela avec un respect obséquieux et une amitié débordante :

- Tété, s'il te plaît, ouvre-moi!

- Je ne t'ouvrirai pas. C'est bien fait pour toi. Je t'avais demandé de construire cette case avec moi, mais tu as refusé. Va dans ta termitière.

- Elle est inondée, Tété!

- Va dans l'arbre sinueux!

- C'est pire!

- Débrouille-toi!

- Oh non, Tété, ouvre-moi!

---

[1] - Cette espèce de lézard, couramment appellée margouillat en français du Cameroun, est un agame. Remarquable par son hochement de tête régulier, elle rappelle, pour cela à certains le membre viril. Le mot margouillat désigne ainsi parfois cet organe.

- Tu perds ton temps. Non, c'est non!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Tu me les as donnés! Je ne te les ai pas demandés. Ce n'était pas un prêt et...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

Incapable de recracher des termites mangés bien des jours avant, Teteta alla ouvrir la porte. Le lézard entra.

- Oh, Tete, il fait bon chez toi. Puis-je m'asseoir?

- Non!

- Juste un peu!

- Non!

- Après, je ne te demanderai plus rien.

- J'ai dit non!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Encore cette histoire de termites? Je...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Bon, ça va, assieds-toi! Mais dès que la pluie cesse, disparais de ma vue, compris?

Teteta se coucha dans son lit, furieuse de cet intrus qui venait s'imposer chez elle d'une manière aussi odieuse.

- Oh, Tete, il fait si bon chez toi. Puis-je m'asseoir au bord de ton lit?

- Non!

- Tete!

- Non!

- Je ne te dérangerai pas!

- Tu es très bien là où tu es... Ne t'approche pas!... Je te demande de ne pas t'approcher... Reste là-bas!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Mais, c'est ridicule! Je...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Bon, bon, assieds-toi au bord du lit, et arrête avec ton histoire de termites.

Elle se recula au fond du lit, et le lezard s'installa confortablement. Pas assez confortablement peut-être, à son goût.

- Oh, Tete, on est bien ici. Puis-je me coucher dans ton lit?

- Je n'aurai vraiment jamais dû manger ces termites, je n'aurais jamais dû.

- Tete, pousse-toi, que je me couche.

- Dans quel lit? Le mien? Il faudra me tuer d'abord.

- Tete, je voudrais juste me coucher.

- Tue-moi d'abord!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- J'en ai assez, je ne marche plus...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Bon, fais ce que tu veux, mais ne me casse plus les oreilles.

- Tu es si gentille, Tete.

Et il s'allongea avec un soupir de satisfaction. Teteta lui tourna résolument le dos.

- Tete, on est vraiment très bien ici. Pourquoi ne te retournes-tu pas pour me faire face?

- Face à qui? Tu ne sais vraiment pas à qui tu parles.

- On serait si bien, face à face.

- Face à face, face à face, va faire face à face ailleurs!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Si j'avais su que tu étais comme ça...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Oui, oui, je me suis retournée. Tu es content n'est-ce pas?

- Tete, on est si bien comme ça! Je voudrais me rapprocher d'avantage.

- Tu es déjà trop proche comme ça!

- Laisse-moi me rapprocher, juste un tout petit peu.

- Ne me touche pas! Je te dis de ne pas me toucher!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Quelle odieuse canaille tu fais...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

Et il put la toucher. Manifestement, c'était encore trop peu. On aurait pu être mieux autrement.

- Tete, on est si bien ici. Je me sentirai mieux cependant si je pouvais mettre mon penis en face de ton pubis.

- N'essaie surtout pas!

- Juste en face, hein? Je ne dis pas autre chose.

- Salaud!

- Oh, Tété!

- Tu me prends pour qui? Tu crois que...

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- On n'en sortira jamais...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Laisse-moi tranquille! Arrange-toi comme tu veux, mais laisse-moi tranquille.

Le lézard n'en demandait pas d'avantage. Il dénoua son cache-sexe et pointa de son membre viril le pubis de sa voisine. Les choses ne s'arrêtèrent pourtant pas là.

- Tete, ne trouves-tu pas qu'on est bien comme ça? Mais on serait vraiment à l'aise si tu pouvais me laisser placer plutôt mon sexe face à ton vagin.

- Qu'est-ce que tu viens de dire?

- Rien, Tete, mais j'aimerais quand même le mettre en face.

- C'est de la sorcellerie!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Oh! la! la!...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Mets-le, mets-le, mais c'est bien fini, tu m'entends? Je ne marche plus dans ton petit jeu.

Le lézard s'ajusta. Il était content, mais pas complètement. Il lui manquait encore quelque chose.

- Tu vois, on est vraiment bien comme ça. Qu'est-ce que ce serait si je pouvais avancer mon pénis.

- Pour aller où?

- Juste un peu!

- Arrête!

- Sois bonne, juste un peu!

- J'ai déjà été trop bonne comme ça. Cesse de m'importuner d'avantage! J'en ai assez!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Dans quel piège suis-je tombée?...

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Avance-le, avance-le, j'en ai marre!

Et il la pénétra.

- Tete, c'est si bon. On est vraiment très bien comme ça. Puis-je pénétrer jusqu'au fond?

- Je ne suis plus là.

- On ne peut pas s'arrêter en si bon chemin, Tete!

- Tu parles à une autre personne maintenant!

- Sois gentille, Tete!

- Laisse-moi tranquille, je te dis!

- S'il en est ainsi, rends-moi mes termites immédiatement!

- Tu ne sais vraiment pas comprendre ce qu'on te dit!

- Mes termites! mes termites! tout de suite! je veux mes termites!

- Fais, et qu'on en finisse une fois pour toutes!

Alors le lézard poussa jusqu'au bout son avantage, et il y mit tant de fougue que son penis se rompit. Il se retira, abandonnant sa virilité dans la féminité de Teteta.

La pluie finie, il s'en alla, laissant la petite oiselle encombrée de cet inconfortable morceau. Elle envoya sa fille demander à sa mère de lui prêter son stylet à cheveux. L'aïeule interrogea sa petite fille sur ce que sa mère ferait de cet instrument. Elle lui rendit compte...[1]

---

[1] - Nous n'avons pu recueillir qu'un fragment de cette version. La deuxième est plus complète, bien que moins détaillée, et donne la fin de l'histoire.

Le lézard et l'oiseau

(Musgum)

Il pleuvait ce jour-là. L'oiseau était confortablement installé chez lui, à l'abri de la furie des éléments. Les rafales flagellaient le lézard son voisin. Pressé par l'orage, celui-ci cria à sa voisine, car c'était une dame oiselle :

- S'il te plaît, laisse-moi entrer!

- Oh, non! s'écria la voisine. Je ne peux vraiment pas.

- Je t'en prie, supplia le reptile. Il s'était rapproché un peu.

- Non, non, va-t-en!

- Ne vois-tu pas cette pluie? Il s'était rapproché encore.

Et au fur et à mesure qu'il priait l'oiseau, il se rapprochait de plus en plus, de plus en plus. Et à force de se rapprocher, il franchit le seuil de la demeure. Et il se rapprocha encore, il se rapprocha, il se rapprocha, et il fut sur elle; il se rapprocha, il se rapprocha, et il fut en elle. Et il l'honora avec tant de fougue que son organe se rompit net. Il dut se retirer, l'abandonnant dans l'intimité de sa voisine.

La houle des sens calmée, l'hôtesse se retrouva bien ennuyée. Membre viril, ce qu'elle portait en elle lui avait procuré des moments inoubliables. Séparé de son propriétaire, ce n'était plus qu'un encombrant débris. Elle tenta bien de le retirer elle-même, mais ses doigts n'y suffirent pas.

De guerre lasse, elle envoya sa fille prier sa soeur de lui prêter un instrument susceptible de la libérer de cet embarras. Il s'agit de cette pointe de bois avec laquelle les élégantes divisent leurs cheveux en touffes avant de les offrir aux doigts experts d'une coiffeuse chargée de les tresser. Les Musgum l'appellent *eling*.

L'enfant courut chez la tante et lui tint ce discours :

- Ma mère a copulé avec un lézard avec tant d'élan que le pénis du lézard s'est coupé et reste coincé dans

son vagin. Elle voudrait que tu lui envoies ton *eling*. Elle s'en servira pour l'en extraire.

- Ôte-toi de là, petite dévergondée! Comment peux-tu parler ainsi de ta mère? Espèce de menteuse, fille dénaturée! Va-t-en, je ne te donnerai rien!

La pauvre écervelée courut chez sa mère et lui raconta son échec. La malheureuse expédia sa seconde enfant. Celle-ci alla dire à sa tante :

- Ma mère a marché sur des épines, et une s'est enfoncée profondément dans son pied. Elle ne réussit pas à l'ôter. Elle voudrait que tu lui envoies ton *eling*. Il l'aidera à la sortir.

- Tiens, et va vite le lui donner, répondit la tante en lui tendant avec empressement ce qu'elle demandait.

L'oiseau put donc retirer la chair prisonnière de sa chair. Mais la virilité du lézard l'avait profondément marquée. Elle en prit donc un soin extrême, la sécha avec minutie et l'oignit d'huile chaque jour. Elle conserva l'objet précieusement.

Chaque fois qu'elle sortait de la maison, elle rappelait à sa fille la plus sage de l'étaler sur la haute claie qui servait de vestibule à la maison, sur le toit de ce hangar où sèchent les récoltes, le *balak*. Quand elle était au logis, elle l'y exposait elle-même, veillant à ce que le soleil le couve toute la journée.

Un jour cependant, un épervier fut attiré par ce trésor. Il fondit dessus, l'empoigna dans ses serres et s'éloigna d'un grand coup d'ailes. Nul ne put le rattraper. Il vola, mais sa prise lui échappa et tomba droit dans le feu d'un forgeron. Immédiatement, l'air se parfuma d'un arôme capiteux.

- Qu'est-ce qui sent si bon? s'écria le métallurgiste. Et il se pencha sur son foyer, pour y découvrir le délicat morceau.

Ne pouvant résister à ce formidable bouquet, il se jeta sur cette viande inconnue et se mit à l'engloutir. Mais ses mains s'imbibèrent de l'huile dont était enduit le pénis momifié. Et tant était puissant le fumet qu'il dévora aussi ses mains, ne laissant que les os aux endroits embaumés d'huile.

Le soir venu, il rentra dans sa maison, et y trouva sa fille. Sa faim s'était creusée. Il voulut aussi la manger, mais elle s'enfuit. Il la poursuivit. Mais dans sa course, il fit une chute et mourut.

Le Chien et le Chimpanzé
(Maka et Beti)

Le chien et le chimpanzé étaient de bons amis. Lorsqu'ils furent en âge de se marier, ils s'en allèrent chercher femme dans une contrée voisine. En cours de route, le chien dit au chimpanzé :

- Mon cher ami, si jamais on nous offre de la viande chez nos hôtes, ne jette pas les os.

Ils arrivèrent à destination et tombèrent amoureux de la même fille. Celle-ci leur répondit que son choix dépendrait du comportement de chacun d'eux. Ils surveillèrent donc minutieusement leurs actes et se comportèrent en galants hommes.

À l'heure du repas, on les invita à table. Le chimpanzé choisit un morceau, en consomma la chair et jeta l'os au loin après avoir sucé bruyamment. Celui-ci atterrit dans la gueule du chien. On ne vit jamais plus pareil bond dans ce village! Le chien était tout content de son exploit et de cet os superbe quand un rire général le réveilla de son euphorie. Il sut qu'il venait de perdre l'élue de son coeur.

Le chimpanzé et sa fiancée dormirent ensemble et le chien se blottit dans un coin. Au chant du coq, le chien fut le premier débout, chassé de sa couche par le froid et la solitude. La jeune fille se leva aussi pour apprêter le petit déjeuner. La belle famille, fière d'avoir un nouveau gendre, se réunit pour le saluer et lui offrir du vin de palme en signe d'agrément.

On attendit longtemps le beau-fils. Celui-ci ne semblait pas bien pressé d'être présenté aux parents de sa femme. On s'impatienta, et on envoya la fiancée réveiller ce dormeur qui confondait le sommeil à la mort.

La fille trouva le chimpanzé courbé, cherchant ses habits dans tous les recoins. Ce qu'elle vit alors la suffoqua : au bas du dos, le flamboiement vif d'un fessier rouge. Elle poussa un cri. Il se retourna et lut dans ses yeux.

Un bond vif le porta dehors, et la brousse généreuse l'engloutit, lui et la grande flamme de son derrière. Le chien n'a jamais dit où il avait caché le pagne de son

compagnon. Qui s'en soucie aujourd'hui? Cependant, l'histoire n'est pas finie. Entre les deux brûle une haine toujours neuve.

ADULTÈRE ET PROSTITUTION

L'adultère inspire des intrigues très lestes, et l'humour n'est pas la moindre qualité de ces récits. Il est très difficile de trouver un conte relatant les mésaventures d'une femme jalouse. Dans un contexte de polygamie, une rivale est toujours susceptible de se présenter comme la fiancée du partenaire commun.

Le front cornu est au contraire un mari bien courant dans les narrations, et c'est presqu'un devoir de le tromper, les chefs eux-mêmes confiant à certains émissaires le soin de leur ravir les épouses de maris trop jaloux.

Les textes insistent sur une certaine indépendance féminine. Les Pygmées Bedzang et les Mundang se rejoignent en effet pour ridiculiser les maris qui surveillent leurs femmes. Cette surveillance représente d'ailleurs pour l'homme une corvée bien pénible comme le montre l'image du prince croulant sous le poids de la boîte en bois dans laquelle il a enfermé sa femme, et pour cette dernière, elle apparaît presque comme une mort, la caisse ayant la forme d'un cercueil. Il vaut donc mieux les laisser libres de leurs mouvements, leur accorder liberté et confiance.

La surveillance ne garantit pas la fidélité. Il n'est pas indifférent que les Mundang mettent en scène un Hadj, chef de surcroît, trompé par sa femme sur son propre lit pendant une semaine. L'Islam se confond souvent dans le Cameroun septentrional avec les Peuls, l'ennemi d'hier, le rival de toujours. L'enclos entourant la concession et les règles musulmanes sur la mobilité des femmes sont remises en question dans ces textes car, elles donnent aux adeptes de la religion du prophète une apparence de mari jaloux dans un contexte de grande liberté féminine, de forte instabilité matrimoniale.

En effet, non seulement le mari accueille et régale le concubin de sa femme, mais il est berné au point d'abandonner sa concession. L'impunité dont jouissent ces femmes adultères montre bien que les torts sont ceux du mari. Il est puni pour avoir enfreint une règle

essentielle. Il faut donc détruire les barrières, oublier la méfiance car, même trompé en public, le mari reste aveugle et susceptible d'apporter sa contribution à la forfaiture. Le village assemblé ne verra pas mieux l'acte accompli devant tous les yeux.

Mais, ces extases publiques trahissent peut-être un fantasme d'exhibitionnisme. La cuisinière offre publiquement le repas, mais accomplira secrètement cet acte que les représentations mentales assimilent à une nourriture délicieuse. Ainsi, la répétition continuelle *à celui-ci/à celui-là* ne sert-elle pas seulement à égarer le mari et la foule en guidant fallacieusement la distribution de boisson. Elle accompagne, et surtout justifie l'ondulation des reins. On peut donc aussi y voir un moyen de guider les mouvements du compagnon caché, de rythmer, de scander son acte.

Plus elle s'exprime, plus la femme s'éclate, mieux elle se dissimule. La saveur du fruit défendu est décuplée si on peut le déguster devant son propriétaire sans attirer son attention.

Les récits punissent plutôt la femme adonnée à la prostitution. En présentant son partenaire sous les traits d'un lépreux, le texte porte à son comble la réprobation inspirée par son acte. La répulsion née de la lèpre semble refléter le risque encouru par le village. L'intrusion d'une sexualité conçue comme un simple acte commercial serait une véritable gangrène. Le cynisme du lépreux, qui sait très bien ce qu'il veut, laisse penser autant à une vengeance, celle de l'être habituellement dédaigné enfin maître du processus de déchéance de la société, qu'à un acte de mépris et de révolte. La compensation matrimoniale versée par le mari n'équivaut-elle pas à l'argent du client de la ribaude? Si les biens échangés offrent au mari l'occasion de jouir légalement des prestations sexuelles de sa femme, cet argent devrait lui acquérir les mêmes prérogatives. Mais en dehors des prestations matérielles, il y a aussi des rites, des services qui s'échangent, des pactes qui se nouent au cours d'un mariage, toutes choses absentes ici.

A ce titre, l'acte sexuel consécutif à cette négociation immonde rappelle, par le sang répandu, un assassinat, une éviscération. Le lépreux procède au meurtre social de la femme impure en l'exposant à la colère du mari et à

la honte publique. On n'oublie pas qu'en Afrique, tout mariage donne aux communautés des époux l'occasion de nouer des liens préférentiels. La prostitution tue donc l'alliance.

En même temps, en provoquant une hémorragie, le lépreux ôte métonymiquement la vie à sa compagne. Ce conte rappelle en effet les anecdotes, fort courantes au Cameroun, des femmes qui acceptent de se livrer à un homme pour l'appât du gain. Elles découvrent trop tard que le partenaire, souvent un étranger aux allures débonnaires, au caractère un peu simplet dans les apparences, est monstrueusement doté par la nature. Et quand elles veulent se soustraire à la torture en prétextant que "c'est trop gros", l'homme répond ironiquement : "chose gros, argent gros".

Les élèves sont malheureusement aussi devenues les héroïnes des récits brodant sur le même thème. Alléchées par les offres d'un vieux fonctionnaire, elles se retrouvent avec lui en privé, acculées à subir les assauts de ce vieillard très avantageusement outillé. La malheureuse, affolée, lui demande :

- Papa Délégué, vas-tu mettre tout cela?

- Tout, jusqu'au manche! grogne le satyre sur un ton sans réplique.

Et quand, quelques minutes plus tard, la pauvre supplie :

- Attention, tu me déchires l'utérus!

- Je sais très bien reconnaître un utérus, lui répond le bourreau. Je te dirai quand je l'aurai atteint.

D'autres récits mettent en scène un héros au sexe magique et interminable. Celui-ci garde une taille normale jusqu'à la fin des préliminaires. L'homme, souvent un colporteur, se frappe la cuisse dès l'acte entamé, étirant démesurément son organe. La fille qui se laisse tenter par ce démon pour de l'argent est transpercée jusqu'à la gorge. Parfois, le pal gaule le coeur au passage, ou l'enlace dans ses anneaux comme un serpent au cas où la victime met trop de vigueur à se débattre, la plaçant devant une alternative très simple : se résigner ou se suicider. On ne se libère souvent de la prostitution qu'au prix de sa vie.

Si la prostituée est ainsi promise à la destruction, un seul amant est puni dans nos contes, et cela pour avoir pris la place du mari en répétant ses gestes. Ayant ravi sa femme, il a voulu aussi fumer son tabac. Ici comme dans le conte du lépreux, le mari refuse de partager plus longtemps la vie d'une femme indigne.

La formule classique du couple à trois semble trop simpliste parfois dans les récits. Le dénouement est public, l'acte lui-même étalé devant un village frappé de cécité, car la sexualité n'engage pas que des individus. Le mariage, l'adultère ou la prostitution retentissent sur toute la communauté. Cependant, les intrigues multiplient aussi les partenaires. La femme infidèle le restera, et en trompant l'époux, l'amant serait naïf de se croire le dernier de la liste, le phénomène étant récurrent. Les serments d'amour dans ce cas ne sont que des mots, rien que des mots. L'histoire de la jarre a ainsi inspiré une pièce de théâtre à un dramaturge camerounais.

La leçon est plus dure pour le maître d'initiation, soudain nez à nez avec sa femme sous le lit de leurs amants car, l'infidélité récompense l'infidélité. Dans cette partie à quatre, le meneur de jeu n'est pas plus heureux que ses partenaires. Dupeur et dupé, il peut étaler les cartes à la fin pour montrer que personne n'a gagné. Le repas commun de ces deux couples aux partenaires permutables dût bien être bien morose, tant est sombre le dessous des masques. "Maintenant, nous sommes amis pour toujours", conclut le premier mari, car les illusions ont été balayées, et chacun sait qu'il est à ses propres yeux et devant ses partenaire bourreau et victime, un alter ego.

Les deux amis
(Mundang)

Deux amis courtisaient la même femme. Aucun n'était informé de cet intérêt partagé pour la même personne. Chacun jouissait d'une égale faveur auprès de la concubine commune. Elle était mariée.

Un jour, le premier se rend chez elle. Elle lui ouvre la porte de la chambre de son mari et le secret de son corps. Pendant qu'il lui rend un hommage aussi mérité que vigoureux, son compagnon arrive. Embarrassé, la femme indique à l'amant du moment une jarre dans un coin et lui enjoint de s'y dissimuler. L'homme ne demande pas son reste et s'enfouit prestement dans le vase.

Le second arrive, gagné par une fièvre qui le fait pressant. Vite contaminée, la femme se hisse avec lui dans le lit encore chaud des étreintes du précédent amant. Ils n'ont pas cependant le temps de jouir de l'instant présent. Ils vont se jeter l'un sur l'autre quand une toux caractéristique annonce le maître du logis à l'entrée de la concession. Il revenait d'un voyage plus tôt que prévu.

A peine entré, l'époux s'étonne de la présence, à cette heure tardive, d'un homme en ces lieux.

- C'est le fils de ma soeur. Il est venu chercher ma grande jarre. Ma soeur en a besoin pour brasser du mil.

- Qu'il se dépêche donc de la prendre, j'ai grand sommeil.

Le malheureux, encore ahuri, se retrouve dehors, seul dans la nuit, courbé sous la charge d'un énorme pot de terre. Et qui pèse, qui pèse...

- Quelle aventure, et comme cette jarre est lourde, s'exclame-t-il une fois loin de la case de la femme, et se croyant seul! Et dire que je n'ai même pas pu profiter de l'occasion!

- Tu n'es pas le seul, mon ami, tu n'es pas le seul.

- Qui parle? Où es-tu?

- Je suis dans la jarre... Cherche un arbre avec une basse branche et mets-toi sous la branche. Je m'y accrocherai et je pourrai descendre.

Le portefaix a marché longtemps avant de trouver la branche appropriée. Il a laissé tomber la jarre. Cependant, il avait tant peiné sous ce poids que son cou en était raide. Une fois son ami descendu, ils sont allés immoler une chèvre et l'ont mangée à deux pour renforcer les liens de leur amitié.

La femme adultère

(Pygmée Bedzang)

Un Ndzang accusait sa femme d'adultère. Les récriminations pleuvaient chaque jour. Celle-ci, excédée, finit par lui demander ce qui fondait ses soupçons. Le mari resta muet, mais convaincu qu'il avait raison.

Le couple habitait une case ronde. La femme creusa un trou dans le mur, à côté de son lit conjugal. La nuit venue, elle se coucha à côté de son mari. Bientôt, elle se mit à se tordre, se plaignant de violents maux de ventre. Elle en accusa la diarrhée et demanda à son mari de l'aider à sortir par le trou du mur, tant son ventre se faisait pressant. Les pieds sortis, son derrière suivit, jusqu'au ventre. La femme demanda à son mari de la tenir pendant qu'elle se délivrait. Celui-ci entoura son épouse de toute sa sollicitude. Celle-ci se tordait, remplissant l'air de ses gémissements et de ses soupirs.

Le matin, elle dit à son mari :

- Maintenant, te voilà bien trompé. Sais-tu que tu m'entourais de tes bras tandis que je jouissais avec mon amant? Tu m'as toujours injustement accusée...

Le prince jaloux

Un roi avait un fils en âge de se marier. Cependant, le prince refusait toutes les filles qui lui étaient présentées. Il voulait une jeune vierge pour être sûr qu'elle lui appartiendrait en exclusivité. On lui en présenta une, et il accepta de l'épouser.

Il fit alors construire une longue boite en bois ayant la forme d'un cercueil, dans laquelle il enferma sa femme. Il la transportait avec lui partout où il allait. L'épouse recevait quelques fois la permission de sortir quand la nature l'imposait. Satisfait le besoin, elle regagnait son coffre.

Un jour, alors qu'il se promenait dans la forêt avec sa femme sur la tête, sa compagne lui demanda comme à l'accoutumée la permission de sortir pour se soulager. Le prince accepta. Elle y mit plus de temps qu'à l'accoutumée.

La raison en était simple : elle avait rencontré un jeune homme. Celui-ci lui avait fait des avances. Elle avait accepté et ils avaient bien profité de l'épaisseur des taillis. L'aventure terminée, elle revint prendre place dans sa boîte et le prince continua son chemin.

Arrivé au village, le prince dit à sa femme sa satisfaction d'avoir une épouse qui n'appartenait qu'à lui seul. La mâtine lui demanda de promettre de ne pas se fâcher si elle lui faisait une révélation. Le prince promit tout ce qu'elle voulait, et elle lui relata son aventure sylvestre. Le prince, homme de parole, ne se mit pas en colère, et reconnut en plus sincèrement qu'il lui était impossible de surveiller une femme.

L'homme jaloux

(Peuhl)*

Il y avait un homme trop jaloux qui vivait dans une grande ville. Les jeunes gars dérangeaient trop le type avec sa femme. Il part donc voir le Lamido, le chef de quartier :

- Moi je vais déménager et partir.

Le chef dit : "pas de problème", or que la femme-ci, le chef de quartier même il a aimé cette femme. Le type est parti habiter avec sa femme à deux en brousse. Le Lamido[1] a dit :

- Comme ce monsieur a quitté la ville et est parti rester en brousse, qui est capable d'aller prendre la femme du type là et de l'amener à la maison?

Tout le monde dit que : "Non"! Un gars dit qu'il a décidé de prendre la main de cette femme et que quoi qu'il arrive, il va amener la femme dix sur dix.

Le gars a trouvé de la viande, il l'a mise dans son sac, il est parti dans le tombeau, il a coupé la main de quelqu'un qui est mort dans le tombeau, a mis dans un sac, il a pris la route. Il est donc parti alors que la pluie a commencé à tomber.

Le type est assis sur le lit à côté de sa femme. Il y a le feu. Il est entré brusquement. Il n'a même pas salué quelqu'un au moment où il est entré. Il a pris la main qui était dans son sac, il a posé à côté du feu, il a aussi pris la viande de mouton qui était dans son sac et a commencé à manger. L'homme jaloux a vu que l'homme qui s'est assis à côté de lui en face du feu est en train de manger de la chair d'homme. Le type avait du sel et du piment dans son sac, a pris le piment, a pris le sel, l'a versé sur la femme avec sa main et a commencé à dire qu'avant de frire[2] ça, va donner à boire

---

* - Nous respectons la forme dans laquelle Nicolas Monteillet nous a communiqué ce texte. Nous avons cependant retouché la ponctuation pour plus de clarté.

1 - Chef, chez les Peuhl.

2 - Ou plutôt griller, braiser.

à la femme. La femme voulait aller chercher, mais l'homme a dit :

- Non, attends! C'est moi qui va amener l'eau à boire.

Il a pris fuite et a laissé sa femme.

La femme est restée dans la maison avec l'homme qui brûlait la viande pour la manger et son mari a fui. Il est train de courir, de s'évanouir dans la brousse. Elle a commencé à trembler. L'homme a dit que :

- Non, moi je suis venu, c'est le chef de quartier qui m'envoie, je viens parce qu'on a dit qu'il est trop jaloux. On va voir son coeur, s'il est capable de rester ou il va fuir. La viande que je mange n'est pas la viande de l'homme. Je suis parti couper la main de quelqu'un seulement et pour venir voir si ton mari est un homme ou s'il est seulement une femme.

Il a pris la viande, l'a mangée, a jeté la main et est parti pour de bon avec celle-ci[1]. Le gars a pris la femme et a remis entre les mains du Lamido. Il[2] lui[3] a donné son cadeau. Il[4] est parti.

1 - La femme.
2 - Le Lamido.
3 - Au héros
4 - Le héros.

La belle-soeur du chef

(Mundang)

Un chef, Hadj de son état, avait épousé une très belle femme. Cette femme ne mettait jamais les pieds hors de sa concession. Pourtant, elle était convoitée de tous les hommes du voisinage. Il avait entouré sa demeure d'une grande enceinte, et comme ses femmes n'en sortaient jamais, tous ceux qui cherchaient à les séduire longeaient le mur en rasantes circumambulations pour essayer de les apercevoir. Un jour, cette femme se baignait dans un coin de la concession. Un de ces soupirants, plus entreprenant que les autres, put attirer son attention et l'interpella.

- Hé! que fais-tu là?

- Je suis en train de me laver.

- On est venu te voir, on avait besoin de toi. On voulait causer un peu avec toi.

- Impossible! Je ne sors pas. Depuis que je me suis mariée, je n'ai jamais franchi cette clôture. Chez nous ici, nous avons des serviteurs pour nos commissions et tous nos travaux. Je me contente de faire la cuisine pour mon mari. Ensuite, je me consacre à ma toilette et à la fin, je dors.

- Je reviendrai ici demain. Il faut que tu trouves un moyen de sortir de la concession de ton mari. J'ai vraiment beaucoup de choses à te dire. Tu me plais beaucoup et j'aimerais t'épouser.

- Tout cela est complètement insensé. Je suis déjà mariée au chef, et il m'est en plus interdit de franchir cette clôture. Tu devras renoncer à ton projet.

- Je crois le contraire. Tu seras à moi, tu seras à moi quoi qu'il arrive.

Le lendemain, l'homme est revenu. Il avait dissimulé sa tête sous un foulard, s'était paré des habits d'une femme et avait enfilé un soutien-gorge rembourré de torchons, s'offrant une opulente poitrine. Il avait moulu du mil et en avait rempli une pleine écuelle de farine. Il s'est présenté devant la concession sous le visage d'une

belle-soeur venue apporter des provisions de bouche à la femme du chef, sa soeur.

Quand il est apparu devant le portail, le maître du logis était couché avec sa femme. Tout le monde est accouru pour saluer la visiteuse et lui souhaiter la bienvenue. Chacun criait à pleins poumons : "bienvenue, bienvenue... la belle-soeur du chef est là... sois la bienvenue".

Aussitôt que le chef a entendu cela, il est accouru. Comme il doit beaucoup de respect à sa belle-soeur, il a demandé à un jeune homme d'aller immoler une chèvre en son honneur. Dans la tradition musulmane on ne fixe pas sa belle-soeur et on ne doit pas entretenir avec elle une intimité trop marquée. Il a donc laissé entrer l'homme et lui a permis de s'installer dans la chambre où il dormait avec sa femme. Il s'est fait préparer une autre chambre ailleurs parce qu'il ne pouvait pas dormir dans la même chambre que sa belle-soeur. Celle-ci n'étant jamais venue chez lui, il lui accordait ce privilège pour lui offrir l'occasion de causer en toute intimité la nuit avec sa soeur et de jouir librement de sa présence.

Le visiteur s'est installé aussitôt sur le lit du chef en disant qu'il était fatigué. Pendant une semaine, ni l'épouse du chef, ni la prétendue belle-soeur ne sont sorties de la chambre. Les deux amants se sont adonnés à leurs ébats pendant toute cette période. Chaque matin, le chef venait saluer sa belle-soeur. Il n'entrait jamais dans la chambre et lui présentait ses civilités de l'extérieur. C'était le moment choisi par le visiteur pour livrer l'assaut le plus fougueux à l'épouse de son hôte. De l'extérieur, le chef criait :

- Je te salue, belle-soeur, j'espère que tu as bien dormi.

Au même moment, les amants chaviraient dans l'extase. Cela dura une semaine. Chaque jour, des serviteurs empressés égorgeaient un poulet pour lui et lui apportaient à boire. Ils puisaient aussi de l'eau pour son bain.

Un matin, pour tromper la vigilance de toute la concession et incliner les gens dans l'idée qu'elle apprêtait des provisions pour sa soeur, la femme du chef décida d'aller au marché. Resté dans la chambre, l'amant négligea ses habits. Il se prélassait tout nu sur le lit. Le chef se mit à l'entrée de la chambre pour présenter une fois de plus ses hommages à son hôtesse. Il fut accueilli par la vision d'un pénis et de testicules, et s'ahurit de découvrir un homme là où il croyait voir une femme. Le soutien gorge rembourré gisait dans un coin. La poitrine ressemblait bien peu à celle d'une femme. Les cheveux également. Il poussa un grand cri. Ainsi, cette visiteuse accueillie, régalée et traitée depuis une semaine comme sa belle-soeur, avec tout le respect, toute la cordialité, tous les égards dus à une alliée était un homme! Il entra dans sa chambre et s'empara d'un couteau.

Il aiguisa soigneusement l'arme et se précipita vers le marché, pressé d'exécuter d'abord sa femme avant de revenir régler son compte à l'amant. La maligne s'était cependant préparée à toutes les éventualités. Celle-là était peut-être pour elle la meilleure. En effet, son mari devait, au dernier jour de la visite de sa belle-soeur, lui fournit une nombreuse escorte faite de notables et de courtisans pour honorer la visiteuse en la faisant raccompagner jusqu'à la porte de ses parents. Or, ceux-ci n'étaient sûrement pas préparés à recevoir chez eux cette fille qu'ils n'avaient jamais mise au monde. La situation se serait avérée bien plus complexe. C'est donc pour cela qu'elle était partie au marché, devinant ce qui se passerait, l'ayant peut-être préparé. De loin, elle voit l'homme fendre la foule, un grand couteau à la main. Elle se met aussitôt à courir vers lui, au lieu de fuir. Le chef l'aperçoit lui aussi. Surpris par sa réaction, il lui crie :

- Que se passe-t-il?

La femme lui répond sans désemparer :

- Tous les sexes du marché viennent de se métamorphoser brusquement. Tous les hommes deviennent des femmes, et toutes les femmes se transforment en hommes.

Frappé, le chef a une illumination :

- Ta soeur vient de subir le même phénomène. Elle est devenue un homme.

- Ton pénis s'est-il déjà transformé lui aussi?

- Non, pas encore!

- Alors, serre-le fortement et cours.

L'homme prend son sexe entre ses mains et l'étreint résolument tout en galopant ferme, suivi par son épouse. Au bout d'un moment, elle lui crie de nouveau :

- Dans quel état se trouve-t-il déjà?

- Ça va, il est toujours là!

- Ne le lâche surtout pas! Serre!

Et il continue, ventre à terre. Elle renouvelle ses questions de temps en temps, lui témoignant un intérêt qui, loin de paraître suspect, entretient chez l'homme une vive inquiétude. Ils ont ainsi couru pendant longtemps. Craignant de rester dans un lieu contaminé par une aussi étrange épidémie, ils sont allés s'installer dans un autre village, bien éloigné du premier. L'amant entreprenant a ainsi hérité de la concession du chef.

Un acte public
(Mundang)

Dans un village, il y avait un homme d'une jalousie morbide. Jour et nuit, il importunait sa femme par une surveillance de tous les instants. Celle-ci ne pouvait même pas vaquer tranquillement à ses travaux, la tyrannie des soupçons l'entourant constamment de ses sourcilleuses attentions. Aux champs, au puits, à la cuisine l'époux était là, le regard magnétisé, les sourcils froncés, indécollable. Sa femme lui répétait que cette surveillance était aussi odieuse que vaine. Le venin de la jalousie infligeait cependant à notre homme une fièvre incurable.

Un jour, elle ramasse une jarre pour aller au puits. L'homme court, s'empare aussi d'un récipient et s'attache à ses talons. La femme avait cependant un amant. Le mari ne l'avait jamais vu. Ce dernier, alerté, se juche sur un arbre. Au moment où le mari passe sous son observatoire, ployant sous sa charge d'eau, l'homme perché jette un caillou dans le vase. Arrivé à la maison, l'époux découvre avec ahurissement cette pierre et appelle sa femme pour lui montrer le miracle.

- Voilà qui prouve que tu ne peux exercer sur moi aucune surveillance, lui dit la femme.

Une pierre dans une marmite d'eau constitue pourtant un bien mauvais remède pour une affection rebelle à la raison. Le mari ne relâcha pas sa surveillance.

L'auteur de cet exploit, s'il n'était pas dédaigné par l'objet de sa passion, n'avait jamais pu pousser son avantage jusqu'aux derniers outrages. Il cherchait encore à conquérir ce privilège.

Ce jour là donc, le mari devait accueillir dans son champ les hommes du village pour un travail collectif. La femme prépara de la nourriture et des boissons pour recevoir dignement les invités de son époux. Elle courut la première au champ et y creusa une fosse de la taille d'un homme. Elle la recouvrit d'une natte et perça la natte d'un trou.

Ce savant dispositif se déployait à l'ombre, par ailleurs fort confortable, d'un arbre.

Elle dissimula son amant dans la fosse, invisible de la foule qui se bousculait dans le champ. Le soleil tapait dru, le travail battait son plein. Bientôt, l'effort lassa les muscles et tout le monde reflua sous l'arbre pour se reposer et se restaurer. La femme les attendait. Elle vint s'asseoir au-dessus du trou, s'ajustant soigneusement à l'ouverture. Son complice, préparé depuis longtemps à l'événement, s'ajusta à son tour et la pénétra par cette fenêtre. Commença alors une danse bien curieuse.

Les convives mangeaient. Pendant ce temps, le mari, échanson improvisé, distribuait la boisson sous l'oeil attentif de sa femme :

Donne à celui-ci,
Et à celui là,
À celui-ci,
À celui-là.

Un mouvement ondulatoire de la croupe accompagnait tous ces mouvements. La femme balançait légèrement, oh très légèrement, à gauche :

À celui-ci,

Et elle pointait ensuite quelqu'un d'autre du doigt à droite:

À celui-là,

Et de nouveau à gauche, puis à droite. Le rythme s'accélérait, la femme pivotant de plus en plus vite, comme prise par une soudaine frénésie :

À celui-ci,
À celui-là.

Et le mari circulait d'un invité à l'autre, sous la dictée de cette hôtesse attentionnée. Même le râle qui termina ce ballet fébrile n'attira aucune attention :

À celui-là aaaaaah!

Tout le monde éclata de rire devant une telle emphase. Personne ne se douta du plaisir qui l'inondait à cet instant...

Le lépreux
(Mundang)

Dans un village vivait un lépreux. Il avait élu domicile au bord de la route (vivant de mendicité). Il avait déjà mis plusieurs années à cet endroit, et avait amassé une fortune immense. Voyant un jour passer une femme, il se mit à compter son argent pour l'appâter. Il l'interpella, vanta son exceptionnelle beauté et lui déclara qu'il l'aimait.

- Tu es vraiment très belle, je t'aime.

- Comment peux-tu m'aimer? Je suis mariée.

- J'aimerais faire au moins l'amour avec toi. Je te laisserai tranquille après cela.

La femme demanda au lépreux son argent, et celui-ci n'hésita pas à lui céder toute sa fortune. La femme l'invita chez elle en lui disant qu'il leur faudrait se dépêcher, car son mari n'allait pas tarder. Le lépreux l'y suivit.

Arrivé dans la maison de la femme, le lépreux s'installa sur le lit conjugal et commença à faire l'amour avec elle. Comme il était fort viril, elle ne tarda pas à saigner, barbouillant le lit d'écarlate.

- Dépêche-toi, dit-elle au lépreux. Mon mari sera bientôt là.

Mais celui-ci n'était vraiment plus pressé.

- Ton mari? Mais je suis moi aussi ton mari. Je t'ai donné de l'argent. Pourquoi veux-tu que je m'en aille?

- S'il nous trouve là, il nous fera des problèmes.

- Si tu veux que je parte, rends-moi tout mon argent.

- Comment peux-tu reprendre ton argent alors que tu as déjà fait ce que tu voulais?

- Dans ce cas, tu devras t'accommoder de moi. Il est ton mari, je suis ton mari, j'ai aussi le droit de rester ici.

Le mari, en arrivant, trouva que la femme s'était levée et lavée. Cependant, un lépreux trônait dans le lit conjugal.

- Qui est cet homme couché dans mon lit? demanda-t-il.

- Je ne sais pas. J'étais au marché. Quand je suis rentrée, je l'ai trouvé dans cette position.

- Ce n'est pas vrai, intervint le lépreux. J'étais assis au bord de la route lorsque j'ai vu cette femme passer. Je lui ai donné de l'argent pour coucher avec elle et elle a accepté. Arrivé ici, nous avons fait l'amour. C'est d'ailleurs de son sang qu'est mouillé le lit. Elle saignait pendant que nous faisions l'amour. À la fin, elle m'a demandé de partir. J'ai refusé en lui disant que j'étais devenu aussi son époux.

Outré, le mari a fait venir tout le village. Devant cette assemblée, il a déclaré à son épouse :

- Tu as trouvé un homme plus séduisant que moi. Continue ta vie avec lui si tu veux. Quant à moi, nos routes se séparent ici. Tu n'es plus ma femme.

Et il l'a répudié.

Le couple sous le lit
(Mundang)

Il y avait deux amis inséparables. L'un était un maître d'initiation, l'autre travaillait chez le chef comme berger. Le second avait conquis la femme du premier et venait la rejoindre chaque matin dès que le pasteur était parti au travail. Une vieille suivit tout cela et avertit le mari trompé de la perfidie de son compagnon. Un geste de dénégation secoua le front cornu.

- Cet homme m'est tout dévoué. Il ne peut me trahir.

- Pour ton édification, viens te cacher chez moi demain matin, au lieu de te rendre au travail. Tes yeux s'ouvriront enfin.

L'époux bafoué se dissimula le matin suivant dans la case de son informatrice, ne perdant pas la sienne des yeux. Il y était depuis un moment lorsque surgit son ami. Il le laissa entrer chez lui, et lui accorda suffisamment de temps pour s'assurer de le prendre en flagrant délit. Puis il se précipita dans sa case.

Mais le piège ne fonctionna pas. Le berger avait un peu traîné, et son ami avait déjà fait l'amour avec sa femme. Il était maintenant vautré dans le lit conjugal de son compagnon, cuvant l'ivresse des sens. Quand il entendit le pas du maître du logis, il se leva précipitamment et se mit à vociférer :

- Tu veux bagarrer avec moi? Tu veux bagarrer avec moi?

L'homme le trouva en train de proférer des menaces, présentant toutes les manifestations d'une violente colère. Il expliqua, entre deux hurlements indignés que la femme avait eu l'outrecuidance de lui manquer de respect, et qu'il avait violé le seuil de cette demeure amie pour l'incliner à plus d'égards. Il s'excusa de son emportement et disparut.

Rassuré, le mari revint chez la vieille et lui rendit compte des événements, se faisant l'avocat de l'ami infidèle.

- Et pourtant, lui rétorqua l'ancienne, je t'assure qu'il couche avec ta femme tous les jours. Reviens demain, et tu verras que j'ai raison.

Le lendemain, la faction recommença. Le berger avait fait semblant de rejoindre son troupeau, et avait regagné subrepticement la cachette de la veille. Le criminel était quant à lui revenu sur le lieu de ses forfaits. De nouveau, les amants s'en donnaient à coeur joie. L'homme au front fertile s'était dissimulé assez tôt pour voir son ami entrer chez lui. Il lui laissa quelque temps, puis se présenta à l'entrée de la concession en criant :

- Gafara!

C'est la formule par laquelle un étranger s'annonce. La femme demanda à son amant de se dissimuler sous le lit. Quand vint l'époux, il ne chercha pas à retrouver l'ami perfide. Il savait d'avance qu'il n'y avait d'autre cachette dans cette demeure que le lit. Impassible, il prit de l'argent et demanda à sa femme d'aller au marché acheter de la viande et le nécessaire pour lui apprêter un bon repas.

Une fois l'épouse partie, il fit venir la femme du maître d'initiation, et ils firent joyeusement craquer le sommier au-dessus de ce dernier. Ce concert dura le temps mis par la maîtresse de maison pour faire ses emplettes et revenir. En entrant dans la concession, elle toussa, alertant le berger qui demanda aussitôt à sa compagne de se cacher sous le lit.

Elle y pénétra précipitamment, se retrouvant nez à nez avec son mari. C'est peut-être le dernier endroit rêvé pour rencontrer un conjoint, mais les circonstances bâillonnèrent les deux époux sous le lit de leurs amis. Chacun se demandait pourtant ce que l'autre cherchait là. Pendant que la propriétaire du refuge faisait la cuisine, ils eurent tout le temps de réfléchir sur les différentes hypothèses justifiant cette rencontre.

La cuisinière pensait avoir bien caché son amant et ne s'inquiétait de rien. Quand elle eut servi le repas, elle eut la surprise d'entendre le mari crier :

- Vous qui êtes sous le lit, venez manger, le repas est servi.

- Ah, il y a quelqu'un sous le lit?

- Attends un peu, tu va les voir venir.

Le couple sortît en tremblant de sa cachette.

- Ne craignez rien, leur dit le mari. J'ai fait cela pour que nous ne puissions plus nous séparer. J'ai fait avec ta femme ce que tu faisais avec la mienne. Maintenant, nous resterons amis pour toujours.

La tabatière
(Mundang)

Un homme prisait un tabac merveilleux. Celui-ci avait en effet l'extraordinaire propriété de lui rendre toute sa vigueur quand des ébats amoureux l'étalaient, fourbu, sur son lit. Il lui suffisait d'en priser une pincée pour retrouver toute sa force, son désir, sa fraîcheur. Pourtant, sa femme avait un amant. On le lui souffla un jour : "Chaque fois que tu vas en voyage, quelqu'un vient te remplacer auprès de ton épouse".

L'homme ne fit aucun commentaire. Il vida sa tabatière et en remplaça le contenu par du piment en poudre sans en parler à sa femme. Il dit au revoir à l'infidèle et prit la route d'un voyage qu'il ne fit jamais. Il se contenta de disparaître et revint se dissimuler à proximité de sa maison.

Attiré par son absence, le concubin vint et livra à sa complice un assaut mémorable. Une telle débauche d'énergie le vida complètement. Il gisait là sur le lit, essoufflé et rompu quand la femme lui suggéra :

- Mon mari a l'habitude d'aspirer un peu de ce tabac lorsqu'il est fatigué. Celui-ci a la propriété de lui rendre ses forces. Prends-en!

Et l'homme se bourra les narines de toute cette poudre.

Le résultat ne se fit pas attendre. Un feu violent lui envahit le nez, les bronches, la tête. Une interminable salve d'éternuements accompagnait l'incendie. Les rafales succédaient aux rafales. Le village s'en émut aussitôt. Qui pouvait bien éternuer de cette manière dans une maison dont le propriétaire était absent?

Les villageois accoururent donc. Dès la foule assemblée, le mari sortit de sa cachette et entra chez lui. L'amant, affolé, s'enfuit tout nu sous les huées, juges et témoins sur les talons. Il essaya bien de se cacher dans l'enclos des chèvres, mais le puissant sternutatoire le pressait impitoyablement. Pilonnées à bout portant, les chèvres s'égaillèrent, attirant les poursuivants. Il se tapit dans une bergerie. L'arquébusade délogea les moutons.

L'homme fut rattrapé et conduit devant le mari.

Le mari répudia sa femme et lui demanda d'aller avec son amant puisqu'elle semblait le préférer à lui.

L'homme et ses deux femmes
(Pygmée Bedzang)

Un homme avait deux femmes, l'une stérile, l'autre mère d'un enfant. La première ne lui donnait jamais à manger, même s'il avait passé la nuit chez elle. Il la quittait toujours au petit matin pour aller déjeuner chez la seconde. Troublée, la stérile s'interrogeait :

- Pourquoi mon mari s'en va-t-il si tôt quand il a passé la nuit avec moi?

Elle alla consulter un magicien. Celui-ci lui exigea du lait frais de panthère afin de lui confectionner un charme.

Elle alla voir son père et lui demanda une vache. Son père lui dit de choisir dans son troupeau celle qui lui plaisait. Elle en fit attraper une et on l'égorgea. Elle préleva une patte et alla l'offrir à la panthère :

- Panthère, viens manger cette viande.

Le fauve se régala. Elle prit une autre patte, et répéta le geste. Elle lui offrit ainsi toute la viande. Elle rentra chez son père et lui dit :

- Père, je n'ai pas eu ce que je voulais de la panthère. Donne-moi encore un mouton.

Son père lui donna un mouton et elle l'offrit de nouveau au félin. Pendant que la panthère dévorait le mouton, elle en profita pour la traire. Elle courut donner le lait au sorcier.

- Comment as-tu procédé pour recueillir ce lait, demanda celui-ci?

- Je lui ai donné à manger beaucoup de viande fraîche.

Le sorcier ajouta alors :

- Va, et fais un bon couscous à ton mari chaque jour. Apprends dès aujourd'hui qu'il n'y a pas que ton vagin que tu peux lui offrir. Donne-lui aussi à manger, et votre mariage ne finira jamais.

L'INCESTE ET L'ALLIANCE

L'inceste reçoit toujours un traitement particulier. Équivalent du parricide, il est souvent absout par les mêmes rituels. Certains groupes demandent aux coupables de reprendre publiquement leur acte, d'autres les exposent nus aux quolibets de toute la communauté. Le couple peut être libéré ensuite de sa souillure par un rituel approprié.

D'habitude, les coupables se dénoncent eux-mêmes, car l'acte est polluant sur le plan des représentations. En le commettant, on s'attire bien des malheurs: mort prématurée des enfants, maladies, malchance tenace. On est donc conduit à se purifier. Le conte du frère et de la soeur illustre cette vérité. Dissimuler les preuves de leur culpabilité n'absout pas les frères amants de leur indignité. Celle-ci est la fille aînée de leur péché, et l'enfant représente moins leur descendance que cette ignominie.

S'agissant précisément des rapports familiaux, l'histoire d'Angum Ngono permet de conf11I1d'attrait du père pour la fille. Angum Ngono est traitée comme une reine, une épouse de son père. D'où l'interdiction pour elle de sortir. Ayant été placée hors échange, hors mariage par la conjonction incestueuse avec son père, elle est incapable d'entretenir des rapports sexuels normaux.

On retient la métaphore utilisée dans le conte : nul ne doit toucher son sein. Dans d'autres versions, il est dit qu'elle avait un sein en or. La proximité excessive du père réduit à néant son mariage. La fille prisonnière de ce rapport privilégié se comporte comme un animal. Le symbolise sa transformation en singe. Son mutisme, quand elle est délivrée de cet enchantement prend dès lors un sens particulier. Elle reste enfermée dans une situation liminale tant que son père ne l'a pas délivrée, ne l'a pas insérée dans l'univers matrimonial. C'est pourquoi le devin la renvoie à lui.

Toute la société est menacée de retourner à l'animalité si les femmes interdites deviennent permises, si les lois de l'inceste ne fonctionnent plus. Par contre, nous dit le conte tikar, la fille qui évite l'inceste mérite le bonheur,

les assiduités d'un parent ne pouvant que conduire au malheur.

Si lés contes sont prolixes sur les rapports entre les pères et les tùs, les pères et les filles, ils s'étendent parfois aussi, surtout dans l'aire septentrionale, sur les conjonctions entre la mère et le fils. Le thème de l'orage, associé aux bouleversements sociaux et psychologiques se précise ici. Pideuh est précipité dans l'horreur par la furie des éléments.

La mise en scène de ce voyage aux enfers est particulièrement soignée par le conteur. Les plans s'étagent: Le reard du héros abandone S(:>nmoi intérieur pour un OIseau, avant de découvnr le Clel. Les sonorités créent l'atmosphère : la harpe. berce les moments de paix, les clapotements du vagin, entrecoupés d'éclats de tonnerre, rythment les moments troubles. Les aboiements des sept chiens et les coups de hache martèlent les instants d'angoisse. Les jeux de lumière achèvent ce décor : trous, brèches, éclairs. Le spectacle est quant· à lui marqué d'images fortes: une belle prairie verte, un orage, une femme sur le dos, tambourinant sur son vagin, des souris fendant l'espace pour atterrir sur cet organe, une bestiole encastrée dans la vulve, cette queue qui pend hors du cache-sexe, la peau constellée d'ulcères, la constitution du repas, la scène biblique de la traversée de la rivière[1], les dragons, l'abattage de l'arbre. On peut y ajouter les odeurs: ulcères, pus, matières fécales. La tension est extrême,. la violence constante. Quel contraste avec la sérémté marquant la conjonction des filles au père! Cette dernière semble presque normale, la nôtre se déroult~ dan~ une véritable ambiance de cataclysme. Comme s il fallaIt des conditions extrêmes pour créer ce type de rapports, avec à tout moment un risque de destruction du fils.

Ici aussi, la parole crue est un détonateur et participe à cette ambiance de fin du monde, mais le thème se transforme alors en celui du conjoint monstrueux, vieux poncif africain repris dans l'histoire du prétendant vêtu de serpents, et qui met en garde contre les mariages avec des inconnus, ou réglés au mépris des règles du groupe.

1 _ Luc de Heusch (1971) a montré qu'il s'agissait d'un mythe autochtone de l'Afrique centrale.

Comme dans le conte de la Petite Vieille, on assiste à une naissance à l'envers, figurée par cette scène où la mère matrone tire le berger par la tête afin qu'il entre dans la case de la sorcière. Ce voyage in utero confine aussi à la mort avec cette avalanche de pourriture que Pideuh aurait dû avaler. Le retour dans le sein maternel est aussi figuré par la souris insérée dans le sein maternel. Les rapports entre mère et fils débutent dès cet instant, et dès la disjonction installée, la vieille, furieuse, arrache la souris enfoncée dans sa chair et la jette à l'eau[1].

Cependant, une étude de l'inceste ne peut se limiter aux attitudes morales. On peut même dire que les contes invitent à dépasser les raisonnements éthiques en assaisonnant d'un humour subtil les conjonctions inattendues et en détruisant les distances maximales.

Les textes organisent ainsi des exhibitions inhabituelles, celles de ces gendres nus hissés sur le toit ou sur· un palmier devant leur belle-mère. On peut s'interroger sur les intentions secrètes des promoteurs d'un pareil spectacle. Assurément, la morale ne fut pas leur premier souci. On n'aurait pas mis la mère de l'épouse au premier rang.

n faut peut-être aller chercher l'explication chez Hiatt (1984) et même Freud qui voient dans la belle-mère un substitut de la mère, et donc une source de désirs oedipiens. Le second retrouve même dans certains mythes australiens des scènes de belles-mères tentant de remplacer leurs filles dans le lit conjugal de leur gendre. Les prohibitions instituant les comportements d'évitement entre gendres et belle-mères naîtraient ainsi de cette attraction. Notre conteur nous a d'ailleurs expliqué qu'une belle-mère accompagnant son gendre dans la récolte du vin de palme ne pouvait raisonnablement être que son amante, ce type de

1 - À Yaoundé, une jeune femme a été obligée de subir ainsi l'assaut de souris qui ravageaient sa réserve de lait en poudre parce que, lui disait-on, les enfants se métamorphosent souvent en muridés. Elle a été obligée de renoncer au raticide et on lui a conseillé plutôt de mieux allaiter son bébé pour mettre fin aux déprédations.

rapports n'étant pas rare chez les Beti. Nous avons d'ailleurs recueilli des chants éloquents sur ce thème[1].

En se mariant, la fille évince sa mère devant le gendre comme Angum Ngono a évincé la sienne devant son père. Le mariage devient donc une opération inversant ces substitutions, l'époux remplaçant le père de la fille et l'épouse la belle-mère. La tension extrême perçue lors du rapprochement du personnage maternel avec celui du fils explique un possible transfert des désirs oedipiens de la mère à la belle-mère

Mais peut-être notre explication est-elle trop compliquée. Le garçon venu courtiser la fille de la maison peut-il dissimuler le caractère sexuel de sa démarche? Ne se dévoile-t-il pas devant tous les yeux? N'est-ce point son sexe qui a guidé ses pas? il est donc réellement nu devant ses beaux-parents et ne peut devenir gendre qu'à condition d'être agréé comme partenaire sexuel de la fille, au moins sur le plan théorique. D'où le succès de la tortue et l'échec des autres. Chez les Maka, la famille du beau fils ou de la bru, à la mort d'un homme ou d'une femme, organise d'ailleurs un *kombugu,* rituel fait de brocards sur la vie sexuelle du défunt, car c'est grâce au sexe qu'il est entré dans cette famille.

Beme quant à lui introduit le règne de la confusion. Mauvais père et époux lamentable, il cherche à tout inverser pour satisfaire son avidité : le chasseur bredouille s'attribue le gibier, la matière fécale devient nourriture, l'homme est femme, le gendre belle-mère, l'épouse fille, les enfants petits-enfants, le père grand-mère. Véritable moule à antithèses, il ne peut que conduire aux conjonctions incestueuses.

Scène savoureuse que cette grand-mère équipée par la nature comme un homme et vautrée dans un sommeil qui dénoue traîtreusement son cache-sexe, rapprochement incongru parce que détruisant un écart maximal, entre père et fille. Mais le mythe de Evu Mana Bodo et le conte d'Angum Ngono sont là pour nous dire que cette conjonction incestueuse n'est pas fortuite. Ce

1 _ *Il a aimé les maîtresses de maison,*
Il a aimé leurs filles;
Il aime désormais les filles nées des filles

n'est pas un hasard si le regard apparemment innocent d'une petite fille découvre sous le pagne de l'aïeule, spécimen goulu et affameur, le phallus du père. Cet objet ne symbolise-t-il pas aussi la frustration? Ce dévoilement nous permet encore de connaître le niveau d'expérience des enfants. Dans une société où le vêtement était sommaire et réservé à une certaine catégorie, où les enfants allaient nus, où aujourd'hui encore, à sept ans l'on doit déjà assumer la charge des cadets et leur surveillance, l'on s'instruit tôt sur les différences entre les sexes. Le conteur s'amuse malicieusement à ce niveau, car il sait qu'à cet âge, on connaît bien les différences entre garçons et filles. Le frère est donc directement comparé au père, la grand-mère à la fille, d'où la surprise: la grand-mère est le père.

Le rapprochement entre Angum Ngono et la fille à la carapace d'écorce permet d'éclairer certains aspects des différents contes. L'attrait sexuel peut menacer la société de dérèglements soit par l'irruption de l'inceste, soit par le déséquilibre des ratios sexuels ou le renversement du droit d'aînesse. Mais il peut aussi auréoler la femme, Silé ou la fille aux poils kilométriques par exemple, d'un éclat tel que tout ce qu'elle fait est bien fait. Si le poil est jugé repoussant ailleurs, il ajoute à la séduction pour la plus glabre des races, la négro-africaine.

L'une des deux filles est reléguée à l'animalité, l'autre à la Itvégétalitélt,c'est-à-dire hors du monde de la sexualité humaine. Dans les deux cas, les maris doivent les reconquérir, établir une communication harmonieuse, quête symbolisée par le vol de la peau repoussante et l'épreuve de la parole. Lait ou huile, il s'agit de cuisine. Le monde culinaire fait partie de l'univers de la sexualité organisée, et on entre dans l'un en pénétrant dans l'autre. Le jour de ses premières règles, la jeune Maka de l'Est Cameroun prépare un repas et distribue cette nourriture à tous les siens. Pour annoncer sa première indisposition menstruelle à sa mère, la jeune Voûté subtilise la pierre à moudre et la dissimule dans la réserve de farine de la maison[1]. De même voit-on la pourriture ou la matière fécale

1 _Communication orale de Célestin Ngoura de l'Université de Yaoundé 1

ansformée en nourriture à chaque conjonction Incestueuse avec un personnage de caractère maternel. La fille muette a un défaut de communication avec son partenaire dans la mesure où elle est sexuellement inaccessible. En retrouvant ses qualités de cuisinière, elle réintègre l'univers de l'alliance et peut corriger cette déficience. Les lecteurs de Perrault se souviennent de l'anneau de Peau d'Âne, cousine européenne de nos deux camerounaises, dans la galette destinée au prince. Dès cet instant, elle cesse d'être une monstruosité pour s'insérer dans la stucture matrimoniale de la société. Elle quitte la pénombre floue des rapports oedipiens avec le père pour s'inscrire dans un cycle d'échanges matrimoniaux.

À ces interruptions s'opposent les excès de Lhoh, prototype même de l'importun, et dans les contes massa, de la sottise. Il est marqué par ses débordements, sa présence oppressante. Le galant homme peut admirer sincèrement la femme de son ami. Seul le fou ira dormir sous le lit conjugal de ce couple, et comparer sa propre femme à celle-là. Seul un inconscient invitera les passants à aller admirer la toison pubienne de sa femme. On pourrait donc situer le partenaire idéal entre Mpim Nguda et Lhoh, l'un restant en deçà, l'autre se situant au-delà de la sexualité prescrite. Il ne pourra cependant connaître le bonheur conjugal qu'en se libérant de l'emprise de sa famille, surtout s'il est l'époux d'une Vénus comme Silé, la belle Badjué.

Silé en plus d'être travailleuse, a une chevelure abondante et une pilosité généreuse. Elle a un écart entre les incisives supérieures, des dents blanches. Bâtie en force, elle joint à la grâce d'une poitrine somptueuse l'opulence d'un postérieur épanoui. Silé est partie parce que ses capacités et sa beauté lui ont attiré la haine de tout le village.

Il s'agit là d'un problème qui vicie particulièrement l'atmosphère dans les familles (Abega, 1992). Duraqt notre séjour à l'Est, nous l'avons vécu au quotidien. A cause d'une évolution vers l'endogamie chez les Maka, proches parents de nos Badjué,· les donneurs et les preneurs de femmes cohabitent dans les mêmes agglomérations et s'immiscent généralement dans les affaires des couples. La belle-mère, les soeurs non mariées de l'époux se liguent contre l'épouse, ce qui entraîne une instabilité matrimoniale parlois proche de la divagation, et donc, une multiplication des partenaires pour chacun des époux.

Le texte badjué est particulièrement important parce qu'il nous renseigne sur l'éros de cette population de l'Est Cameroun. Celui-ci diffère bien peu de celui des différents peuples de la forêt, Maka, Bassa ou Beti, et entretient une grande familiarité avec les autres cultures du Cameroun. Mi-conté, mi récité, il est l'un des témoignages encore vivaces d'un genre en plein recul. Son lyrisme cru, ajouté à la vigueur d'images particulièrement épicées, nous permet de réfléchir une fois de plus sur le dire de populations autrefois peu vêtues.

Pouvaient-elles avoir les mêmes idées, les mêmes réactions sur la sexualité que leurs héritiers d'aujourd'hui? Si l'on pouvait parler ainsi de la femme aimée, le peut-on encore?

Ce qui importe aussi pour nous, ce sont les usages de la toilette intime de Silé, qui révèlent une pratique de ce qu'il est convenu d'appeler le *dry sex.* Les femmes combattent les séct:étions intimes, ce qui peut faciliter la transmission du VIH en favorisant l'irritation des muqueuses au cours des rapports sexuels.

Tous ces soins chantés publiquement par le conteur et connus des époux et des amants, montrent combien l'acte sexuel est un acte normal, même s'il n'est pas conçu comme banal. La société le présente aux jeunes comme la récompense d'un certain accomplissement, découvre-t-on avec Wala Penek, le Poucet musgum. Il faut passer certaines épreuves pour accéder au plaisir sexuel, schéma familier aux sociétés imposant l'initiation aux jeunes. Il faut le mériter. Celui qui étale les qualités requises peut alors accéder au mariage.

L'épreuve du rasage revêt un caractère nettement oedipien, mais les deux autres retiennent l'attention par leur aspect didactique dans la mesure où elles formulent les deux alternatives d'un même dilemme : savoir découvrir ce qu'on nous cache et que l'on doit nécessairement connaître, apprendre à refréner nos élans devant les mystères facilement accessibles, mais dont une curiosité prématurée nous ôterait le véritable

bénéfice. La porte de la plénitude sexuelle donne sur le !TIange et s'ouvre devant ce mélange d'audace IntellIgente et de contrôle de soi. Peut-il y avoir meilleure leçon à enseigner aux jeunes sur la sexualité?

La cornplainte de Silé

(Badjué)

Silé Iviens me dire au revoir.
Silé, que me reproches-tu?
Nos confidences, Silé,fleurissent désormais les épopées.

L'amour qu'elle nounissait pour moi avait franchi les frontières du naturel. Quand elle me faisait la cuisine, nos voisins pensaient qu'elle attendait dix invités. Les champs qu'elle cultivait seule laissaient croire à l'oeuvre d'une foule. Ils étaient larges comme ... comme vos aéroports d'aujourd'hui.

Femme problème,
Femme dilemme,
Que me reproches-tu?
Viens me dire au revoir.

Silé avait les cheveux d'une ondine, une longue crinière retombant en boucles floconneuses sur une croupe drue comme celle d'une jument. Elle avait les grands yeux verts des galagos, et un visage orné de tatouages d'une rare élégance. Ses dents, divisées par un écart entre les incisives, scintillaient comme un morceau de manioc cru au fond d'un ruisseau. Ses seins orgueilleux défiaient les poitrines agressives des chimpanzés en nounice. Ses cuisses rondes et pleines éclipsaient les plus beaux galbes chez les grandes *Rana goliath.* Son corps habillé de duvet m'ensemençait l'épiderme de frissons, car il avait la douceur veloutée des mygales. La toison de son pubis, rebelle à la discipline de ses caches-sexes, s'échappait en flammèches de jais. Aussi, aucun mâle n'avait jamais su résister à cette beauté venue d'on ne sait où.

Femme problème,
Femme dilemme,

1 - *SUé,* ou *esUa* dans les langues voisines, dont le Beû, désigne une femme dans sa deuxième jeunesse, belle encore, très désirable et souvent, non mariée. Il n'est pas toujours recommandé pour un jeune homme de fréquenter une telle compagne car, elle est toujours soupçonnée d'ajouter au pouvoir de ses charmes naturels celui des philtres et des envoûtements.

Que me reproches-tu?
Silé, viens me dire au revoir.

Silé, toute en courbes et en rondeurs, avait brisé tous mes lits de rachis de raphia. Quand elle me caressait, les ongles de ses orteils lacéraient les couvertures. Nos étreintes duraient souvent sept jours et sept nuits, et il me fallait maintenir l'érection de mon "corps d'homme" en mâchant force écorces aphrodisiaques[1] pour qu'à la fm de la semaine Silé puisse enfm jouir.

Viens me dire au revoir,
Femme problème,
Femme dilemme,
Silé, Pourquoi m'as-tu abandonné?

Nous étions toujours à deux, nous allions aux champs à deux, à la pêche à deux! Maman en était devenue jalouse, mon père aussi, et même mes frères, mes soeurs, mes cousins du village. Silé n'eut jamais de complaisance pour aucun autre homme. Même pas pour un possesseur de *nkono keu,* la "queue de la panthère". La panthère a une queue si forte qu'elle en soulève les bêtes les plus grosses. Quand elle a abattu un animal, elle le plaque sous son ventre, l'enroule de cette extrémité et peut grimper ainsi avec un potamochère ou une antilope sur la fourche des plus grands arbres, là où elle entrepose son gibier avant de le consommer. Il y a des hommes à la virilité' si vigoureuse qu'elle se compare à cette queue. Peut-être l'attisent-ils avec certains charmes. Un homme qui la fait goûter à une femme la détourne définitivement des autres hommes. La seule fois que Silé sourit à quelqu'un au village, celui-ci en perdit défInitivement sa virilité.

Elle rajeunissait constamment son "corps de femme" avec des ovules de feuilles de *meboe*[2] et des lavements de feuilles de tabac[1], s'offrant chaque jour une nouvelle virginité, une chair toujours plus ferme.

- C'est après trente ans de mariage que je te donnerai un fils, m'avait elle dit.

Elle n'était sûrement pas nymphomane. Peut-être l'Ew de son ventre était-il friand de la semence du mâle.

Tu es partie il y a dix ans, Silé, mais ma mère, mes tantes récoltent toujours les vivres de tes vieilles plantations.

Silé, viens me dire au revoir,
Femme problème,
Femme dilemme,
Le mariage unit deux personnes.
Reviens,
Viens me dire au revoir.

Quand tu allais à la pêche, les femmes, les hommes, mes tantes venaient admirer tes prises. Elles en fermentaient d'aigreur car, disaient-elles, tu allais vider les cours d'eau de leur faune. Elles bouillaient de fureur devant tes champs, craignant qu'ils ne dévorent toute la forêt.

Silé, viens me dire au revoir.
Silé, je t'attends comme la terre attend la pluie.
Elle souffre
Sans en parler aux hommes.

Aucune autre femme ne peut te remplacer. Je crois que je mourrai célibataire, même si aucun célibataire ne se voit quittant la terre sans épouse. Pourquoi les belles-familles s'immiscent-elles dans les affaires des foyers? Pourquoi la belle-mère s'érige-t-elle en procureur de sa bru? Pourquoi mes soeurs ne se sont-elles pas mariées? Pourquoi sont-elles restées dans ce village pour chasser ma Silé? '

Silé, je t'attends,
Viens me dire au revoir.
Le mariage unit deux personnes.

1 - Le conteur précise qu'il s'agit de l'écorce de *nuong, tombo* chez les Beti, connu des scientifiques sous le nom de *Carpolobia lU/ea,* Polygalacées. Celle-ci aurait des vertus aphrodisiaques, et on conseille aux adolescents ses racines pour s'assurer une belle vigueur sexuelle.

2 _Pluriel de *aboe,* arbuste identifié sous le nom de *Alchornea cordifolia,* Euphorbiacées. Ses feuilles préalablement cuites au feu sont introduites dans le vagin pour en diminuer les sécrétions et raffermir ses muscles, car les dégoulinements sont conçus comme particulièrement dégoûtants. Il s'agit là d'un traitement qui fait partie des usages courants des femmes de l'Est Cameroun. Certaines se l'administrent deux fois par semaine.

1 _*Nicotiana tabacum,* Solanacées. Administrée en lavements, le tabac complète l'action de *A. cordifolia.*

Frère et soeur

(Beti)

Un jour, un garçon et sa soeur allèrent à la pêche. Il s'agit de cette pêche où l'on met beaucoup de temps, séchant les prises au fur et à mesure. Ils n'avaient prévu qu'un lit, et la nuit, ils dormaient ensemble. La soeur conçut et accoucha. Que faire? La campagne de pêche tirait à sa fin et il fallait rentrer au village.

Les frères amants décidèrent d'abandonner le nouveau né. Ils ramassèrent leurs affaires et le laissèrent donc là. ns avaient parcouru une certaine distance quand un chant éclata denière eux :

Soeur etfrère,
Partis pour une campagne de pêche,
N'avaient pas deux lits,
Rien qu'un seul.

Catastrophe! L'enfant était sur leurs talons. Les lois réprimant l'inceste sont dures. La honte est plus cruelle encore. Ils sautèrent sur l'enfant, le muselèrent et décidèrent de lui fermer la bouche pour l'éternité. Ils le tuèrent donc proprement et abandonnèrent le petit corps sans vie.

ns étaient sur le point de traverser un ruisseau quand le chant les fit sursauter:

Soeur etfrère,
Partis pour une campagne de pêche,
N'avaient pas deux lits,
Rien qu'un seul.

Le petit cadavre les suivait. Il fallait l'enterrer, l'enterrer au plus vite. Aussitôt dit, aussitôt fait. Allégés de ce poids, ls reprirent leur chemin. La répétition avait gravé le chant dans leur esprit. Aussi crurent-ils à un tour de leur imagination quand, à l'entrée de leur village, l'air retentit de la voix du bébé. Il était couvert de la terre de sa sépulture, portait les traces des coups reçus, mais c'était bien lui. Il était trop tard à présent pour dissimuler la vérité. Déjà, la nouvelle circulait de bouche à oreille ...

Angum Ngono
(Manguissa)

Un homme engendra plusieurs filles. Il donna à chacune le nom d'une variété de bananes. Une s'appelait d'Elat Ekon, une autre Obela Ekon, une troisième Bitun Bekok ... Ainsi de suite." Il eut une fille à la peau éclatante. Il se dit :

- Cette fille est si belle, si jolie. Je ne lui donnerai plus un nom de banane. Je l'appellerai Angum Ngono. Il l'appela donc Angum Ngono.

Ses filles grandirent. Pendant leur enfance, Angum Ngono reçut l'interdiction de sortir de la maison. Son pied ne devait pas non plus toucher le sol. Si une nécessité l'appelait dehors, on tapissait le sol de nattes, et elle marchait sur ces nattes. Mais un jour, ses parents allèrent au champ, la laissant avec ses soeurs. Prise d'un besoin pressant, elle voulut se rendre derrière la case. Elle demanda à ses soeurs de couvrir son chemin de nattes. Ses soeurs lui rirent au nez et répondirent:

- Nous ne le ferons pas. Que ton père et ta mère viennent les dérouler pour toi. C'est eux qui ont décidé que ton pied ne devait pas fouler le sol.

La pauvrette se leva pour sortir. A ce moment, un homme qui passait par là la vit. La jeune fille se rendit derrière la case et revint. Le soir, quand son père rentra des champs, l'homme se présenta et lui dit :

- rai vu une fille de ta maison aujourd'hui. Il me faut l'épouser à tout prix.

Alors le père se mit à faire l'appel, demandant à chacune de ses filles de venir :

- Elat Ekon, Elat Ekon!

- Oh, pourquoi mon père m'appelle-t-il?
Si c'est pour me punir,
Si c'est pour me punir, je viendrais,
Elat Ekon n'est pas une fille.

Toutes les fills défilèrent. Il ne restait plus qu'Angum Ngonc. Le coeur du père se mit à battre la chamade, car il tenait beaucoup à celle-ci. Il n'avait

jamais voulu s'en séparer, ni pour la marier, ni pour autre chose. L'homme lui dit :

- La fille que j'ai vue ce matin est encore dans la case. Tu ne l'as pas encore appelée.

L'homme se mordit les lèvres et appela:

- Angum Ngono, Angum Ngono :

- Oh, pourquoi mon père m'appelle-t-il?
Si c'est pour me punir,
Si c'est pour me punir, je viendrais,
Angum Ngono n'est pas une fille.

Quand elle sortit de la case, l'homme s'écria:

- Cest elle, c'est elle que j'ai vue ce matin.

Le père en resta saisi. Il demanda à sa fille si elle acceptait ce prétendant. Celle-ci répondit par l'affirmative. Il n'y avait plus d'alternative. Il fit les recommandations suivantes à son nouveau gendre :

- En emmenant ma fille, sache qu'il est interdit de toucher son sein.

Le mariage fut donc célébré, et les époux gagnèrent le domicile de l'homme. Un jour, ils jouaient ensemble. Le mari ne put s'empêcher de porter sa main sur la poitrine de sa femme. Aussitôt, elle se transforma en guenon, bondit dans la forêt et disparut. Quand on l'avait mariée, on avait demandé à Elat Ekon d'aller l'accompagner. Celle-ci n'avait pas encore regagné le domicile paternel. L'homme décida d'épouser cette dernière en compensation, selon la coutume du sororat. Ils s'unirent et commencèr6l1t leur vie commune. Elat Ekon conçut et mit au monde une fille à laquelle ils donnèrent le nom d'Angum Ngono en mémoire de la chère disparue. Son souvenir ne les avait jamais quittés. Quand Elat Ekon allait au champ, elle travaillait toujours en pleurant sa sOeur. Elle avait composé une complainte qui disait:

Angum Ngono fille de mon père se, se, segele,
Suis-je venue t'accompagner se, se, segele,
Ou me marier? se, se, segele,
Angum Ngono fille de mon père se, se, segele,
Je suis venue t'accompagner se, se, segele,
Pourquoi accompagner devient-il se marier? se, se, segele,
Ton homonyme crie là sur le sol se, se, segele,

Un jour, ayant sat.tgloté u:ne fois de pl';1s, elle vit venir sa soeur. Celle-et répondit à ses complalOtes :

Elat Ekonfille de mon père, se, se, segele,
Mon père a interdit se, se, segele,
À quiconque de toucher mon sein se, se, segele,
Une pourriture a touché mon sein se, se, segele,
Et mon derrière est devenu calleux se se segele,
Des callosités nées dufrottement des branches se, se, segele,
Mes dents sont baveuses se, se, segele,
À macher des fruits sauvages se, se, segele.

Elle accourait maintenant chaque fois qu'elle entendait sa soeur. Arrivée, elle ôtait sa peau de singe, empoignait une houe et se mettait à travailler en chantant:

C'est ainsi qu'on travaillait, kolot kolot,
C'est ainsi qu'on travaillait, kolot kolot ...

Elle abattait toute seule le travail de cinq personnes. Quand elle avait fini, elle enfilait sa peau de singe et regagnait la forêt. La scène se répétant chaque jour, Elat Ekon décida d'en ndre compte à son mari. Elle lui dit :

- Je vois Angum Ngono chaque jour dans la forêt. Elle vient m'aider à labourer le sol et à bercer notre enfant.

Le mari lui demanda la conduite à tenir, et ils décidèrent de consulter le devin. Le matin, comme ils l'avaient décidé la veille, il se rendit chez Ngam Sosolo. Celui-ci l'accueillit par la formule consacrée :

- Tsarrr, perché sur le pennisète,
Perché sur la tige annelé du pennisète.
Si tu n'étais pas matinal,
Tu n'aurais pas les jambes mouillées de rosée.
Si tu n'étais pas tombé sur un rocher,
Tu n'aurais pas les genoux écorchés.
Si tu étais venu plus tôt,
Tu m'aurais trouvé mangeant une cuisse de moustique.
Accompagnée d'une banane rassise.

Va, et dissimule-toi aux abords du champ. Elle reviendra aider sa soeur. Attends qu'elle ait ôté sa peau de singe et l'ait accrochée. Tu la prendras alors et tu t'enfuiras avec. Quand elle voudra la remettre après le

travail, que sa soeur l'empoigne et la ramène au village. Ne la laissez plus regagner la forêt. Elle en perdra l'usage de la parole. Conduisez là alors chez son père. Celui-ci saura comment la soigner.

Ce jour là, Elat Ekon était partie au champ comme de coutume. Elle avait repris sa complainte :

Angum Ngono fille de mon père se, se, segele,
Suis-je venue t'accompagner se, se, segele,
Ou me marier? se, se, segele,
Angum Ngono fille de mon père se, se, segele,
Je suis venue t'accompagner se, se, segele,
Pourquoi accompagner devient-il se marier? se, se, segele,
Ton homonyme crie là sur le sol se, se, segele.

A peine avait-elle fini que sa soeur survint en chantant elle aussi:

Elat Ekonfille de mon père, se, se, segele,
Mon père a interdit se, se, segele,
Á quiconque de toucher mon sein se, se, segele,
Une pourriture a touché mon sein se, se, segele,
Et mon derrière est devenu calleux
Des callosités nées dufrottement des branches se, se, segele,
Mes dents sont baveuses se, se, segele,
Á mâcher desfruits sauvages se, se, segele.

Se défaisant de sa fourrure. elle la rangea et empoignant la houe. se mit à scander :

C'est ainsi qu'on travaillait, kolot kolot,
C'est ainsi qu'on travaillait, kolot kolor...

Son mari, de sa cachette. ne la perdait pas de vue. Il guettait la peau. Il réussit à la subtiliser et disarut. av~ Absorbée par son labeur. la femme guenon n avait en suivi de ce jeu. La journée finie. sa soeur se mIt à arranger ses outils, et elle pensa à remettre sa fourrure pour retrouver la brousse. La peau s'était volatilisée. Surprise. elle interrogea sa soeur :

- Où est ma peau de singe? Comment vais-je maintenant vivre dans la forêt?

- Parce que tu tiens à repartir dans la forêt? 11;1i répondit sa soeur. Moi je crois plutôt que tu devrais revenir avec moi au village. Puisque ta peau s'est perdue. rentrons ensemble.

Sa soeur se saisit d'elle. et elles revinrent au village. Quand elle atteignit celui-ci., sa bouch~ se scella hermétiquement. Elle ne pOUVaitplus proferer un mot. On la conduisit aussitôt chez son père. Son père à son tour courut chez Ngam Sosolo. Celui-ci ne change jamais sa formule:

- Tsarrr, perché sur le pennisète,
Perché sur la tige annelé du pennisète.
Si tu n'étais pas matinal,
Tu n'aurais pas les jambes mouillées de rosée.
Si tu n'étais pas tombé sur un rocher,
Tu n'aurais pas les genoux écorchés.
Si tu étais venu plus tôt,
Tu m'aurais trouvé mangeant une cuisse de moustique.
Accompagnée d'une banane rassise.

Va! Tu mettras de l'huile sur le feu. Tu la couvriras soigneusement et tu attiseras le feu sous la marmite. Suspends un gros iule au-dessus de la marmite. là où la fumée est le plus dense. Attends la suite des événements.

L'homme suivit ces instructions à la lettre. La marmite sur le feu. il suspendit le mille-pattes au-' dessus. La fumée, en montant. frappait la bestiole de plein fouet. Elle se tordait dans tous les sens. Quand Angum Ngono vit cela. elle hurla instinctivement:

- L'iule va tomber dans l'huile. l'iule va tomber dans l'huile ...

Elle retrouva dès lors l'usage de la parole, et redevint comme avant. Elle ne tarda pas à reprendre son éclat. redevint la belle fille qu'elle était...

Le frère qui voulait épouser sa soeur

(Tikar de Nditam)

Un jour, Ngbatu alla trouver sa soeur Mundoh et la demanda en mariage. Surprise, elle lui répondit que c'était impossible, car il était son frère, né de son père et de sa mère. Elle alla rendre ensuite compte à sa soeur Nyindié de la proposition incongrue de Ngbatu, car celle-ci l'avait troublée.

Cependant, ce dernier était loin de se décourager. Un matin, il lima sa machette dans l'intention de tuer sa soeur si elle se refusait à lui une nouvelle fois. Celle-ci n'osa pas violer les lois de l'inceste, et son frère, fâché, brandit son arme et lui coupa le pied net. Terrorisée, Mundoh demanda à sa soeur de la prendre sur son dos et de l'emmener au village voisin où elle comptait s'installer. Les deux soeurs furent recueillies par une vieille femme.

Le chef fut à son tour séduit par l'étonnante beauté de l'unijambiste et s'éprit d'elle. Il exprima son voeu de l'épouser.

La première femme du chef vint rendre visite à la nouvelle épouse. Elle la trouva en train de dormir. Elle souleva son pagne et remarqua l'infirmité de Mundoh. Elle courut chez elle et couvrit son mari de brocards. Comment pouvait-on tomber amoureux d'une infmne?

Pris de honte, le chef décida d'organiser une fête. Tous ses· sujets devaient y assister. Les unijambistes seraient tués. Nyindié décida d'emmener sa soeur chez un guérisseur. Le serpent boa remplissait cet office. Il avala Mundoh, et celle-ci ressortit avec ses deux jambes. Il lui demanda alors de se mesurer à la course avec un chien. Il n'y eut ni gagnant, ni perdant. Le praticien en conclut que sa patiente était guérie.

Le jour de la fête arriva. Au matin, le chef envoya quérir Mundoh et sa soeur. Celles-ci lui demandèrent de venir les chercher en personne. Le chef fit tapisser le sol de nattes de la chefferie au domicile de Mundoh. Celle-ci arriva au lieu des cérémonies sur ses deux jambes. Le chef fit alors venir sa première épouse et ordonna son

exécution sur la place publique. Mundoh alla s'installer à la chefferie et devint reine. Il récompensa le serpent boa avec un sac de sel et une dame-jeanne d'huile de palme.

Le piège

(Maka)

Un roi avait une très belle fille. Quiconque venait demander sa main devait affronter un certain nombre d'épreuves. Les hommes et les animaux affluaient. Il vint ainsi trois mille prétendants. Un piège avait été monté sur le toit du chef car, la maison royale grouillait de souris. Le ressort du piège était détendu, et il fallait le courber pour l'armer. Après avoir tendu le piège, on frappait dans ses mains pour faire fuir les souris, en espérant que dans leur retraite, une se laisserait prendre. Le rongeur capturé, on le retirait vivant du piège pour le tuer de ses mains.

Le premier soupirant, comme tous les autres d'ailleurs, avait un cache-sexe pour tout vêtement. C'était la mode à l'époque. Il monta sur le toit, enclencha la souricière et réussit à capturer une bestiole. Comme il se baissait pour attraper la souris et l'achever, la corde de son cache-sexe se rompit. Sa belle-mère se tenait devant lui, suivant tous ses faits et gestes. Confus, il porta les mains à son sexe pour le dissimuler aux yeux de celle-ci, lâchant sa prise, qui ne demanda .pas son reste. On se moqua de lui, on le fit descendre de son perchoir et on le fit partir par un chemin détourné pour l'empêcher d'informer ses rivaux des subtilités de l'épreuve.

Tous les candidats connurent le même échec. Après les hommes, les animaux défilèrent, sans plus de succès. Il restait la tortue.

On la hissa sur le toit, et elle connut la même réussite avec le piège. Dès qu'elle voulut se courber pour prendre la souris, la corde de son cache-sexe se cassa. Toute à sa tâche, elle ne se soucia pas de sa nudité. Une fois la bête achevée, elle s'excusa poliment devant sa belle-famille. Celle-ci la porta en triomphe, et le roi lui remit la fille.

Il la fourra dans sa carapace et prit le chemin de son domicile. Sur son chemin, elle croisa la panthère. Celle-ci lui dit :

- Ainsi, 'apès les nouvelles, c'est toi qui as gagné la fille du roi, nusérable. Est-ce vrai?

- Tu l'as dit toi-même, je suis un misérable C?ent puis-je épouser une telle fille? N'y étais-tu pa~ tOl-meme?

. La panthère se saisit de la tortue et la secoua vigoureusement. L'épouse jaillit de la carapace, et la panthère l'emmena.

. Jamais à court d'idées, la tortue tua une chèvre et fit dIre à tous les animaux qu'il organisait une fête. Il creusa un trou, y entra et demanda qu'on le recouvre de la peau de la chèvre. La panthère, en arrivant, devait chanter:

- Ô Kulu, envoie donc la musique que tu as emportée dans l'au-delà.

Les invités affluèrent, et tandis qu'on mangeait, on fit part à la panthère des dernières paroles de la tortue. Il les répéta devant la foule réunie. Le tam-tam battit alors sous le sol. Bientôt, on ne parla plus que de la tortue et de cette merveille. Sa célébrité grandit tellement que la panthère en fut jalouse. Il ordonna à ses amis :

- Tuez-moi, même si je vous résiste. Enterrez-moi et recouvrez ma tombe de ma peau. Invitez alors les animaux, et demandez-moi de jouer du tambour.

Il ne savait pas que la tortue avait tué une chèvre à sa place.

Au jour dit, on l'appela au bord de sa tombe, on l'appela longtemps, on le supplia, mais le tambour demeura muet. Ainsi mourut la panthère, et la tortue récupéra sa femme.

La belle-mère sous le palmier

(Ewondo)

Je ne sais plus ce que faisait la femme sous ce palmier. Peut-être avait-elle voulu repartir chez elle très tôt, et son gendre avait-il insisté pour qu'elle prenne un viatique avant d'emprunter le chemin de son village. Il avait vraiment insisté. Sa belle-mère ne pouvait entreprendre un tel voyage sans goûter une dernière fois au nectar de ses arbres. Elle fut très matinale. Tant de diligence tira précipitamment son gendre du lit, l'esprit à moitié enfumé par les vapeurs du sommeil. Il n'eut que le temps de nouer son pagne à la diable. Il n'y avait rien d'autre sous cet habit. Il avait saisi son baudrier à grimper et ses calebasses, et avait couru à son meilleur palmier, suivi par sa chère belle-mère.

Il s'unit au palmier par le cerceau, le calant confortablement au niveau de ses hanches. Durant son ascension, il sentit l'appareil tourmenter constamment le noeud de son pagne. Parvenu à la hauteur de ses calebasses, il se cala confortablement avant de les détacher des fleurs dont elles buvaient le suc. La ceinture végétale froissa un instant le bourrelet d'étoffe qui retenait son vêtement. Et pendant qu'il recueillait la précieuse sève, il renouvelait de temps à autre sa position par un rétablissement. Et chaque fois, le baudrier pétrissait le noeud de son pagne.

Sous le palmier, sa belle-mère, le nez en l'air, ne le quittait pas des yeux. Bien qu'il fût à trente mètres du sol, il n'éprouvait pas de vertige. Une longue pratique avait rendu ces gestes mécaniques chez lui. Après avoir raccroché un instant sa calebasse sur l'arbre ou à la boucle de son appareil à grimper, il choisissait instinctivement une position, s'adossait confortablement à son cerceau, ajustait la position de ses jambes et pouvait libérer ses mains pour transvaser le vin. Il reprenait alors le vase et continuait son ouvrage. Ces gestes répétés toutes les cinq minutes assuraient son confort et sa sécurité.

Il venait de renouveler la même précaution. Il avait senti une fois de plus, sans y prêter la moindre attention, son pagne tiraillé à gauche, puis à droite, puis à gauche

encore... Cela durait depuis que son baudrier l'avait attaché au palmier. Tl tenait maintenant sa calebasse, désormais pleine entre ses eux I?ains, s'apprêtant à ahever sa récolt,e. Soudam, Il sentIt son pagne glisser, s envoler. Sous 1arbre, sa belle-mère ne le quittait pas des yeux...

Berne
(Maka)

Un homme appelé Berne passait tout son temps à tromper les autres. Il trompait aussi bien les adultes que les enfants, aussi bien les hommes que les femmes. Un jour, il dit à sa femme:

- Nous devons aller tendre des pièges pour nourrir nos enfants et nos bouches. Voilà longtemps que nos enfants n'ont mangé de viande.

La femme répondit que c'était une bonne idée. L'homme lui demanda le lieu le mieux indiqué.· Elle répondit que la forêt profonde lui semblait le meilleur endroit, car peuplée de grosses bêtes.

Ils enfilèrent donc le sentier de la forêt. Chemin faisant, le mari questionna sa femme:

- Quel genre de pièges veux-tu tendre?

- Les fosses. Je creuserai un grand trou que je couvrirai de feuilles et d'herbes. Si un animal tombe dedans, tu viendras l'achever.

- Moi je tendrai des collets, une simple branche pliée avec un fil et un noeud coulant au bout sufftra.

Ils ftrent comme conclu. Berne installa ses pièges à côté de ceux de sa femme. Elle avait creusé cinq fosses. Il encercla celles-ci de ses collets. Et ils retournèrent au village.

Berne dit à sa femme:

- Nous irons visiter nos pièges demain.

Au petit matin Berne demanda à sa femme de l'attendre pendant qu'il faisait un saut rapide chez un de ses amis. Cependant, il se précipita dans la forêt pour aller inspecter les pièges. Le premier n'avait rien pris, le second aussi. En arrivant au troisième, il constata que s'il lui réservait le même accueil que les précédents, la troisième trappe de son épouse contenait, elle, un éléphant. Tous ses pièges étaient intacts. Il trépigna de colère en criant:

- Comment survivre dans notre village lorsque chacun saura que mes pièges n'ont rien tandis que ma femme capture des éléphants?

Il tira le pachyderme par les défenses et alla le disposer sur un de ses collets, puis revint au village. Il s'étendit sur un lit de bambou à côté de sa femme qui faisait la cuisine et feignit de s'endormir, puis de rêver tout haut Sa femme le réveilla. TIlui dit :

- Ampigui, j'ai w en songe un gros éléphant dans nos pièges, un véritable monstre.

Il répéta la même scène deux fois. Sa femme lui dit :

- Allons voir ces pièges. Quand tu rêves comme cela, c'est qu'il y a quelque chose. Tes rêves se réalisent toujours.

Ils prirent quelques gens pour les accompagner et entrèrent dans la forêt

TIconduisit sa femme à son piège.

- Oh, il y a un éléphant dans mon piège, s'écria soudain Berne.

- Ne t'agite donc pas ainsi, calme-toi et visitons les autres pièges, lui dit sa femme.

Elle s'arrêta au bord de sa fosse. Le fond gardait encore les empreintes du pachyderme.

- Cest mon éléphant, crla-t-elIe. Cest en voulant fuir de mon piège qu'il est tombé dans le tien. C'est mon éléphant!

- Femme, ne parle pas comme une insensée. Qu'il soit mort dans le tien ou le mien, il va dans la même maison. Empbrtons-le.

TIsle transportèrent au village. Beme dit aux enfants de dépecer la bête et d:etreposr les quartiers de viande non dans la CUlsme, malS dans la grande maison'. L'éléphant fut découpé, et les instructions de Berne suivies. Et Berne dit à sa femme :

- Ampigui. choisis le morceau qui te plaît

Elle voulut ramasser une cuisse.

- Eh, serais-tu insensée? Une cuisse? Pourquoi en faJ.re?

Il en alla de même pour tous les autres morceaux. Bientôt, il n'y eut plus rien à prendre. Elle dit:

- Je choisis la bouse.

- Voilà, femme, tu as fait un bon choix. Tu mettras tout cela sur la claie, et tes enfants et toi, vous en mangerez accompagné de feuilles de manioc ou de légumes d'une autre variété.

Et il interdit derechef l'accès de sa case à sa femme et à ses enfants.

L'épouse se mit en colère. Quoi! Elle et ses enfants condamnés à ne plus mettre les pie4s dans la grande case, celle des hommes, celle de Beme alors que c'était son éléphant à elle? Elle prit sa hotte et se rendit aux champs pour chercher des feuilles de manioc, car la faim tenaillait ses enfants.

Il y avait une vieille femme là-bas dans la forêt. La femme de Berne buta soudain contre une racine. Elle prenait sa machette pour la couper quand elle entendit:

- Non, non, ne me coupe pas. J'ai quelque chose à te dire.

Elle remit sa machette dans la hotte et la racine lui donna ce conseil :

- Va voir la vieille de la forêt, elle t'aidera.

La femme se rendit auprès de la vieille, et celle-ci s'écria:

- Que vas-tu faire de ces feuilles et de ces tubercules de manioc alors que vous avez abattu tout un éléphant?

- Ô vénérable mère, il ne m'a rien donné pour mes enfants et moi. Il nous a tout simplement ordonné de ramasser les excréments et de les faire sécher afin d'en assaisonner nos plats de légumes. Mes enfants avaient faim et m'ont prié de venir chercher des feuilles de manioc pour leur faire à manger.

La vieille femme lui remit des feuilles en lui recommandant de rentrer, de surveiller les faits et gestes de son époux, et de profiter de la première absence que lui imposerait une exigence de la nature ou la soif pour entrer dans la case et frotter la marmite d'éléphant de ces feuilles.

La malheureuse revint donc au village et se mit ~ accommoder ses légumes tout en gardant un oeil attentif sur tous les mouvements de son époux. Ce dernier ne tarda pas ~ sortir. Ampigui en profita pour aller accomplir la prescription de la vieille de la forêt. Elle regagna sa cuisine avant le retour de son époux.

Beme ramena du piment et des épices variées. Tl les mit dans la marmite et ajouta de l'eau. Tl s'assit et attisa le feu. Bientôt, le fumet lui apprit que sa cuisine était prête. Il essaya d'enlever la marmite du feu, mais celle-ci était encore trop chaude. Il alla chercher un chiffon pour ne pas se brûler les doigts. Quand il revint avec, quel ne fut pas sa surprise de trouver sa marmite loin du feu! Tl applaudit en se disant:

- Je suis un grand homme. La marmite m'a pris en sympathie et est descendue du feu elle-même.

Tl empoigna une spatule pour goûter à la sauce, mais dès qu'il essaya de la tremper dans la marmite, celle-ci changea de place. Il voulut recommencer, mais la marmite avait pris le chemin de la cuisine d'Ampigui. Tl la poursuivit, mais elle entra dans la cuisine. La femme la prit, servit e partie à ses enfants et garda le reste sur la claie où Beme voulait la voir verser la bouse de l'éléphant.

Berne ne sut où donner de la tête. En deux jours, il maigrit: chaque marmite de viande prenait le chemin de la cuisine. Une idée getma bientôt de sa tête. Il alla voir sa femme et lui dit :

- Femme, je me rends chez mes oncles maternels. Il ne t'a pas échappé que j'ai maigri. Cest parce que j'ai reçu des nouvelles inquiétantes. Il faut que je sache ce qui s'y passe. Ne laisse pas mes enfants mourir de faim; fais comme moi, donne leur à manger tous les jours.

Et il partit. Mais, au lieu de pL-rlrchez les frères de sa mère, il prit la directon du village de sa femme. Arrivé là-bas, il se rendit directement chez sa belle-mère. Celle-ci le vit venir de lo"l et lui cria :

- Bienvenu, Bp.m.

- Oh, répondit-il, comment peux-tu me recevoir comme cela? On dirait que tu es en train de me chasser. On attend que quelqu'un soit à côté de soi pour l'embrasser et causer avec lui.

_Pourquoi es-tu si tendu? Entre et causons.

Beme lui dit :

- Je suis venu t'informer qu'il y a *(passage inaudible sur la bande magnétique)*

Lorsque Berne, déguisé en sa belle-mère, revint au village, il trouva les enfants seuls à la maison. Sa femme éUût au champ. L'un d'eux courut l'appeler. Pendant ce temps, les autres lui racontaient ce qui s'était pas'Sé: " Nos parents ont ramené un très gros éléphant de la forêt, et mon père a voulu tout garder pour lui, ne nous laissant que la b9use pour tout aliment. Il nous a demandée la sécher pour raccommoder avec des légmnes..Mais notre mère s'est rendue dans la forêt, et unè vieille femme lui a remis quelque chose, lui demandant d'en frotter la marmite de viande. Et finalement, chaque fois que notre père préparait la v'Ïande,la martnite attenissait ici dans la cuisine.

Beme hochait la tête en se disant : "VoHacomment tu as procédé pour m'avoir, femme du diable", et les nfants croyaient qu'il murmurait : "Ah, étrange aventure que v'Ïentde v'Ïvrema fille"! Heureusement que tout s'est bien terminé". Et ils lui fournirent force détails.

Ampigui revint du champ toute contente, et elle embrassa sa mère tendrement. Les deux femmes s'étreignirent,'puis Ampigui fit manger sa mère. Après cela, elle décida de la raser comme elle le faisait à chaque visite car, dans leur village, personne ne voulait lui tresser les cheveux.

- Eh, mère, comme ton crâne semble bizarre! On dirait celui de Berne mon mari.

- Ah non, ma fille, ne me parle plus de cet inconscient. Ne prononce même pas son nom à côté de moi. Quoi! Un père qui laisse ses enfants affamés pour se gaver de tout un éléphant? Un mari qui ne songe qu'à se remplir le ventre au détriment de sa femme? Je ne veux plus entendre parler de lui. Et il ajouta :

- Ma fille, la viande que tu m'as donnée tout à l'heure était bien dure. Tu sais que je n'ai plus les dents bien solides,

C'est que Berne venait de se souvenir qu'il devait manger la viande la plus tendre, comme le faisait sa belle-mère.

- C'est bien ce que je me disais, mère. Je t'ai servi la viande que nous avons mangée parce que je ne m'attendais pas à ta visite.

Et elle accommoda une marmite débordant de viande bien assaisonnée. Le repas prêt, elle alla déposer le tout devant Berne comme le voulait la coutume, et prépara d'autres morceaux pour le reste de la famille.

Le récipient était à moitié vide lorsque Berne se rappela qu'il n'avait encore rien donné aux enfants comme l'aurait fait une vraie grand-mère. Elle les fit venir un à un, mais avant de remettre un morceau à un de ses "petits-fils", il en dévorait l'essentiel en grommelant:

- Laissez manger votre grand-mère, hein? Votre nourriture sera bientôt cuite.

Le lendemain, Ampigui s'assura que sa mère ne manquait de rien avant d'aller aux champs. Les enfants restèrent au village comme à l'accoutumée. Berne, après s'être bien empiffré comme d'habitude, s'endormit sur un lit en bambou à côté du feu et sombra dans un profond sommeil.

Les enfants jouaient dans la cour et de temps en temps, l'un d'eux se détachait du groupe et venait voler un morceau de manioc à la cuisine. Il l'avalait rapidement et retournait jouer. Si on venait à demander qui avait volé le manioc à la cuisine, personne ne reconnaîtrait avoir tout simplement mis les pieds dans cette case.

À un moment donné, une petite fille vint à son tour chaparder. Comme sa grand-mère était couchée, l'enfant garda un oeil sur l'aïeule pendant qu'elle plongeait la main dans la marmite. Ce qu'elle vit alors la remplit d'étonnement. Elle en fut si saisie qu'elle lâcha le couvercle de terre cuite, lequel se brisa net.

Berne grand-mère s'était couché les jambes écartées, et son cache-sexe avait glissé d'un côté. La fillee précipita dans la cour et appela les autres enfants:

- Venez voir, le sexe de ma grand-mère est tout bizarre. Cest comme pour vous les garçons, mais c'est bien plus gros.

- Qu'es-tu allée chercher dans la cuisine, menteuse? lui crièrent les autres.

- Venez, et vous verrez bien comment est faite grand-mère.

lis cédèrent à la curiosité et entrèrent dans la cuisine à pas de loup. Ce qu'ils y virent dépasse. ls commentaires. Vite, quelqu'un courut appeler AmpIgm.

Dès qu'elle eut reconnu Berne, elle mit de l'eau au feu et alla chercher un morceau de bois. L'eau chaude, elle prit la marmite et la ersa s.ur Bem~ Celui-ci, réveillé en sursaut, voulut cner, malS elle lUI asséna son gourdin sur la tête.

Ainsi mourut Berne.



Le cheval sorcier

(Massa- Wina)

De l'autre côté de la rivière habitent de très belles filles, se répète l'écureuil. Son imagination passe et repasse en revue leurs pubis embroussaillés de poils longs et abondants. Cependant; pour aller causer avec elles, il faut un cheval enchanté. Aujourd'hui pourtant, l'écureuil a décidé d'y investir tous ses atouts. Le troupeau familial paît paisiblement devant lui. C'est son tour de garde.

Le pâtre n'y tient plus. Soudain, il se jette dans l'eau, suivi de toutes ses bêtes. Il nage, il nage au milieu de ses animaux, traverse les six fleuves qui séparent son village de celui des filles et accoste enfin chez ces jeunes personnes à la toison opulente. Elles sont là, magni.fiques. Tl se remplit les yeux de leur vision. Enfin, il en choisit une et lui demande de l'eau à boire. Elle le sert sans hésitèr. Il se désaltère. Sa soif est étanchée, mais son coeur brûle. Il ne peut dissimuler plus longtemps son désir d'enlever sa charmante hôtesse.

L'élue répond:

- Fils d'homme, tu as fait preuve de courage, c'est vrai. Mais si je te suis, tu seras massacré avec ton troupeau par notre cheval sorcier. Tu auras du mal à te sauver, car il peut franchir deux fleuves d'un seul bond. Si tu veux me conquérir, rentre avec tes bêtes et reviens avec une monture capable de le battre à la course.

Une fois dans son village, l'écureuil entre sous le toit paternel, se réfugie dans sa chambre et s'étale à plat ventre sur son lit. Ni la pluie de questions déclenchée par son père, ni l'avalanche inquisitrice déferlant des angoisses de sa mère ne le dérident. Il refuse toute nourriture et s'enfonce dans un mutisme obstiné. Cette humeur si nouvelle sème l'anxiété dans tous les coeurs. Il a cependant une soeur qui jouit de toute son affection. Elle accourt auprès de ce frère chéri et l'interrogç. Si elle ne l'a pas guéri, elle a levé le voile du mystère. A elle, il avoue sa passion.

La soeur s'exclame:

- Le troupeau de boeufs est là. Pourquoi tant de soucis?

Finie la torpeur. L'écureuil jaillit de son lit et se met aussitôt à la recherche d'un coursier capable de l'accompagner dans son expédition. Il rencontre un premier cheval. C'est un fier coursier, une race superbe. n seul saut le porte à Zafga. Pourtant, c'est encore bIen peu pour notre amoureux.

Il continue son chemin. Un second se présente. Les meilleurs cavaliers se l'arracheraient. Pensez donc! Il franchit un fleuve d'un saut! Le péril impose cependant à l'écureuil des exigences supérieures. Ce n'est pas ici que s'arrêtera sa quête. Infatigable, il poursuit sa route.

Voici un troisième! Quelle allure, quel feu! Un seul élan le porte au-delà de deux fleuves. Comment être plus difficile? Comment résister à un tel argument? L'écureuil était comblé. Ille prit, le sella et se mit en route.

Le voyage ne fut pas long. Trois bonds mirent monture et cavalier aux portes du village des filles aux fourrures épanouies. La fiancée n'avait pas quitté la route des yeux depuis le départ de son bien-aimé. Soulevée par l'amour, elle se rua dans sa case et commença à arranger ses affaires.

Tout ce manège n'avait pas tout à fait échappé à la vigilance du gardien, le cheval sorcier du village. De la forêt où il broutait, il flaira la forfaiture. Ses oreilles se dressèrent, et un hennissement fusa de sa bouche, suivi d'un éclair qui incendia un instant le ciel au-dessus du village, fendant les montagnes alentour. Le danger était là. La fille alerta son amant. Il sautèrent sur leur monture enchantée et prirent la fuite, le cheval sorcier vissé sur leurs talons. Ils réussirent à lui échapper, à grand peine peut-être mais définitivement, et purent atteindre le village de l'écureuil.

L'écureuil était marié! La nature avait doté son épouse de dons très particuliers. Jamais femme ne fut plus diligente, plus accomplie. La corvée d'eau, le ménage, le balayage, la vaisselle, la cuisine ne lui coûtaient aucun effort. Auxiliaires précieux, les longs poils de son pubis lui permettaient de s'acquitter de toutes les tâches avec une célérité et une dextérité admirables.

Lhoh apprit la nouvelle. Cette locuste ventrue accourut aussitôt, et élit domiile chez l'écureuil, passant même ses nuits sous le lit conjugal de l'heureux couple. Lhoh accabla l'écureuil de questions sur la provenance de sa belle épouse, demanda; redemanda, interrogea, rommença, revenant mille fois sur un détail, exigeant des explications sur les détails, et des précisions sur les explications. Plus d'un s'en fût irrité. Inlassable, l'écureuil mettait des heures à répondre à son bedonnant amI.

Suffisamment renseigné, Lhoh, un jour, exigea impatiemment la garde du troupeau. Il n'était pourtant pas de corvée.

Aussitôt en brousse, il sauta dans l'eau avec les bêtes et gagna le village des filles. Il tomba tout de suite sur une dont les poils les plus longs ne mesuraient qu'un kilomètre. Lhoh lui demanda à boire.

Dès qu'il fut servi, il manifesta l'intention d'enlever la jeune personne: La fille ne manqua pas de le mettre en garde contre le péril du cheval sorcier. Il l'écouta et rentra dans son village.

L'écureuil avait été un bon maître. Il se mit à son école, mais ne daigna pas s'imposer la même discipline. Le premier cheval rencontré fut le bon. Celui-ci faisait bien de grands bonds, mais ne pouvait franchir un kilomètre du coup.

Lhoh retourna chez sa fiancée, mais au lieu de suivre les indications de son maître et de faire des noeuds lâches, il attacha fortement sa monture.

Le cheval sorcier veillait. Un hennissement qui déchire les oreilles, un éclair qui balafre le ciel, pulvérise les montagnes, et le voilà lancé au galop vers le couple audacieux. Lhoh a déjà bondi sur son cheval. Impossible cependant de le libérer de ses attaches! Les noeuds se rebellent sous la main. Le monstre fond sur sa proie. Il sera là bientôt. Il n'y a plus d'espoir. Les secondes leur sont comptées ... Et soudain, la fille a une illumination! Elle empoigne un couteau et tranche le lien. Les voilà en selle, mais il est trop tard. Déjà, le cheval sorcier est sur eux. Il lève son sabre ...

Les entrailles nouées par la panique, Lhoh s'oublie sur le dos de son coursier, le pommadant de purée

malodorante. Sa fiancée veille pourtant. Cest une belle âme. Chaque fois que l'ennemi brandit son fer pour décapiter le ravisseur, la fille le couvre de son corps. Ils purent ainsi, dans cet équipage, éclaboussés de fèces, gagner le village de l'époux.

Une fois marié, Lhoh fut saisi d'une véritable fièvre. Il arpentait le village, invitant tous ceux qu'il croisait à aller admirer le pubis de sa femme. Il couvrait celle-ci de réprimandes, la comparant inlassablement à l'épouse de l'écureuil, la défavorisant systématiquement dans ces rapprochements. Excédée, la femme le quitta et regagna son village natal.

La fille à l'écorce

(Tupuri)

Quand on les alignait côte à côte, la plus jeune des filles de Wangkabrao éclipsait ses neuf aînées. ~ u~ prétendant frappait à la port~ de Wangk!lbro, c etaIt toujours pour demander la maIn de la benjamIne de ses dix filles. Mais le droit d'aînesse est sacré, et Wangkabrao refusait que la dernière née convole avant ses aînées.

Les dix filles voyaient les années s'empiler sur leurs épaules. Leur benjamine magnés.t tous les n:gards, et leur père restait ferme sur sa declslon. Eeédees, les quittèrent la maison paternelle pour le village VOISIn. Elles espéraient conquérir quelques coeurs. Cependant, partout où ils vivent, les homms s~ ressemblent. .Elles traversèrent plusieurs agglomeratlons, la plus Jeune aëcaparant à chaque fois tous les soupirants: Elle en souffrait autant que ces soeurs, tant elle étaIt bonne. Voyant ses aînées si frustrées, elle s'assit un jour sous un faidherbia et le supplia de la couvrir de son écorce. Elle n'a.vait pas encore terminé sa prière ,qe sa beauté était ensevelie sous une grande carapace vegetale. Elle se remit alors en route avec ses soeurs.

Elles atteignirent un village. La soif les tenaillaient. Des femmes s'activaient autour d'un puits. Elles allèrent leur demander de l'eau. Désaltérées, elles voulurent continuer leur chemin. Les femmes s'enquirent alors du but de leur voyage. La solitude pesait à chacune. Elles leur avouèrent donc leur embarras sans détours.

Chacune des puiseuses en choisit alors une pour son fils. Les garçons eux-mêmes étaient en brousse avec leurs troupeaux. Personne ne s'intéressa à cette créature de cauchemar à moitié mangée par une croûte d'écorce. On avait unanimement jugé qu'elle était la plus laide, la plus sale, vouée par le destin â ne jamais connaître d'homme de sa vie.

Parmi elles, il y avait une vieille qui n'avait rien dit depuis le débl!,t. ,Elle reueil1lit. cell.e dont ersonne, ne voulait en se repetant qu au motOs, Il y auraIt quelqu un pour garder ses poules pendant son. abse?e: En revenant des pâturages, chacun des bouviers fehclta sa

mère pom son initiative, trouvant que son choix avait été génial.

Seul Djéday ne partageait pas l'enthousiasme général TIne loua pas sa mère pom sa lucidité. Quoi! lui destiner une écorce d'arbre? Il ne daigna même pas adresser la parole à la mIe. Au moment de se coucher, il coupa le lit en deux avec une barrière d'épines de peur que son corps ne frôle celui de cette indésirable compagne. Le lendemain, on confia à la pauvre un troupeau de moutons, et désonnais, elle ne revit plus le village qu'à la tombée de la nuit.

Pendant la journée, quand elle se croyait seule, surtout à midi, à l'heure où tout le monde se repose, elle ôtait sa rude coquille d'écorce et se lavait au marigot. Elle continua ainsi jusqu'au jour où un chasseur perché sur un arbre la vit nue. N'en croyant pas ses yeux, il tomba de son perchoir, complètement bouleversé. Le soir, il vint trouver Djéday et lui conta son aventure. Il lui dit : "Ta femme est la plus belle de toutes. Sous cette rude apparence se dissimule un véritable miracle. Aucune femme ne peut rivaliser avec elle dans ce village". Djéday prit ces mots pour une moquerie et somma le chasseur de se taire. Cependant, celui-ci insistait, convaincu de ce que ses yeux avaient vu. TIle pria donc de l'accompagner à la chasse le lendemain.

Le lendemain, ils s'enfoncèrent dans la brousse ensemble. À l'heure de midi, la fille enleva son écorce et commença sa toilette. Le chasseur et Djéday s'étaient hissés sur un arbre, et ne perdaient aucune miette· du spectacle. Djéday retint à grand peine un hurlement devant cette magnifique apparition. Son compagnon lui fenna la bouche d'un geste vif.

Son bain terminé, la bergère s'enfonça de nouveau dans sa carapace et rejoignit ses moutons. Les deux voyeurs descendirent de leur perchoir et rentrèrent discrètement au village. Quand vint le soir, la fille regagna sa maison, encroûtée comme à l'ordinaire. Pour la première fois cependant, son mari osa un salut. Elle ne daigna pas lui répondre. Le lendemain, il lui adressa quelques mots, accueillis par le même mutisme.

Djéday alla alors voir Fourmi, le devin. Celui-ci l'expédia chez l'aigle. Le roi des airs écouta avec compassion, et promit à Djéday toute son aide.

Un jour donc, la fille prenait tranquillement son bain à l'heure méridienne. Invisible, l'aigle l'avait épiée depuis le matin sans éveiller son attention. Il fondit sur l'écorce, la ravit et d'un coup d'aile preste, regagna les nuages, sourd aux cris de la gardeuse de moutons, indifférent à ses gestes. Son oeil acéré repéra un feu allumé par une femme pour cuire ses poteries. L'aigle y jeta l'écorce et s'éloigna.

Ce soir là, les moutons rejoignirent bien tard leur enclos. Il y avait déjà longtemps que les ténèbres régnaient sur la terre. Nul ne sut ce qu'était devenue leur gardienne. Djéday pourtant se doutait d~ qelqe chose: Il alla dans la bergerie, trouva la fille dlsslmulee parmI ses bêtes, la tira et l'emmena avec lui. Il lui adressa la parole, mais elle resta muette une fois de plus.

Cette nuit-là, Djéday oublia de dresser un rempart d'épines entre eux, mais la fille s'empressa de réparer cette amnésie volontaire. Elle rebâtit le sévère ouvrage. Et chaque soir, lui empruntant désormais ses gestes, elle employa son génie à div,ïsr leur lit ave cette lgne barbelée de pointes acerees. Ce manege contmua pendant plusieurs jours.

Inquiet, Djéday alla confesser sa peine à.la fourmi. Cette dernière lui demanda de rentrer chez lm, de mettre un pot de lait au feu et de lui tourner résolument le dos. Revenu à la maison, Djéday exécuta la consigne à la lettre. Sous la chaleur, le lait gonfla, et bientôt, débordant de la marmite, se répandit. Comme par magie, Djéday était devenu sourd et aveugle.

La fille était en train de moudre le mil juste à côté. Incapable de résister plus longtemps à ce spectacle désolant, elle cria:

- Homme, ton lait s'épuise.

Djéday, au son de cette VOIX, se retourna et s'exclama:

- Voilà ce que j'attendais. Maintenant, je connais le son de ta voix.

Il l'embrassa.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle fit le tour du village, attisant la jalou.sie des)ues gens de l'âge de Djéday. Ils tinrent conseIl et decIderent de le tuer au cours d'une partie de chasse.

Une grande chasse fut organisée peu après. Elle était obligatoire, dit-on. Djéday, comme tous les hommes valides du village obéit à l'appel du devoir, accompagné de son petit chien qui ne le quittait jamais. Le guet-apens était parfait. Djéday fut pris, exécuté et disséqué. Le chien avait tout vu. Il courut à la maison en aboyant d'une manière bien étrange. La femme comprit le message et avertit sa belle-mère. Elles sortirent, précédées du chien. Celui-ci les accompagna sur les lieux du crime. Elles rassemblèrent les morceaux de la pauvre victime. La femme les aspergea d'une certaine eau qu'elle avait pris la précaution d'emporter avec elle. Djéday revint à la vie et ils rentrèrent ensemble. Les villageois furent bien effrayés de le voir revenir de la brousse sur ses deux jambes.

Ils ne tardèrent pas cependant à organiser une seconde partie de chasse. La femme de Djéday le supplia de ne plus y aller. L'homme resta sourd à ses prières.

Dès que la compagnie se retrouva en brousse, ils s'emparèrent de Djéday et l'occirent proprement. Le corps fut incinéré. Le chien leur échappa de justesse et revint à la maison prévenir ses maîtresses. La femme et la mère de Djéday sortirent, accompagnées une ois de plus du précieux quadrupède, et coururent au beu du meurtre. La femme rassembla les cendres et les aspergea de son eau. Djéday revint à la vie et ils retournèrent.

Ces nouvelles franchirent rivières et montagnes, et portées d'une bouche à l'autre, parvinrent aux oreilles de Wangkabrao. Il résolut de rendre visite à son gendre, et lui garda des présents somptueux. Les villageois de leur côté renoncèrent à leurs crimes et s'inclinèrent devant Djéday en lui disant; "Tu es le mari qu'il faut à cette fille. Nous te ferons chef du village".

Wala Penek

(Musgum)

Dans un village, on promettait aux jeunes gens un cadeau précieux s'ils réussissaient une srie d'épuves. Le cadeau était un vagin[1]. Et on en vantaIt les méntes, la beauté, on le disait merveillex, doux, veloté, capiteux, inégalable. Nombre de Jeunes gens aValent déjà tenté cette conquête, mais en ain. ,Les épreuves étaient simples en apparence. Il fallaIt devmer,le om de la fille du roi, raser la tête du monarque lUl-meme et transporter un épi de mil chez un chef VOIsm.

Un orphelin décida de tenter sa chance. Il s'311?pelai~ Wala Penek. Ce nom rappelait les mysteneuses circonstances de sa naissance car, il n'était pas seulement orphelin· de père. Il avait jailli d'un abcès germé sous l'ongle de sa mère longtemps après la mort du maître du logis. Voulant percer la tumeur, la femme prit une épine et essaya d'ouvrir les chairs infectées.

- Doucement, tu risques de me percer un oeil, entendit-elle, venant de l'abcès.

Et un garçon jaillit à la place du pus.

- Où sont mes frères? interrogea-t-il.

- Les voilà, indiqua sa mère en les lui montrant.

Mais ses frères ne l'aimèrent pas. Sa naissance etait l'opprobre sur leur famille car, une veve dOI~ se conserver chaste en mémoire de son man, sauf SI les lois du sororat la destinent à un des héritiers du défunt. Les surprenantes condiions e a venue u I?o?de ne les fléchirent pas. Ils lUI témOIgnerent de 1mdIfference, parfois une vive hostilité. Si l'on récite les nomrues aventures dans lesquelles il leur prouva sa supénonte et son fraternel amour, on y passerait des joées. Il y eut cette fois où ils refusèrent de l'emmener a la chasse, malgré son carquois et ses flehes. Is re,?trèrent bredouilles. Ils le ligotèrent parfOIS pour 1empeher de les suivre. Peine perdue! Il se débarrassa de ses bens en

1 _ La conteuse précise qu'il s'agit bien d'un vagin et non d'une femme,

un rien. et rejoignit ses bourreaux. Tl les sauva même des dents d'une ogresse. Ses exploits sont multiples.

Wala Penek voulut donc conquérir ce magnifique cadeau dont on parlait tant. Il devait commencer par donner au roi le nom de la princesse. Celle-ci vivait dans une jarre d'huile. Ce traitement visait à l'embellir en la rendant luisante et propre. Chaque matin. une troupe de griottes se présentaient à la cour pour chanter ses louanges. Tous les autres concurrents venaient devant le roi et récitaient un certain nombre de noms, confiant au hasard qui parfois, assure la fortune de ceux qui jouent à la loterie. Le destin n'avait favorisé personne jusque là. Cette méthode ayant montré ses limites, notre orphelin aposta son chien à l'entrée du palais.

Quand vint le matin, les griottes arrivèrent pour aller présenter leurs hommages à la princesse comme chaque jour. Le chien s'attacha à leurs pas et franchit le seuil du palais comme s'il avait appartenu à l'une d'elles. Pendant qu'elles chantaient, il écoutait. Comment honorer quelqu'un dont on ignore le nom? La princesse était retirée chaque jour de son bain d'huile pour jouir de cet hommage. Plusieurs fois, son nom fut prononcé avec respect au milieu des dithyrambes. Le chien retint facilement qu'elle s'appelait Segue.·n repartit chez son maître et le lui répéta. Ainsi instruit, celui-ci n'eut aucun mal à remporter la première épreuve.

Pour la seconde, il se présenta à la cour avec un épi de fomo. Il expliqua au chef qu'étmlt orphelin, il devait assumer tous les travaux. même les tâches culinaires. Le rasage l'empêcherait de s'occuper de l'égrenage de son fonio. Que faire? Le chef confia le fomo à ses notables. et tandis qu'il rasait le monarque, ceux-ci détachaient le grain. Quand la tête royale fut nue. son propriétaire fronça les sourcils en regardant l'orphelin. Il venait de changer d'avis. Il ne voulait plus du tout de ce crâne luisant. Il ordonna au coiffeur de replanter rapidement ses cheveux.

L'orphelin lui rétorqua poliment que le prix de ce travail ayant été l'égrenage du fonio, il ne pouvait accepter un salaire qu'il n'avait pas gagné. Il était donc dans l'obligation de rendre ce qu'on lui avait donné. et demandait qu'on replantât les grains sur son épi. La toute puissance d'un roi ne pouvait accomplir un tel miracle. Chacun fut bien embarrassé. On dut accepter de

le laisser repartir sans avoir replanté les cheveux royaux. Il venait de remporter la deuxième épreuve. Il lui restait la troisième.

Elle consistait à transporter un épi de mil chez un chef ami du père de la princesse. Jusque là, tous ceux qui avaient affronté la compétition avaient ouvert le sac avant leur destination. et l'épi s'était enfui, les plantant là, incapables de le rattraper. Le jeu.ne homme t- 1<:- contenant ce grain enchanté et se mit en route. Blentot, il entendit une voix sortir du sac :

- Ouvre-moi. ouvre-moi!

- Qui es-tu?

- Je suis un épi de mil, laisse moi partir.

- On m'a dit de ne t'ouvrir que dans une case qu'on me montrera.

- Tu n'as qu'à entrer dans la première case venue. Elle fera l'affaire. Tiens. celle-là par exemple!

- Oh non! Ce n'est pas celle dont on m'a parlé. Attend; que nous soyons chez le chef qui doit m'accueillir.

- Pourquoi attendre? C'est complètement stupide ...

Et ils discutèrent ainsi jusqu'à destination. L'orphelin se fit indiquer la case fatidique, y entra, et ouvrit le sac. Immédiatement, des cris de joie fusèrent partout. Des messagers furent envoyés chez le chef organisateur. L'orphelin venait de remporter la emière épreve. On ne lui offrit pas seulement un vagm, on le marta à une femme entière.

Le corps luisant
(Mundang)

À 18 ans, elle voulut un mari. Pas n'importe quel homme. Un corps net de toute cicatrice. Sa beauté légendaire lui attirant l'amour de tous les jeunes gens du pays, les lions grassirent rapidement. Chaque prétendant devait en effet passer devant un collège de bourreaux. Ceux-ci déshabillaient entièrement le candidat et le soumettaient à un examen sévère. La moindre empreinte de la plus insignifiante des éraflures conduisait le malheureux sous la mâchoire des félins. Or, dans cette contrée, tout homme passait l'initiation à quinze ans, et donc sous le couteau de la circoncision car, on ne peut être initié sans cette opération qui achève de faire de vous un homme.

Un jeune du village voisin, révolté par tant de cruauté, décida de relever le mortel défi. Il se banda entièrement le corps de serpents noirs et luisants, offrant ainsi l'illusion d'une peau vierge de toute blessure.

Dans son village, on ne pratiquait pas la circoncision. Il ne portait donc pas de cicatrices postopératoires. Ainsi déguisé, il alla se présenter chez la fille, et la charma par sa faconde. La fille l'accepta aussitôt et quitta ses parents à son bras.

Ils marchèrent sur une distance de près de dix kilomètres. Le jeune homme demanda à la fille si elle connai:;sait l'endroit où ils se trouvaient. Celle-ci aurait pu le déçrire les yeux fermés. Ils continuèrent leur chemin. A l'étape suivante, il renouvela sa question, et reçut la même réponse. Au troisième arrêt, elle lui avoua son dépaysement. Ils étaient justement devant le repaire des lions dévoreurs des prétendants à la peau marquée. L'époux commença alors à dérouler les serpents dont il était vêtu. Lorsqu'il fut entièrement nu, elle découvrit un corps grêlé de plaies nauséabondes. De son pénis jaillissait du pus. Il entendait pourtant accomplir ses devoirs conjugaux. Elle voulut fuir cette épreuve. Il fit signe aux lions qui se jetèrent sur elle et la mangèrent

Le berger

(Mundang)

Dans un village nommé Golombé vivait un jeune homme appelé Pideuh. Il était berger et habitait là avec sa famille. Tous les jours, quand son ombre atteignait la taille de son bâton de pasteur, il ouvrait l'enclos de ses bêtes et les emmenait paître. Le soleil se faisant chaud, son ombre se réfugiait sous ses pieds, puis reprenant courage, recommençait à grandir à mesure que la nuit s'approchait. Quand de nouveau elle retrouvait la longueur de son bâton, il ramenait ses boeufs dans leur corral. Pour le défendre, ses lances l'accompagnaient, parfois des flèches empoisonnées. Il trompait son ennui avec la musique de sa harpe, son *tedjun,* cordophone monté sur une calebasse. Son troupeau représentait son trésor le plus précieux.

Un jour différent des autres que Dieu a créés, il tomba sur une prairie verte. Fascinés par l'herbe fraîche, ses boeufs oublièrent de se disperser. Pideuh quant à lui plongea son coeur dans sa harpe. Un coup d'oeil de temps à autre à son troupeau lui suffisait. Son âme abandonna son corps sous un arbre chichement feuillu et dériva sur le flot léger des poèmes fredonnés sur les cordes du *tedjun.* Soudain, ses yeux heurtèrent un gros oiseau venu se poser sur l'arbre, charmé peut-être par la musique. Il voulut l'observer. Dans le ciel derrière l'oiseau, les nuages s'étageaient en montagnes sombres et floconneuses. Il était trop tard pour ramener les bêtes au village car, à cet instant même, le tonnerre explosa méchamment et le ciel envoya ses premières sagaies.

Pideuh sauta sur ses pieds et courut s'abriter sous un grand tamarinier. Il y découvrit une vieille masure qui attendait peut-être la pluie pour s'écrouler. Il s'approcha à pas de loup, de peur de troubler les occupants. Arrivé à quelques mètres, il entendit un bruit bizarre, sec et répété sur un rythme, comme un claquement de doigts. Il lorgna par les interstices du mur. Il aperçut une vieille femme constellée de plaies purulentes, sa tête cotonneuse plus blanche que le lait de Balewa, sa meilleure laitière. Couchée sur le dos, s'amusait à battre les grandes lèvres de son vagin. Cette manière de faire la

musique surprit Pideuh, mais il sut contenir son hilarité pour ne pas se trahir. Le tonnerre n'aurait pas grondé assez fort pour couvrir les éclats de son rire.

Le tambour improvisé accompagnait de mystérieuses petites histoires que se racontait la vieille. Il écouta attentivement pendant un moment, puis voulut lui jouer une farce. Il alla doucement tuer une souris. Revenu à son poste d'observation, il chercha une brèche dans le mur, fit le tOur de la maison et fmit par en trouver une. Tl lança la bestiole par la fente et elle tomba sur le vagin de la musicienne. Elle ramassa la bestiole sans témoigner de la moindre surprise, comme si son vagin lui avait toujours procuré pareil gibier, et remercia longuement son organe pour cette excellente viande. Puis elle se remit au tam-tam en chantonnant. Pideuh fut un peu fâché par l'ingratitude de cette vieille. Il s'en alla tuer cinq autres souris et revint les jeter une à une à travers la fente. La vieille les ramassait avec de bruyants témoignages de gratitude à l'adresse de son sexe. La troisième se logea dans la vulve, ne laissant que sa queue à l'air libre. Elle daigna cette fois-là regarder d'où lui venait tout ce gibier. Pideuh s'était reculé précipitamment et se fit étranger à tous ces événements.

La vieille se redressa vivement et s'habilla vite d'une espèce de cache-sexe en fibres végétales. Elle n'eut pas le temps de remarquer que la queue de la souris coincée dans son sein pointait hors de sa guenille. Elle alla accueillir son hôte à la porte. Celle-ci était si petite que Pideuh eut du mal à la distinguer des interstices du mur. Ce fut une autre histoire quand il fallut entrer par cette chatière. La vieille dut le tirer par la tête. L'accueil fut chaleureux.

- Viens mon pauvre enfant, il va pleuvoir. Que fais-tu là dehors?

- Je suis Pideuh, berger. Je suis avec mon troupeau dans la plaine. Je voulais m'abriter sous le grand tamarinier quand j'ai aperçu ta maison.

- fespère que tu n'as rien vu d'obscène.

Sans lui laisser le temps de placer un mot sur le spectacle, elle continua:

- Le temps se gâte dehors. Ton troupeau est rassemblé sous les baobabs. Tu dois certainement avoir

faim. Je vais te faire un repas tout de suite. Sa voix se faisait douce, cachant mal un chevrotement

Pideuh avait faim, et il accueillit avec plaisir l'offre de la vieille. Il devait assister à une scène inoubliable.

L'hôtesse avait pour ustensile une vieille calebasse rongée par les termites. Elle arracha une touffe de poils de son pubis, la baptisant du nom d'un légume, le *nassané.* Elle se moucha dans sa calebasse et donna à sa morve le nom nouveau de gombo. Elle urina sur le mélange pour le saler, malaxa le tout et annonça que la sauce était prête. Il restait le cous-cous. Son anus bâilla, libéra de la matière fécale qu'elle recueillit dans son tesson de calebasse. Le repas pouvait être servi.

- Mc;rci beaucoup, grand-mère, s'exclama le berger. Cependant, j'ai un interdit. Nul ne doit me voir manger. Permettez-moi de me mettre derrière cette meule.

- Vas-y, mon cher enfant. Fais exactement comme chez toi. Sa voix rappelait le râle d'un malade à l'agonie.

Dissulé par la pierre, Pideuh creusa un trou dans le sol et y versa le contenu de sa calebasse. Il resta là encore un peu, puis réapparut, l'air vraiment satisfait. Il remercia longuement son hôtesse pour son accueil et son excellente cuisine. Celle-ci ne voulut pas s'arrêter en si bon chemin. Elle recueillit le pus de ses plaies dans la calebasse et le tendit au jeune homme avec ces mots :

- Voilà un peu de vin blanc.

- Oh, merci grand-mère. Quand je serai chez moi, je raconterai aux miens combien tu fus prévenante et gentille pour moi. Aucune ironie ne perçait dans sa voix. Il retourna denière sa pierre et versa la curieuse boisson dans le trou.

Dehors, la pluie continuait. Il attendit qu'elle cesse, puis demanda à rentrer chez lui avec son troupeau car, il se faisait tard. La vieille insista pour l'accompagner sur une partie du trajet. Il marchèrent jusqu'à la rivière qui séparait le village des pâturages. La vieille demanda au jeune homme :

- Quand tu seras au village, que leur raconteras-tu?

- Je leur dirai que j'ai rencontré une grand-mère très gentille. Elle m'a donné à boire et à manger.

La vieille répondit devant son air heureux par un large sourire. Le berger demanda à la rivière de lui laisser le passage en échange du boeuf en seITe-Ï1le. La rivière accepta et lui ouvrit un couloir tapissé de sable blanc. Les mâchoires liquides se refermèrent sur la dernière bête. La vieille, de l'autre rive, demanda :

- Pideuh, quand tu seras dans ton village, que raconteras-tu aux tiens?

La rivière était un excellent rempart et une alliée fidèle. La sécurité donne de l'insolence. Pideuh répondit:

- Je leur raconterai que j'ai vu une vieille femme couverte de plaies qui battait son vagin comme un tam-tam et qui m'a offert de la morve, des urines, du bol fécal et des poils de son pubis à manger, et du pus de ses plaies à boire. Je leur dirai aussi que j'ai versé tout cela dans un trou dissimulé derrière sa meule. Voilà ce que je leur raconterai.

La vieille fut choquée par tant d'ingratitude. Elle alla attraper des sauterelles et en jeta des poignées dans la rivière en l'implorant de la laisser traverser. Quelques insectes ne valent pas un boeuf. L'eau coulait, indifférente. Elle atTacha la souris de sa vulve et l'offrit à la rivière. Le présent de Pideuh était plus consistant. La rivière se mit à gonfler. Elle remplit la berge de ses cris de rage, jurant à Pideuh de se venger. Le berger se le tin.tpour dit et ne ramena jamais plus ses boeufs de ce côté.

La vieille sorcière se métamorphosa en superbes graminées, droites et épanouies. Quand Pideuh vint en chercher pour refaire son toit, il trouva ce chaume sans défaut très beau, vr&.imeIit trop bea\J. Pideuh fit un détour et alla couper une herbe plus ordinaire, plus familière.

Les travaux de réfection de Pideuh exigeaient aussi des perches fourchues. il en trouva de très droites, sans un seul défaut, sans une iITégularité, une bosse, une rognure d'insecte. Pideuh se dit qu'elles avaient dû pousser exprès pour lui. Il leur préféra donc de moins droites, de plus bosselées.

Un jour, il conduisait ses bêtes aux pâturage.s quand survint une jeune fille dans son village. Elle était vraiment belle, mais boitait. Une longue épine dans le pied en était la cause. Elle cherchait une main généreuse pour la lui extraire. Elle promettait d'épouser celui qui y réussirait. Cette promesse créa une véritable tempête autour d'elle. Les vieux vantèrent l'expérience de longues années d'extractions d'épines aux formes les plus diverses. S'ils en avaient extrait de longues, de courtes, de courbes, des fourchues, de tricuspides et de dentelées, celle-là se montra rebelle à leurs talents chirurgicaux. Les jeunes y investirent l'assurance de leurs gestes. Leurs yeux n'étaient pas myopes, leurs mains ne tremblaient pas mais, l'épine demeura dans la chair de la pauvre étrangère.

Pideuh regardait tout cela en spectateur car, ayant déjà rencontré cette jeune fille sous l'aspect de chaume et de perches, il avait reconnu la vieille sorcière. Il savait ce qu'elle cherchait. L'indifférence du berger exaspéra ses parents. Ils hurlèrent contre sa lâcheté et sa timidité, et le pressèrent de secourir la malade.

Pour :pideuh, leur parole était sacrée. Il prit une épingle. A pein~ l'avait-il approchée de la blessure que l'épine sortit comme d'elle-même. La haine, la jalousie et l'admiration mirent des tris dans toutes les bouches:

- Il a réussi, ce sera sa femme.

Il ne pouvait pas se soustraire à son destin et au devoir d'obéissance. Il n'était cependant pas particulièrement heureux de ce que les autres considéraient comme un exploit.

La première nuit fut heureuse, la deuxième et la troisième aussi. La quatrième, la jeune fille se transforma en dragon pour dévorer le berger. Seulement, celui-ci avait pris l'habitude de dormir dans sa chambre avec ses sept chiens et ses deux énOrn1es béliers. Les premiers signes de métamorphose alertèrent les animaux. Les babines retroussées, les crocs menaçants, la gorge houleuse, les chiens, de fureur, entrèrent en transes et réveillèrent leur maître. La jeune fille retrouva vite son charme et son sourire. Une lune entière égrena ses nuits. La scène se répétait chaque soir. Le tonnerre avait prêté sa voix aux chiens, la tempête leur avait donné la violence. La jeune fille se lassa. La rancune lui empoisonnait toujours le coeur cependant. Un jour, elle dit à son mari :

- Si nous allions rendre visite à mes parents? Voici si longtemps que je n'ai pas de leurs nouvelles. faimerai bien les revoir. Tu ne les connais pas encore. Je te les présenterai à cette occasion.

- Très bonne idée. Nous emmènerons avec nous mes sept chiens et mes deux béliers. Ils nous protégeront des bêtes féroces.

- Sur la grande route, il n'y a pas une seule bête, même pas une fourmi.

Pideuh ne sut point résister à la douceur de sa voix. Le lendemain matin, ils précédèrent le soleil sur leur route. Dès qu'ils eurent traversé les derniers champs du village, la fille constata qu'elle avait oublié une petite calebasse, un vase pour boire en cours de voyage. Elle courut la chercher, priant Pideuh de ne pas se déranger et de l'attendre sur place. La jeune fille, qui n'avait rien oublié du tout alla enfermer les neuf animaux du berger dans la case. Cette précaution prise, elle ramassa une calebasse et revint trouver son mari.

La route leur mangea la moitié de la matinée. Chaque fois que le jeune homme demandait à quelle heure ils arriveraient, sa femme répondait invariablement : "Bientôt". Enfin, au milieu d'une clairière, elle s'exclama:

- Nous sommes arrivés.

- Où sont tes parents?

- Voici venue l'heure de la vengeance. Je te ferai rentrer tes insultes dans la gorge.

Son anus bâiHa et une nuée de petits dragons en jaillit. Pideuh ne demanda pas son reste et se hissa .promptement au sommet d'un arbre géant. La jeune fille, métamorphosée en dragon, distribua des haches à ses petits. Ils entamèrent l'arbre à coups redoublés en chantant:

Grand-mère coupons du bois,
Coupons le tronc de cet arbre.

Le tronc commençait à pencher quand survint un agame qui s'offrit pour les aider. Il s'y employa d'une manière bien particulière. Chacun de ses coups guérissait le bois de sa blessure. Bientôt, le tronc redevint vierge.

Conclusion

Après avoir parcouru ces textes, il est difficile de conclure qu'on ne parle pas de sexe aux enfants. Ils nous enseignent cependant une leçon magistrale : en parler crûment et surtout, directement, renverse l'ordre du monde. Le conte est une parole codifiée léguée par les ancêtres. Le sujet émetteur peut donc s'effacer devant cette antériorité, cette autorité. Parfois joué, il ne constitue pas l'auditeur en interlocuteur. C'est un texte figé, fini, soumis aux adaptations du narrateur, dont la liberté est cependant contrôlée par l'auditoire. Le conte offre une occasion licite de parler de sexualité aux enfants, mais selon une pédagogie appropriée, faite de dévoilements successifs et progressifs.

Obligés aujourd'hui d'aborder ce problème avec les jeunes pour les armer contre les dangers d'une sexualité désordonnée, et ceux du Sida en particulier, les parents subissent un choc. Ils doivent aller vite, très vite, et prononcer des mots inusités dans un contexte où le nom est la métonymie de l'objet signifié, où il matérialise pratiquement celui-ci. Ils doivent se présenter et constituer leur enfant en objet de leur discours. On passe alors de la parole impersonnelle à la parole personnalisée. Les rapports de langage sont donc pervertis. Nous expliquons ainsi l'échec de cette démarche car, ce nouveau type de rapports de langage conduit presqu'à une relation incestueuse. Les aînés sont comme acculés à se déshabiller devant leurs cadets.

Le mythe d'Evu Mana Bodo dévoile l'investissement du savoir dans les conflits oedipiens, particulièrement violents comme nous l'avons découvert dans nos analyses. Le savoir procure un pouvoir certain. Le parent ne peut pas toujours le céder brutalement. Une certaine procédure est nécessaire, sinon il a l'impression d'y perdre une parcelle de son autorité. Tout programme de vulgarisation africain devrait prendre en compte ces éléments.

Cela revêt un caractère d'urgence puisque la culture pousse les jeunes à trouver une partenaire de l'autre sexe, à administrer la preuve de leurs capacités à procréer. Cela se double chez la femme de l'obligation

de faire don de son corps pour s'impliquer dans un réseau de socialité, le seul véritable don qu'elle puisse souvent faire, les autres étant alors dévalués à dessein. Le modèle de Mpim Nguda, le puceau éternel, stupide et borné, inspire peu d'émules. Les récits condamnent avec une unanimité extraordinaire la surveillance imposée aux femmes, mais si la prostitution confine à la mort, la femme peut se faire entretenir. L'ar:nant se comporte alors comme un époux et un débiteur. Mais comment tracer de nos jours la frontière entre cette forme d'union et la prostitution?

L'africain n'a jamais confiné la sexualité à la sensualité, et n'a pas relégué les rapports sexuels dans la sphère du péché. Il est heureux qu'aujourd'hui, dans le monde judéo-chrétien, les cloisons commencent à tomber et que l'on envisage d'intégrer la prévention du Sida dans les programmes d'enseignement, l'enseignement des langues principalement. Mais nos récits imprègnent de sexualité la nourriture, la science et le savoir, la pêche, et. on peut y ajouter la métallurgie, les mathématiques, etc. Ces matières et d'autres pourraient donc offrir un support à l'éducation sexuelle des jeunes et des moins jeunes, la rendant moins agressive. Cela permettrait d'en parler, non plus au chapitre du sexe, toujours parfumé de soufre, mais comme composante ordinaire de la vie, ce qu'elle est.

Ici aussi, l'entreprise est urgente. En témoignent les difficultés rencontrées pour collecter ces textes. Les tabous de la civilisation judéo-chrétienne étant érigés en normes, nos informateurs se soustrayaient partout avec la même constance à l'obligation de raconter des histoires "trop sauvages".

Nos textes montrent aussi des femmes pleines d'initiative. Loin d'être toujours des objets de conquête, elles se lèvent et tendent leurs filets. Cette image d'une sexualité féminine ntreprenante est importante. Si, ici comme ailleurs, les filles ne font pas la cour aux hommes, elles ont plusieurs manières de traduire leur intérêt pour un éventuel partenaire.

Cela n'est pas une nouveauté. Mais l'on nous a toujours présenté la femme muette, tentant quelques fois des manoeuvres discrètes, toujours indirectes. Nous la découvrons débout, entreprenant un voyage, une quête pour conquérir un époux. Nos informateurs maka nous ont déclaré sans ambiguïté que c'est la femme qui décide d'épouser un homme, sa suprême habileté consistt~ ~ mettre la demande de mariage dans la bouche de celUI-cI. Une meilleure prise en compte de ce ens de l'initiative chez les africaines permettrait de mIeux préper les femmes à mieux jouer leur rôle dans !a réton ,de l'épidémie. La femme est aussi cell~ qUI SaIt, IlJltatnce sur le plan sexuel. Peut-être devraIt-on leur faIre plus confiance dans les programmes de lutte, et les cibler d'avantage.

Nous avons exploité ici un gisement hérité du pasé~ dont reste tributaire à certains égards le présent. Ce!Ul-cI est cependant changeant, et les facettes sont multIples. Assangone Okpeng n'a pas le même mérite pour le père, la mère ou le fils. Elle change de visage à chaque génération, dans chaque lieu, chaq,ue group~ Comment la retrouver à chaque fois? La tache est Immense et urgente. La caravane de la quête doit s'allonger d'avantage. Que sonne donc le cor!

BIBLIOGRAPHIE

ABEGA, S. C. (éd.). 1994. Apprentissage et vécu de la sexualité chez les jeunes camerounais de 15 à 30 ans. Yaoundé, Université de Yaoundé 1/0.M.S .. Rapport de recherches, ronéotypé.

ABEGA, S. C. 1986. *Celui qui éteint le mystère.* Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 2, 1 : 79-97.

ABEGA, S. C. 1986 a. *La maîtresse du temps.* Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 2, 2 : 81-97.

ABEGA, S. C. 1987. L'esana chez les Deti. Yaoundé, Clé.

ABEGA, S. C. 1992. *La bru tueuse.* Journal des africanistes, 62, 1 : 95-106.

ABEGA, S. C. 1995. *La castration des femmes.* Bastidiana, 9 : 35-49.

ALEXANDRE, P. 1963. *Un conte bulu de Sangmelima : la jeune albinos et le pygmée.* Journal de la Société des Africanistes, XXXIII, 2 : 231-243.

BRAND, R. 1973. *Sexualité et fécondité dans la vallée de l'Ouémé.* Education sexuelle en Afrique Noire. 27-51.0ttawa, Centre de Recherches pour le Développement International. Actes du séminaire de Bamako du 16 au 25 avril 1973.

BRETON, S. 1989. La mascarade des sexes. Paris, Calmann-Lévy.

BUREAU, R. 1971. La religion d'eboga. Abidjan, Université de-

HEUSCR, L. de. 1971. Pourquoi l'épouser? Paris, Gllimard.

RIAIT, L. R. 1984. *Your mother-in-law is poison.* Man, 19,2 : 1983-198.

JOUVE, M. 1979. Evumana. Paris, Université de Paris VII, thèse de 3° cycle, ronéotypé.

LABURTgE-TOLRA, P. 1981. Les seigneurs de la forêt. Paris, Sorbonne.

LABURTHE-TOLRA. P. 1985. Initiations et sociétés secrètes au Cameroun. Paris, Karthala.

LAVIGNOITE. H. 1936. L'evur, croyance des Pahouins du Gabon. Paris : Société des Missions Évangéliques.

LEVI-STRAUSS. C. (1949) 1973. Les structures élémentaires de la parenté. Paris. Mouton.

MALINOWSKY. B. (1927) 1980. La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives. Paris, Payot.

MALINOWSKY, B. (1944) 1970. Une théorie scientifique de la culture. Paris. Seuil.

MALLART-GUIMERA. L. 1981. Ni dos ni ventre. Paris. Société d'Ethnographie.

MAUSS. M. (1950) 1966. Essai sur le don. Paris, PUF.

ONGOLO. A. 1989. Evu Mana Bodo. Yaoundé, ISH. Ronéotypé.

ORTIGUES, M. C. & E. (1966) 1984. Oedipe africain. Paris. L'Harmattan.

PAULME, D. (1976) 1984. La mère dévorante. Paris. Gallimard.

PERRAULT, C.(1691-1697) 1981.Contes. Paris. Galimard.

PRADELLES DE LATOUR. C. H. 1991. Ethnopsychanalyse en' pays bamiléké. Paris, 1991.

WARNIER. J. P. 1993. L'esprit d'entreprise au Cameroun. Paris. Karthala.

WHIITEN. R. G. 1982. *Hominid Promiscuity and the Sexual Life of Proto-Savages : Did Australopithecus Swing?* Current Anthropology. 23, 1 : 99-101.